

A. Lucas.



ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXII.

LE VIEUX CHATEAU,

OU

LA RENCONTRE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS,

Représentée pour la première fois le 16 mars 1798.

NOTICE

SUR LE VIEUX CHATEAU.

J'AURAI bien peu de chose à dire de ce petit opéra, ayant déja confié à mon lecteur, dans la notice du *Prisonnier*, que les petites frayeurs de *Dellamaria* m'avaient donné l'idée de traiter un sujet dont je reconnais la faiblesse. Ce qui peut faire excuser la prétention que j'avais de tirer parti d'un aussi pauvre fond, c'est le goût qu'on avait alors pour un certain genre de romans. Il n'en paraissait pas un qui n'eût son vieux château et ses brigands: le fantôme même y devenait un personnage aussi indispensable que le niais dans le mélodrame. Je crus trouver quelque comique dans la poltronnerie d'un valet, et dans le ridicule d'un gentilhomme pauvre qui, voulant vivre comme un grand seigneur dans ses terres, pouvait être pris pour un capitaine de brigands. Le fait est que je voulais faire un opéra pour Dellamaria; que je n'attendis point l'inspiration, et que je fis une sottise.

Cependant cet ouvrage, joué dans un autre temps, aurait pu produire un plus grand effet, puisque la musique en est charmante; mais il eut le tort d'arriver quelques mois après *le Prisonnier*. Il est tout simple que mon *Prisonnier*, qui faisait courir tout Paris, ait abattu mon *Vieux Château*, dont les fondements n'étaient pas très-solides. Le charme de la musique fit passer pourtant sur la médiocrité des paroles, et fit obtenir à cette pièce vingt-quatre ou trente représentations. Nous nous consolâmes facilement de l'obscurité de notre premier enfant, lorsque son cadet jouissait, sur un autre théâtre, d'un succès qui allait jusqu'à la folie. Ce succès avait été si brillant, que les journalistes, qui assez ordinairement ne gâtent pas les auteurs, ne tarissaient pas sur nos éloges : et, soit que le genre gracieux que nous avions ramené au Théâtre-Favart leur eût donné l'idée que Dellamaria et moi nous fussions de ces jeunes gens que l'on disait alors *du bon genre*, ils ne nous appelaient plus, dans tous leurs journaux, que les *aimables* auteurs du *Prisonnier*. Ce mot d'*aimable* m'a poursuivi jusqu'au temps où je composai, pour le Théâtre-Français, des ouvrages en cinq actes. Conçoit-on rien de plus cruel, pour un auteur qui a la prétention de faire une grande comédie de mœurs ou de caractère, que de s'entendre donner une semblable

épithète? il semble qu'elle ne peut convenir qu'à Dorat ou aux poètes de son école. Comme ce n'était pas là le genre de succès que je recherchais, j'étais très-contrarié des politesses qu'on ne cessait de me faire, et qui dans mon esprit ressemblaient assez à des épigrammes.

Puisque je suis sur ce sujet, et que je n'ai plus rien à dire de mon *Vieux Château*, il doit m'être permis de raconter à mon lecteur la petite aventure ou plutôt la mystification que me fit éprouver la qualité d'*aimable* dont on m'avait si injustement gratifié dans les journaux. Que de personnes qui m'avaient jugé d'après ma réputation d'amabilité, ont dû éprouver, en me voyant de près, une surprise semblable à celle de cette jeune fille qui, dînant avec plusieurs beaux-esprits dont elle avait lu les ouvrages, et, n'étant point du tout émerveillée de leur conversation, demandait naïvement à sa mère vers la fin du dîner, *quand ces messieurs commenceraient!* Si je me suis toujours rappelé la plaisanterie dont je fus la victime, c'est qu'elle a servi à me prouver que l'on se trompe presque toujours sur l'idée que l'on se fait d'un auteur, quand on ne le connaît que par ses ouvrages.

Pendant le long succès du *Prisonnier*, des affaires m'appelèrent à Rennes, dans ma famille. Après avoir rempli tous mes devoirs de parenté,

j'allai rendre visite à Madame *de Lant.....* que j'avais rencontrée à Paris dans la société ; j'y avais admiré sa gaîté vive et piquante, et surtout la tournure originale de son esprit. Je suis convaincu que si Madame *de Lant.....* eût vécu sous Louis XIV, elle eût obtenu le plus grand succès dans un siècle où un bon mot suffisait pour mettre en crédit à la cour. Dès cette première visite, elle me plaisanta d'une manière charmante sur le titre d'*aimable* que j'avais acquis depuis son départ. Je ris beaucoup avec elle de la réputation que l'on avait faite à un homme qui certes n'était point aimable, mais qui avait au moins le bon esprit de ne pas chercher à l'être. Elle convint que mes chers concitoyens éprouveraient une grande surprise en me voyant, et qu'il était nécessaire de prendre ses précautions pour ne pas les désabuser tout-à-fait; qu'elle croyait en avoir trouvé le moyen en m'invitant à venir la voir le plus souvent que je pourrais, et surtout en venant dîner avec elle le surlendemain. Je convins qu'en effet si je la voyais souvent, c'était le vrai moyen de me rendre un peu plus digne de ma réputation; et, sans prévoir le tour que voulait me jouer la maligne comtesse, je donnai tête baissée dans le piége qu'elle m'avait tendu. Le surlendemain, je trouvai une réunion peu nombreuse, presque toute composée de vieilles demoi-

selles : elle les avait choisies parmi celles qui montraient le plus de prétention à l'esprit, si l'on peut appeler de l'esprit le désir de montrer qu'on a beaucoup lu, et qu'on a de la mémoire. Je n'ai pas besoin d'avertir que Madame *de Lant*..... qui avait conspiré contre moi, avait eu soin de tracer de ma personne le portrait le plus faux, en ce qu'il me faisait mériter l'épithète que l'on m'avait donnée dans les journaux. Rien n'était égal, selon elle, aux graces de mes manières, au brillant de ma conversation ; enfin j'étais un homme admirable. D'après ce beau portrait, on peut juger du désappointement de ces dames, en voyant entrer un homme dont la simplicité et le peu d'élégance n'étaient nullement d'accord avec l'idée qu'elles avaient de lui : mais leur étonnemeut redoubla bien davantage, quand elles m'entendirent causer comme un bon bourgeois, et en langage très-vulgaire. Elles crurent d'abord que je dédaignais de mettre la conversation sur la littérature, attendu que je pouvais les soupçonner de ne pas la connaître ; et aussitôt, pour me prouver qu'elles n'y étaient point étrangères, et qu'elles savaient bien tous nos bons auteurs, elles se mirent à me débiter un fatras de vers qui m'arrivaient à *brûle-pourpoint*. Tout surpris à mon tour de cette intempérance littéraire, je les regardais avec cet étonnement qui

tient de la stupidité : certes, si elles ne voyaient en moi qu'un imbécille, je puis avouer maintenant que je les ai prises toutes pour des folles ; et je serais resté long-temps dans cette idée, si un sourire malin que j'aperçus sur les lèvres de ma spirituelle compatriote, ne m'eût fait deviner une partie de la mystification. — Je ne m'étais pas trompé : quelques jours après, elle m'avoua que c'était sur le mot d'*aimable auteur* qu'elle avait bâti sa petite comédie, qu'elle trouvait aussi bonne que les miennes, puisqu'elle s'en était autant amusée ; que, quant à moi, elle me regardait comme un homme perdu de réputation dans l'esprit de nos dames Rennaises ; que je n'avais plus qu'un parti à prendre pour échapper au ridicule que m'avaient donné les journaux, c'était celui de me faire *ours ;* que c'était un genre d'originalité qui avait son agrément, en ce qu'il faisait sortir de la route commune, et qu'il pouvait même donner des succès dans le monde. — Je lui répondis que le grand monde ne valait guère la peine qu'on prît un caractère pour l'amuser ; que, si je le recherchais quelquefois, c'est que j'y trouvais un but d'utilité ; mais que je ne m'y montrerais que ce que je suis, et que, s'il se trouvait un peu d'*ours* dans mes manières, je devais cette qualité entièrement à la nature ; qu'au reste, j'enga-

geais nos charmantes dames à profiter de la leçon qu'elle leur avait donnée, en ne jugeant désormais les auteurs, ni par leurs ouvrages, ni par les journaux.

PERSONNAGES.

BURBANDO, seigneur espagnol.
BLINVAL, jeune Français.
VALENTIN, valet de Blinval.
SALPETRO, valet de Burbando.
LÉONISE, pupille de Burbando.
ZERBINE, suivante de Léonise.
Plusieurs Valets.

La scène est en Espagne, dans un vieux château situé dans une forêt.

LE VIEUX CHATEAU,

OU

LA RENCONTRE.

Le théâtre représente une salle gothique, meublée simplement.

SCÈNE I.

ZERBINE, SALPETRO, LÉONISE.

TRIO.

LÉONISE.

Non, je n'y consentirai pas!
Non, non, non, vous n'ouvrirez pas!

ZERBINE.

Vous laissez dans cet embarras
Deux pauvres voyageurs bien las.

LÉONISE.

Quoi! tu veux que pendant l'absence
De mon tuteur Burbando,
J'introduise dans le château?...
Non, ce serait une imprudence.

ZERBINE, SALPETRO.

Non, ce n'est point une imprudence.

ZERBINE, SALPETRO.

Deux malheureux voyageurs,
Craignant la nuit, les voleurs,
Viennent chercher un asyle.
A leur malheur trop certain,
A leur manière civile,
Madame, cédez enfin.

LÉONISE.

Puis-je céder sans imprudence?
Je plains ces pauvres malheureux;
Mais je crains ce tuteur quinteux
Qui me tient en sa dépendance.

ZERBINE, SALPETRO.

Deux voyageurs qui sont las
Vous demandent assistance...
Vous les repoussez... hélas!
Oh! de cette résistance
Je ne vous approuve pas.

LÉONISE.

Hélas!....
Ah! de cette résistance,
Amis, ne m'en voulez pas.

LÉONISE.

Je ne puis les recevoir; mon tuteur est absent, il ne trouverait peut-être pas convenable...

ZERBINE.

Et parce que votre tuteur est absent, il faudra que deux malheureux passent la nuit dans la forêt, courent les risques d'être dépouillés et peut-être assas-

sinés par les brigands dont elle est remplie! Ah! mademoiselle, cela est-il humain!

SALPETRO.

(Sa diction doit être très-lente.)

Ces pauvres Français! quelle mine vont-ils faire!

LÉONISE.

Ce sont des Français?... il n'importe! deux femmes seules ne doivent pas...

ZERBINE.

Qu'avons-nous à craindre? Le capitaine n'a-t-il pas fait de son château une garnison? n'avons-nous pas sous notre commandement vingt hommes bien armés?

SALPETRO.

Bien armés, c'est vrai, mais mal vêtus. Tout le monde se moque de nous: on dit que nous avons plutôt l'air de bandits que d'écuyers; on dit que notre maître est un fou, qui se croit un seigneur très-redoutable, et qu'il n'est que ridicule et...

LÉONISE.

Songez que vous parlez de mon tuteur et que...

ZERBINE.

Que nous importe le capitaine et ses goûts fantasques! Il s'agit maintenant d'une chose plus importante. (*A Léonise.*) Laisserez-vous ces deux étrangers à la porte?

SALPETRO.

Mademoiselle le veut.

ZERBINE.

Mademoiselle a tort. — Je vais leur faire ouvrir; je prends tout sur mon compte. Je ne souffrirai pas, pour

l'honneur du nom espagnol, que des Français, des alliés, passent la nuit à la belle étoile, à la porte du seigneur Burbando : quelle idée de la nation donnerions-nous à des étrangers ?

LÉONISE.

Allons, fais ce que tu voudras.

ZERBINE, *d'un ton de dignité.*

Qu'on les introduise dans le château, qu'on prenne soin de leurs mules, qu'on leur prépare des chambres dans le pavillon neuf, et, quand ils seront rafraîchis, qu'on les introduise dans cet appartement.

(Salpetro sort.)

SCÈNE II.

ZERBINE, LÉONISE.

ZERBINE.

Comment trouvez-vous la naïveté de Salpetro à l'égard du tuteur ?

LÉONISE.

Il dit ce que tout le monde pense... Burbando, au lieu de vivre paisiblement de son modique revenu, dans quelque ville agréable de l'Espagne, préfère habiter un vieux château fort, qui tombe en ruines de tous les côtés. Là, son orgueil et ses droits féodaux lui font croire qu'il est quelque chose.

ZERBINE.

Il a bien pris son moment pour trancher du seigneur... Ah ! que n'a-t-il plutôt les goûts du héros de

Cervantes : nous l'enverrions courir le monde, vous seriez sa Dulcinée.

LÉONISE.

Ne me parle pas de son amour, il me rend encore ce séjour plus insupportable... J'ai beau me plaindre, même devant ses amis, de la contrainte dans laquelle je vis....

ZERBINE.

Vous le désolez... Je me doute que ces étrangers vont savoir aussi... Mais à propos, ce sont des Français! ils me rappellent un certain mariage....

LÉONISE.

Que tu es folle!

ZERBINE.

Je renouvelle vos douleurs; car enfin, il n'y faut plus penser, c'est un mariage manqué. Malgré tout le respect que je dois à la mémoire du seigneur Osvedo, je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure. Le hasard le fait aller à Paris; il se lie avec un jeune Français, lui promet sa fille, et revient en Espagne. Sans avoir vu le futur, nous acceptons (un Français ne se refuse pas); nous disposons tout pour le mariage; on attend le prétendu, il n'arrive point: vôtre père meurt, nous nous désespérons; un vieux parent arrive, se déclare notre tuteur, nous fait quitter la ville, nous enferme dans ce vieux manoir, et nous perdons tout à la fois, un bon père, un jeune amant et notre liberté.

LÉONISE.

Ah! la mort seule de mon père est la cause de tous

mes maux! Mais don Burbando ne revient pas, il est tard...

ZERBINE.

Soyez tranquille, il a son escorte ordinaire; tenez, je gage qu'il n'est resté si long-temps à la ville, que pour comploter quelques nouveaux divertissements en votre honneur.

LÉONISE.

Tu me fais trembler!... Je crois entendre du bruit...

ZERBINE.

Ce sont peut-être nos Français?

LÉONISE.

Je vais me retirer... il n'est pas dans nos usages...

ZERBINE.

J'entends. Vous allez consulter votre miroir et ajouter quelque chose à votre parure.

LÉONISE.

Tu devines tout. Adieu. Fais à ces étrangers un bon accueil... au nom de mon oncle.

ZERBINE.

Et au vôtre, mademoiselle.

SCÈNE III.

ZERBINE, SEULE.

Puisque la signora Léonise ne dédaigne pas les secours de l'art, soyons aussi prévoyante qu'elle.

(Elle s'ajuste devant une glace.)

On vante toujours la nature,
Belle de tous ses ornements;

Moi, je dis qu'un peu de parure
Ajoute encore aux agréments.
Toutes les femmes savent comme
Un certain art sied toujours bien :
Pour tourner la tête d'un homme,
Le plus souvent il faut un rien.

On m'a raconté l'aventure
De Pâris, ce galant berger,
Qui défendit toute parure
Aux beautés qu'il eut à juger.
Aujourd'hui, pour séduire un homme,
Nous usons d'un autre moyen :
Notre parure obtient la pomme,
Et la beauté souvent n'a rien.

Quand du temps l'infaillible outrage
Vient flétrir nos brillants attraits,
Alors, pour déguiser notre âge,
Nous employons certains secrets.
Hélas! aveugles que nous sommes!
En vain le miroir dit, C'est bien :
Mais, pour tourner la tête aux hommes,
La parure alors ne peut rien.

Voici nos étrangers.

SCÈNE IV.

BLINVAL, VALENTIN, ZERBINE.

BLINVAL.

C'est sans doute la maîtresse de la maison que nous avons l'honneur de saluer.

ZERBINE.

Pas tout-à-fait... C'est cependant à moi que vous devez l'avantage de passer la nuit dans ce château.

VALENTIN, à part.

Je voudrais être à demain.

ZERBINE.

Vous serez contents, je l'espère, de la manière dont nous exercerons envers vous les droits de l'hospitalité.

BLINVAL, à Valentin.

Cette dame est d'une politesse...

ZERBINE, à part.

Pour des Français, je les trouve un peu cérémonieux.

VALENTIN, à Blinval.

Pour une Espagnole, je lui trouve bien de la légèreté.

ZERBINE.

Je vais vous laisser à vous-mêmes : si vous avez besoin de quelque chose, appelez, sonnez, demandez, tout s'empressera d'obéir à vos ordres.

BLINVAL.

Que de bontés! que de graces à vous rendre!

SCÈNE V.

BLINVAL, VALENTIN.

BLINVAL, s'asseyant.

Reposons-nous de nos fatigues.

VALENTIN.

Je crains bien que nous ne soyons pas au bout. Que

d'accidents depuis deux mois! à peine avons-nous le pied en Espagne, une maladie vous retient dans une misérable auberge; point de médecins! vous vous en passez, et vous guérissez. Nous nous remettons en route; nouveaux accidents! des voleurs nous attaquent, pillent nos bagages, nos effets: il a fallu tout notre courage et la bonté de nos armes pour sauver notre vie. Enfin, nous arrivons dans cette forêt; la nuit vient, une lumière brille, nous approchons, nous frappons, on nous ouvre, on nous reçoit, et nous voilà fatigués, battus, volés, dans un vieux château flanqué de tours, et qui par sa situation ressemble plutôt à une retraite de brigands, qu'à la demeure d'un seigneur espagnol.

BLINVAL.

Ta mauvaise humeur me réjouit.

VALENTIN.

Oh! je vous conseille de vous réjouir! vos affaires sont en bel état. Vous n'avez pas le sou, et vous êtes en pays étranger.

BLINVAL.

Quand je me désespèrerais, en serais-je plus avancé? Je suis volé, c'est un malheur: tout ce que je regrette, ce sont les bijoux précieux que j'avais fait faire en France, et que je destinais à la fille de mon ami.

VALENTIN.

Il faut être possédé du démon du mariage, pour venir de trois cents lieues épouser une femme que l'on ne connaît pas.

BLINVAL.

Elle est sage, elle est fille d'Osvedo, on la dit ai-

mable, ces qualités me suffisent. Eh! d'ailleurs en fait d'hymen, qui croit choisir le mieux, se trompe souvent. Moi, je veux du hasard seul attendre mon bonheur.

ARIETTE.

Prendre femme sans la connaître
N'est pas un usage nouveau :
D'un bon choix l'amant est-il maître ?
L'amour même porte un bandeau.

Avant le mariage,
Aux yeux de son amant,
La belle est douce et sage,
Et surtout point volage;
On fera bon ménage :
Oh! l'hymen est charmant!

Après le mariage,
On cesse d'être amants.
Cette femme si sage
Est coquette et volage;
Le pauvre époux enrage :
On rit à ses dépens.

Hélas! dès que l'hymen est maître,
L'amour prend un chemin nouveau;
Mais à l'époux pourquoi le traître
Ne laisse-t-il pas son bandeau?

VALENTIN.

La femme sage, le bandeau, l'amour, tout cela est fort bien; mais votre argent?....

BLINVAL.

C'est une perte qu'il me sera facile de réparer aussitôt que j'aurai rejoint mon ami.

VALENTIN.

Nous ne sommes pas rendus. — Dites-moi, monsieur, avez-vous examiné la forme de ce château ?

BLINVAL.

Son aspect est triste, lugubre. Au reste, il est comme tous les châteaux gothiques.

VALENTIN.

Avez-vous remarqué qu'aussitôt après notre entrée, on a haussé le pont-levis ?

BLINVAL.

C'est pour la sûreté de la maison.

VALENTIN.

Avez-vous aperçu dans la cour un homme en sentinelle ?

BLINVAL.

Oui, cela m'a étonné ; mais on craint peut-être quelque tentative de la part des brigands de la forêt. Quelles sont donc tes idées ?

VALENTIN.

Les voici... Le château isolé, le pont-levis, l'homme en sentinelle, quelques vilaines physionomies que j'ai aperçues par-ci, par-là : tout me fait croire que nous sommes au quartier-général des messieurs qui nous ont dévalisés, il y a deux jours, à l'entrée de la forêt.

BLINVAL.

Tu ne rêves que voleurs !

VALENTIN.

Écoutez donc, nous avons le droit de nous en plaindre.

BLINVAL.

Mais, imbécille! si ce que tu dis pouvait se croire, trouverions-nous ici une femme prévenante?...

VALENTIN.

Vous n'avez donc pas lu nos romans à la mode? On y trouve de très-jolies femmes parmi les voleurs, des revenants, des diables même.

BLINVAL.

Passe pour les romans; mais ici...

VALENTIN.

Quel bruit entends-je?

(La musique exprime un grand bruit d'hommes et de chevaux.)

VALENTIN.

Entendez-vous le bruit des armes,
Le hénissement des chevaux?

BLINVAL.

Pourquoi ressentir des alarmes
Au hénissement des chevaux?

VALENTIN.

Hélas! dans des périls nouveaux
Nous allons nous trouver encore!

BLINVAL.

Pour croire à des périls nouveaux,
Il n'est pas de motif encore.

SCÈNE VI.

BLINVAL, VALENTIN, ZERBINE, TROIS VALETS, *apportant des bougies.*

ZERBINE, appelant.

Ignace, Bertrand, Salpetro !
Venez, voilà le capitaine.

VALENTIN.

Entendez-vous ? *le capitaine !*

BLINVAL.

C'est que notre hôte est capitaine.

ZERBINE.

Ignace, Bertrand, Salpetro !
Venez, voilà le capitaine,
Le capitaine Burbando.

LES TROIS VALETS.

Allons ; voilà le capitaine,
Le capitaine Burbando.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

BLINVAL, VALENTIN.

VALENTIN.

Burbando ! quelle peur soudaine !
Son nom redouble mes frayeurs.

BLINVAL.

Et pourquoi ces sottes terreurs,
Parce que notre hôte est capitaine ?

VALENTIN.

Oui, sans doute, il est capitaine,
Mais capitaine de voleurs.

ENSEMBLE.

BLINVAL.

Je ris, je ris de tes frayeurs,
Un capitaine de voleurs !...

VALENTIN.

Riez, riez de mes frayeurs ;
Oui, nous sommes chez des voleurs.

SCÈNE VIII.

BLINVAL, VALENTIN, ZERBINE, SALPETRO, BURBANDO; PLUSIEURS DOMESTIQUES ET HOMMES ARMÉS.

BURBANDO, en entrant, parlant à Zerbine.

Par saint George! j'étais en train de me battre. Le premier de ces coquins que j'aurais rencontré sur la route, je lui faisais sauter la cervelle.

VALENTIN, à Blinval.

Il parle des alguazils! quelle mine!

BLINVAL, à part.

Son ton est singulier!

BURBANDO.

Qu'on fasse rafraîchir mes cavaliers, et qu'on prenne soin de mes armes.

VALENTIN.

Ses cavaliers!

ZERBINE.

Voilà les étrangers dont je vous ai parlé...

BURBANDO.

Bonne rencontre pour moi! Soyez les bienvenus.

BLINVAL.

Nous avons pris la liberté de vous demander un asile pour cette nuit... Nous réclamons les droits de l'hospitalité....

BURBANDO.

Vous pouvez y compter : vous êtes chez le valeureux Burbando; vous verrez de quelle manière il reçoit son monde.

VALENTIN à Blinval.

Nous verrons.

BURBANDO.

Toi, Zerbine, dis à ma pupille de descendre... j'ai mes raisons pour cela.

SCÈNE IX.

BLINVAL, VALENTIN, BURBANDO, SALPETRO, PLUSIEURS DOMESTIQUES ET HOMMES ARMÉS.

BURBANDO.

Vous ne l'avez pas encore vue, à ce que m'a dit Zerbine....? C'est une aimable enfant! Elle habite ce château un peu malgré elle, il est vrai; mais, puisque le sort la force de vivre avec moi, il faut bien qu'elle s'habitue au château et à mon caractère.

VALENTIN, bas à Blinval.

C'est quelque jeune fille qu'il aura enlevée.

BLINVAL à Valentin.

Tais-toi!

BURBANDO.

Qui vous amène dans ce pays? des affaires de commerce sans doute!

BLINVAL souriant.

Oui, des affaires de commerce.

BURBANDO.

Savez-vous que vous avez pris une mauvaise route? Si vous avez de l'argent, vous risquez beaucoup de ne pas le porter loin.

VALENTIN.

Oh! ce n'est pas l'argent qui nous embarrasse. Des messieurs à l'entrée de la forêt...

BLINVAL.

Chut!

BURBANDO.

Eh bien! ces messieurs.

VALENTIN.

Ces messieurs...... nous ont dit qu'ils avaient été volés.

BURBANDO.

N'est-ce que cela? ah! ah! ces histoires sont si communes qu'on n'y fait pas d'attention; ici vous pourrez en apprendre bien d'autres.

VALENTIN.

Nous ne sommes pas curieux.

BURBANDO.

Je vous plains si vous n'êtes pas en garde contre les voleurs; vous en trouverez à l'instant où vous y penserez le moins : mais vous avez des armes pour vous défendre?

VALENTIN.

Il veut tout savoir.

BLINVAL sèchement.

Oui, nous avons des armes, et de fort bonnes armes.

BURBANDO.

De bonnes armes! c'est rare. Montrez-les moi : je suis connaisseur.

VALENTIN bas à Blinval.

Il veut nous désarmer.

SCÈNE X.

LÉONISE, ZERBINE, BLINVAL, VALENTIN, BURBANDO, SALPETRO, PLUSIEURS DOMESTIQUES ET HOMMES ARMÉS.

BURBANDO.

Ah! voici ma pupille!

BLINVAL à Valentin.

Qu'elle est belle!

LÉONISE.

Vous êtes arrivé bien tard!

BURBANDO.

C'est que je me suis occupé de toi.... Eh! Salpetro!

(Il parle bas au domestique.)

BLINVAL à Valentin.

Elle paraît me regarder avec intérêt!

VALENTIN.

Notre sort lui fait compassion.

BURBANDO.

J'espère que cette fois tu me sauras gré de mes présents?

LÉONISE.

Le plus beau présent que vous puissiez me faire, c'est de ne plus me retenir dans ce triste séjour.

BLINVAL à Valentin.

Elles sont esclaves ici.

BURBANDO, avec humeur.

Voilà tes plaintes ordinaires... Ce n'est pas le moment de parler de cela.

LÉONISE, en élevant la voix.

Pouvez-vous me faire un crime de désirer de sortir d'une prison?

BLINVAL à Valentin.

D'une prison! elle semble invoquer un défenseur.

BURBANDO.

Une prison! un château supérieurement fortifié, superbe par sa situation, dans une forêt très-passagère, à la proximité de mes affaires....

VALENTIN.

A la proximité de vos affaires, c'est bien commode en vérité.... (*A part.*) Détrousser les passants, il appelle cela ses affaires...

(Salpetro apporte une cassette à Burbando.)

BURBANDO.

Cette chaîne et ces bagues te plairont, j'en suis certain.

BLINVAL.

O ciel! que vois-je?

BURBANDO.

Quoi donc! la beauté de ces brillants vous étonne?

BLINVAL.

Sans doute! ils sont si beaux! (*bas à Valentin.*) Ce sont mes bijoux.

VALENTIN, à Blinval.

Avais-je tort...? C'est ici le magasin.

ZERBINE.

Je n'ai rien vu de si éclatant.

LÉONISE.

Cet éclat ne me tente point. Vous pouvez garder vos présents.

BURBANDO.

Quoi! tu me ferais cet affront? — Morbleu! madame.

LÉONISE.

En vous emportant, seigneur, vous ne prenez pas les moyens de vous faire obéir.

ZERBINE, bas à Burbando.

Donnez, je me charge de les lui faire accepter.

BURBANDO.

Soit.

BLINVAL.

Seigneur, ces bijoux vous ont-ils coûté cher?

BURBANDO.

Bah! j'ai eu tout cela pour rien.

VALENTIN.

Pour rien.... C'est très-bon marché.

BURBANDO.

Mais il est tard, nous avons à parler d'affaires, et si....

QUINQUE.

BURBANDO.

Rentrez dans votre appartement;
J'agis un peu sans compliment;
Mais ce fut toujours ma méthode.

BLINVAL, VALENTIN.

Rentrons dans notre appartement...
Avec nous point de compliment :
Chez soi chacun en agit à sa mode.

ZERBINE, LÉONISE.

Nous agissons plus poliment;
Ce n'est point là notre méthode.

BLINVAL, VALENTIN.

Retirons-nous, soyons prudents.

BURBANDO.

Aussitôt que mes gens
Auront mis sur la table
Un souper délectable,
Vous vous rendrez céans.

LÉONISE, ZERBINE.

Aussitôt que ses gens
Auront mis sur la table
Un souper... délectable,
Vous vous rendrez céans.

VALENTIN.

Monsieur, soyons prudents,
Craignons cet air affable,
Ce souper délectable
Qu'on nous promet céans.

BURBANDO.

Adieu, j'agis sans complimens.

BLINVAL, VALENTIN.

Adieu, sans plus de compliments.
Retirons-nous, soyons prudents.

TOUS.

Nous nous reverrons tous céans.

SCÈNE XI.

LÉONISE, ZERBINE, BURBANDO, SALPETRO,
PLUSIEURS DOMESTIQUES ET HOMMES ARMÉS.

LÉONISE.

Savez-vous bien que vous n'agissez pas très-poliment avec ces étrangers? les congédier de la sorte.....

BURBANDO.

C'est ma manière. S'ils étaient gentilshommes?...

ZERBINE.

Ils sont mieux que cela : ils sont Français.

BURBANDO.

Ils n'en ont pas le caractère ; ils ne m'ont pas paru gais, étourdis. D'ailleurs laissons ces gens-là; ne songeons nous autres qu'à nous divertir.

ZERBINE.

Oh! je vois que vous avez encore quelque fête en train.

LÉONISE.

J'espère au moins que ce n'est pas pour ce soir.

BURBANDO.

Ne t'embarrasse pas. (*A part.*) Comme elle sera surprise!... Toi, Zerbine, occupe-toi du souper; qu'il soit splendide.... j'ai mes raisons. Tu m'enverras Salpetro.

LÉONISE.

Moi, je vais vous laisser vaquer à vos grands projets.

(Elle sort ainsi que Zerbine.)

SCÈNE XII.

BURBANDO, SEUL.

Il faut que je m'informe si l'on a bien suivi mes ordres. La bonne idée qui m'est venue! Oh! jamais je n'ai imaginé de fête plus noble, plus belle, plus imposante. Cette mousqueterie.... ces bergers... cela sera superbe.

ARIETTE.

Que ma fête sera brillante!
J'en crois voir le coup d'œil charmant,
Et de ma musique éclatante
L'effet paraîtra surprenant.

J'unis aux instruments de guerre
Les doux chants de la volupté ;
Mars se joint au dieu de Cythère,
Quand il veut plaire à la beauté.
J'entends de ma mousqueterie
Le feu sans cesse redoublant :
Pan pan, pan pan, pan pan, pan pan.
Bientôt après la bergère jolie
Vient chanter un refrain galant :
La la, la la, la la, la la.
Oh ! c'est un trait de génie !
D'unir à la douce harmonie,
La la, la la, la la, la la.
Le bruit de ma mousqueterie,
Dont le feu sans cesse est roulant :
Pan pan, pan pan, pan pan, pan pan.

Que ma fête sera brillante, etc.

SCÈNE XIII.

SALPETRO, BURBANDO.

SALPETRO.

Me voilà.

BURBANDO.

Ah! bon!... As-tu distribué les habits que j'ai rapportés de la ville?

SALPETRO.

C'est fait.

BURBANDO.

As-tu rassemblé toutes les femmes du château?

SALPETRO.

C'est fait.

BURBANDO.

Tu n'as pas oublié les musiciens?

SALPETRO.

Je viens de leur porter à boire.

BURBANDO.

Maintenant il s'agit de fixer l'instant où tout le monde paraîtra... Sur la fin du souper, c'est le moment le plus favorable.

SALPETRO.

Ça sera gentil tout-à-fait.

BURBANDO.

Je ne serais pas bien aise que ces étrangers fussent présents à ma fête : je ne les crois pas très-disposés à la galanterie; mais il est toujours bon de ne pas s'y fier.

SALPETRO.

Ils se retireront de bonne heure. Des voyageurs aiment mieux reposer que de voir danser.

SCÈNE XIV.

BURBANDO, SALPETRO, VALENTIN ÉCOUTANT.

SALPETRO.

Ainsi, vous ne devez pas vous inquiéter de ces Français.

VALENTIN, *sans être vu.*

On parle de nous.

BURBANDO.

Je sais que d'une façon ou de l'autre, il nous sera facile de nous en débarrasser.

VALENTIN.

Débarrasser! que cela veut-il dire?

BURBANDO.

Cependant il faut de certains procédés, je me charge de ce soin... Mais d'abord pensons à notre affaire. — As-tu recommandé à nos gens de se tenir bien cachés jusqu'à l'instant où tu feras le signal?

VALENTIN, à part.

Des gens cachés! un signal!

SALPETRO.

J'ai pris toutes mes précautions, rien ne manquera... J'ai distribué douze carabines; croyez-vous que cela soit assez?

VALENTIN, à part.

Miséricorde!

BURBANDO.

Oui... Comme ils seront surpris!... il faut qu'ils entrent tous à la fois. A la fin du souper, je te ferai un signe des yeux qui t'instruira que le moment est favorable; alors tu sais ce qui te reste à faire.

SALPETRO.

C'est bon, c'est bon!

BURBANDO.

Nous voilà d'accord... Maintenant je vais prendre mes armes et mon habit de cérémonie.

VALENTIN, à part.

Quelle cérémonie!

BURBANDO.

C'est un grand jour pour moi! souviens-toi bien de tout. *Mystère et promptitude*, voilà le mot d'ordre.

SCÈNE XV.

VALENTIN, SALPETRO.

SALPETRO, sans voir Valentin.

Allons, j'ai assez de besogne! heureusement que je suis vif et que les affaires ne traînent pas avec moi.

VALENTIN, à part.

Ah! le coquin! si j'osais...

SALPETRO, apercevant Valentin.

Ah! vous voilà, vous! (*A part.*) Aurait-il entendu notre conversation?

VALENTIN, à part.

Il a l'air tout déconcerté. Comme je le frotterais si j'étais seul dans la maison!

SALPETRO.

Que parlez-vous de la maison? elle est très-agréable, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Certainement elle est très-agréable. J'aimerais bien à en voir les environs, ils doivent être charmants.

SALPETRO.

Le pont-levis est haussé, on ne le baisse que par l'ordre du capitaine... Oh! quand on est entré ici, on n'en sort pas facilement.

VALENTIN.

Cependant comme nous partons demain de grand matin....

SALPETRO.

Demain!... vous riez... Quand on vient visiter le seigneur Burbando, il trouve bien le moyen de faire rester les gens; il a des manières si engageantes....

VALENTIN, à part.

Si engageantes!

SALPETRO.

Oh! vous êtes pour long-temps ici, c'est moi qui vous le dis. Que le ciel vous conserve l'appétit!

SCÈNE XVI.

VALENTIN, SEUL.

L'appétit! Il a bien trouvé le moyen de m'en donner. Que le ciel te confonde, toi et tes complices!... Et mon maître qui tout à l'heure doutait encore.... Il est possible, me disait-il, que le capitaine ait acheté aujourd'hui nos bijoux à la ville. Moi, je ne me suis pas trompé; du premier coup d'œil j'ai vu chez qui nous étions. Les scélérats ont toujours là quelque chose (*se touchant le front*); mais comment leur échapper? je ne vois pas un moyen. — Allons, il faut nous résigner; maudit voyage! maudite rencontre!

RONDEAU.

Mourir si jeune, ah! quel dommage!
Mourir quand on est bien portant!

Hélas! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament!

Adieu! chère Claudine;
O regrets superflus!
Quoi! ta charmante mine,
Je ne la verrai plus!

Je regrette surtout son joli petit nez retroussé!... Ah!

Mourir si jeune, ah! quel dommage!
Mourir quand on est bien portant:
Hélas! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament!

Dans ma crainte cruelle,
Je vois tous les voleurs;
Ils frappent, je chancelle,
Je tombe, et je me meurs.

Allons, bon soir, mes amis! il faut prendre son parti. (*Blinval arrive, il fait un cri.*) Ahi!

Mourir si jeune, ah! quel dommage!
Mourir quand on est bien portant:
Hélas! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament!

SCÈNE XVII.

BLINVAL, VALENTIN.

BLINVAL.

Eh! qu'as-tu donc? es-tu fou?

VALENTIN.

Plût à Dieu que je le fusse! je ne sentirais pas si vivement les approches de la mort.. Je vous conseille aussi de faire vos préparatifs... ça ne tardera pas.

BLINVAL.

Je suis certain, moi, que tes frayeurs sont peu fondées, l'ordre qui existe dans ce château, les meubles des appartements, rien n'annonce un repaire de bandits.

VALENTIN.

Ah! vous voilà encore avec votre incrédulité! Je vous dis, moi, que l'on conspire contre nous; j'ai entendu, ce qui s'appelle *entendu*, Burbando qui décidait la manière dont il fallait se débarrasser de nous.

BLINVAL.

Est-il vrai?

VALENTIN.

Oui, très-vrai... Des hommes armés sont cachés; à un signal, ils entreront dans l'appartement.

BLINVAL.

Tu as entendu cela?

VALENTIN.

Entendu, c'est le mot.

BLINVAL.

Ce que tu me dis m'inspire une horreur! mais ce qui m'a le plus frappé, c'est le trouble de cette jeune personne qu'il appelle sa pupille: ses yeux semblaient me dire qu'elle était malheureuse; elle m'a fait une impression! elle m'a inspiré un intérêt....

VALENTIN.

Vous avez remarqué qu'elle a appelé le château sa prison? — C'est quelque jeune fille qu'il aura rencontrée sur la route, et qu'il retient ici par force.

BLINVAL, réfléchissant.

Ne pourrais-je la délivrer?

VALENTIN.

La délivrer! Eh! pensons plutôt à nous sauver nous-mêmes. Mais la voici.

SCÈNE XVIII.

BLINVAL, VALENTIN, LÉONISE.

LÉONISE.

Ah! pardon! j'ai cru que don Burbando...

BLINVAL, la retenant.

Ah! restez un instant, je vous prie.

VALENTIN, à part.

Nous, allons à la découverte.

(Il sort.)

LÉONISE.

On n'est donc pas encore descendu pour le souper?

BLINVAL.

Ah! mademoiselle! laissez-moi profiter des instants... ils sont précieux. Je sais tout; un barbare vous retient en son pouvoir; vous gémissez sous le joug d'un tyran....

LÉONISE.

Il est vrai; mais que puis-je contre la rigueur du sort?

BLINVAL.

Tout. — Si vous daignez accepter mes services?

LÉONISE.

Qu'osez-vous me proposer? songez-vous aux dangers?....

BLINVAL.

Je connais tous les périls qui m'environnent; je sais que je suis au pouvoir de Burbando : dénué de secours, privé d'appui, il me sera sans doute difficile de vaincre; mais, si vous daignez encourager mes tentatives, enflammer mon courage, fort de votre aveu, de la justice de mes droits, du désir de vous rendre à la liberté, au bonheur, je vous arracherai de ses mains et je triompherai de tous les obstacles.

LÉONISE.

Qui peut vous engager à tenter un projet aussi hardi?

BLINVAL.

Vous me le demandez! La pitié que votre sort m'inspire, la barbarie de votre tyran; j'ose le dire, l'intérêt, le tendre intérêt que je ressens pour vous!

LÉONISE, *embarrassée.*

Le tendre intérêt...

DUO.

BLINVAL.

Ne soyez pas inexorable,
Pardonnez ma témérité.

LÉONISE.

Ne soyons pas inexorable,
Pardonnons sa témérité.

BLINVAL.

Peut-on être jamais coupable,
En cédant à tant de beauté?
Oh! de l'amour pouvoir suprême!
Mon cœur s'émeut en vous voyant:
Pour brûler d'une ardeur extrême,
Il ne faut, hélas! qu'un moment.

LÉONISE.

Oh! de l'amour pouvoir suprême!
Mon cœur s'émeut en l'écoutant:
Pour brûler d'une ardeur extrême,
Ne faut-il, hélas! qu'un moment?

BLINVAL.

Ne soyez pas inexorable,
Excusez ma témérité;
Mais à cet aveu trop coupable
Daignez répondre avec bonté.

LÉONISE.

Oh! de l'amour pouvoir suprême!
Mon cœur bat en vous écoutant;
Mais pour brûler d'amour extrême,
Il me faudra plus d'un moment.

BLINVAL.

Vous excusez ma tendresse,
Oh! quel moment enchanteur!
Déja d'une douce ivresse
Je sens palpiter mon cœur.

LÉONISE.

Un trouble secret me presse
De pardonner votre ardeur;
Mais ce n'est pas la tendresse
Qui fait palpiter mon cœur.

SCÈNE XIX.

BLINVAL, VALENTIN, LÉONISE, ZERBINE.

ZERBINE.

Mademoiselle, le seigneur Burbando vous demande.

LÉONISE.

Nous nous reverrons bientôt.

(Elle sort avec Zerbine.)

SCÈNE XX.

VALENTIN, BLINVAL.

VALENTIN.

Miséricorde! c'est fait de nous.... nous n'avons pas deux heures à vivre.

BLINVAL.

Qu'as-tu donc vu de nouveau?

VALENTIN.

Nous ne reverrons plus le beau pays de la France, ma patrie! ma chère patrie!

BLINVAL.

Calme-toi. Il nous reste notre courage et le ciel qui n'abandonne pas l'innocence.

VALENTIN.

Hélas! le ciel et notre courage ne seront pas les plus forts; notre innocence succombera sous le pouvoir d'une douzaine de carabines.

BLINVAL.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Je les ai vu charger... Oh! les enragés! ils sont là dans la cour tout prêts à faire feu; et ce grand vilain Salpetro qui leur disait: Vous ferez bien attention au signal; c'est moi qui le donnerai. — Oh! le pendard!

BLINVAL.

J'ai mes armes, attendons l'événement. — Rassure-toi, Valentin; nous ne sommes pas vaincus.

VALENTIN.

J'ai mes pistolets; mais j'ai bien peur qu'ils ne me servent de rien.

SCÈNE XXI.

BURBANDO, LÉONISE, ZERBINE, BLINVAL, VALENTIN, SALPETRO, ET PLUSIEURS DOMESTIQUES.

BURBANDO.

Mettons-nous à table.

VALENTIN, bas à Blinval.

Observez-les, et ne touchez à rien avant eux. Ils voudront peut-être, par quelque liqueur assoupissante, vous interdire toute défense.

BLINVAL, bas à Valentin.

Je suis déterminé au plus violent parti, s'ils osaient...

ZERBINE.

Seigneur Français, venez donc, on vous attend.

LÉONISE, en riant, à Burbando.

Quoi! Seigneur, vous gardez à table cette grande épée?...

BURBANDO, d'un ton fier.

Vous savez bien que certain jour je ne quitte jamais mes armes.

BLINVAL, tirant deux pistolets de sa poche, et les mettant sur la table à côté de lui.

Ni moi les miennes.

LÉONISE, à part.

Que cela veut-il dire?

BURBANDO.

Est-ce votre habitude en France?

BLINVAL.

Non; mais je sais me conformer aux usages du pays où je suis.

BURBANDO.

Soit. Ils sont fort beaux vos pistolets. Voyons.

(Il avance la main, Blinval l'arrête.)

BLINVAL.

Doucement! Seigneur; personne n'y touche.

BURBANDO, à Léonise.

Ce jeune homme est singulier. Au reste, chacun a sa manière....

LÉONISE.

Quelque chose l'agite.

BURBANDO.

A boire! (*Valentin et Zerbine vont auprès de leurs maîtres.*) Allons, pour égayer le repas, je m'en vais vous chanter ma chanson favorite.

VALENTIN.

C'est bien là le moment de chanter.

BURBANDO.

Salpetro! Apporte-moi cette excellente liqueur que je ne donne qu'à ceux qui viennent me visiter.

VALENTIN, bas à Blinval.

Prenez garde, cette liqueur m'est suspecte.

BURBANDO.

Allons, je commence.

COUPLETS.

Prendre le temps comme il vient,
Boire et chanter à sa guise,
Ne s'embarrasser de rien,
Ce fut toujours ma devise.
Nargue des coups du destin
Et des tourments de la vie;
Je caresse mon amie,
Et je bois gaîment mon vin,
Sans songer au lendemain.

Ami, jouis du moment,
Le temps fuit à tire-d'aile;
Tu n'auras dans un instant
Plus de vin et plus de belle.
Nargue le cruel destin,
Mène une joyeuse vie,
Caresse bien ton amie,
Bois gaîment de ce bon vin,
Sans penser au lendemain.

VALENTIN.

Sans penser au lendemain!

Quelle diable de chanson!

BURBANDO.

(Salpetro a apporté la bouteille.)

Allons, morbleu! buvez un coup à nos santés.

(Il verse seulement à Blinval.)

VALENTIN, bas à Blinval.

N'y touchez pas!

BLINVAL.

Est-ce à moi seul que vous en versez?

BURBANDO.

Je n'en sers pas aux dames; cette liqueur est trop forte pour elles...

BLINVAL.

Mais vous!

BURBANDO.

Oh! moi, je n'en prends pas à cause de ma goutte

VALENTIN, bas à Blinval.

Vous avais-je trompé?

BURBANDO, à Blinval.

Mais buvez donc!

BLINVAL.

Je n'aime pas les liqueurs.

BURBANDO.

Oh! vous ne refuserez pas de boire à la santé de ma pupille.

LÉONISE.

A mon bonheur, je vous en prie.

BLINVAL.

Elle m'en prie!... elle ne sait pas... Je suis fâché de vous refuser, mais cela m'est impossible.

BURBANDO.

Il ne faut forcer personne. (*A demi-voix.*) Salpetro! j'ai changé d'idées à l'égard de ces messieurs. L'instant est favorable, tu peux donner le signal.

BLINVAL, à Valentin.

Le signal!

BURBANDO, à Salpetro qui est déja loin.

Surtout que cela soit prompt.... tu m'entends?

BLINVAL, se levant vivement et saisissant ses pistolets.

Je ne puis tenir à tant d'atrocité! Tu crois triompher, traître! mais nous te vendrons chèrement notre vie!

LÉONISE.

Quel transport soudain!

BURBANDO.

Qu'avez-vous donc? en quoi suis-je coupable?

QUINQUE.

VALENTIN, BLINVAL.

Brigand! tu demandes tes crimes,
Quand tu résous notre trépas?
Mais si nous sommes tes victimes,
Tremble! avant nous tu périras.

BURBANDO.

Quel transport l'agite et l'anime?
Vous nous menacez du trépas:
Que parlez-vous d'être victime?
Ma foi! je ne vous conçois pas.

LÉONISE, ZERBINE.

Quel transport l'agite et l'anime?

Il vous menace du trépas :
Que parle-t-il d'être victime ?
Ma foi ! je ne le conçois pas.

(On entend un bruit de mousqueterie. Blinval et Valentin couchent en joue Burbando, qui fait un cri d'effroi, ainsi que les femmes. On entend au même instant une musique douce, et de galants bergers et des bergères apportent des fleurs.)

CHŒUR DE BERGERS.

De fleurs couronnons Léonelle,
Elle est l'image du printemps :
Une rose n'est pas plus belle ;
Que Léonise soit comme elle
La récompense des amants.

(Blinval et Valentin qui avaient couché en joue Burbando, laissent presque tomber leurs armes d'étonnement.)

VALENTIN, BLINVAL.

Est-ce une erreur ? mon effroi cesse.
Je m'attends à voir des brigands,
Et la plus aimable jeunesse
Me ravit par ses doux accents.

BURBANDO.

Mais qu'a-t-il donc ? sa fureur cesse.
Voyez-vous leur étonnement !
Ils regardent cette jeunesse ;
Ce sont des fous assurément.

ZERBINE, LÉONISE.

Mais qu'ont-ils donc ? leur fureur cesse :
Quel est donc cet évènement ?
Je vois bien que cette jeunesse
Vient pour nous fêter maintenant.

BLINVAL.

Ah! dites-moi, Seigneur, pourquoi tous mes bijoux
Sont-ils entre vos mains? de qui les tenez-vous?

BURBANDO.

Vos bijoux! — je dirai qu'on peut, sans vous déplaire,
Dépenser son argent, acheter des bijoux.

BLINVAL, VALENTIN.

On nous les a volés.

ZERBINE, LÉONISE.

La chose est singulière!

BURBANDO.

Pour qui me prenez-vous, Seigneur?

VALENTIN, BLINVAL.

Il faut excuser notre erreur:
Nous vous prenions pour un voleur.

BURBANDO.

J'enrage! la maudite erreur!
On me prenait pour un voleur.

ZERBINE, LÉONISE.

Oh! c'est une plaisante erreur!
Ah! ah! ah! ah!
On vous prenait pour un voleur!

BURBANDO.

De ce maudit soupçon j'enrage!

VALENTIN, BLINVAL.

Nous voulons réparer l'outrage.

LÉONISE, ZERBINE.

Du soupçon le tuteur enrage.

BURBANDO.

Est-ce pour lui faire un outrage,
Que vous venez chez Burbando?

BLINVAL, VALENTIN.

Des voleurs à notre passage
Ont causé tout ce quiproquo;
Car le but de notre voyage,
Est chez le seigneur Osvedo.

BURBANDO, ZERBINE, LÉONISE.

Est chez le seigneur Osvedo!

BURBANDO.

Quoi! vous connaissez ma famille?

BLINVAL.

Il serait de votre famille?
Seigneur, j'estime ses vertus.

LÉONISE, BURBANDO, ZERBINE.

Il n'est plus!

BLINVAL, VALENTIN.

O ciel!

LÉONISE, BURBANDO, ZERBINE.

Il n'est plus!
Mais vous voyez sa fille.

BLINVAL, VALENTIN.

Sa fille! ô moment enchanteur!

LÉONISE.

Ah! je sens palpiter mon cœur!

ZERBINE, BURBANDO.

C'est sans doute quelque autre erreur.

BLINVAL.

La volonté d'un père
Me nomma votre époux :
Si ce choix peut vous plaire,
Contemplez sans courroux
Blinval à vos genoux.

TOUS.

Blinval!

ZERBINE, VALENTIN.

La volonté d'un père
Le nomma son époux :
Ce choix a dû lui plaire,
Elle voit sans courroux
Blinval à ses genoux.

BURBANDO.

La volonté d'un père
Le nomma son époux :
Ce choix ne peut me plaire,
Je vois avec courroux
Blinval à ses genoux.

LÉONISE.

La volonté d'un père
Vous nomma mon époux;
Son choix a dû me plaire,
Et je vois sans courroux
Blinval à mes genoux.

BURBANDO.

Sachez qu'un jeune téméraire
Ne peut contrarier mes feux.

BLINVAL.

Je ne suis point un téméraire;

Mais je suis assez courageux
Pour la disputer à vos feux.

ZERBINE, VALENTIN, LÉONISE.

Il suit la volonté d'un père,
Si vous contrariez ses feux,
Redoutez sa juste colère.

BURBANDO.

Je ne crains point votre colère,
Et si vous êtes courageux,
Moi.... je veux être généreux.
La volonté d'un père
La destinait à vous :
Ce choix a dû me plaire,
Que l'hymen le plus doux
Vous rende son époux.

VALENTIN.

Cette rencontre est charmante !
Grace au généreux tuteur,
Mon maître trouve une amante
Moi, je guéris de la peur.

LE CHOEUR, ZERBINE.

Cette rencontre est charmante,
Grace à notre bon tuteur !
Blinval trouve une amante
Chez un prétendu voleur.

BLINVAL, LÉONISE.

Cette rencontre est charmante,
Nous vous devons le bonheur ;
Que notre amitié constante
Dédommage votre cœur.

BURBANDO.

Cette rencontre est charmante
Si je fais votre bonheur,
Que votre amitié constante
Dédommage le tuteur.

FIN DU VIEUX CHATEAU.

LA COURTISANE,

OU

LE DANGER D'UN PREMIER CHOIX.

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

NOTICE

SUR LA COURTISANE.

Cette pièce que je dois tout entière à *Lessing*, et que je n'ai pas voulu laisser jouer au Théâtre de la République où elle avait été reçue, par des motifs que j'expliquerai bientôt, est une de celles qui m'a coûté le plus de peine. Je l'ai faite et recommencée plusieurs fois. Ce qui m'avait séduit dans la tragédie allemande, était ce rôle de *Marwod*, qui plus tard devint une des causes qui m'empêcha de la faire représenter. Un de mes confrères avait comme moi puisé dans l'auteur allemand ; il fit représenter sa pièce sur l'un des nombreux théâtres de la capitale ; et son ouvrage n'ayant pas eu de succès, je me dégoûtai tellement du mien que je ne voulus plus m'en occuper. En vain mon amour-propre cherchait à me persuader que j'avais mis plus d'adresse dans la conduite de mon drame ; en vain je me

disais que le caractère de *Marwod*, mieux préparé et moins horrible que celui de l'original, pouvait être d'un grand effet à la scène ; je ne voulus point m'exposer à une chute que ma raison me montrait comme certaine. J'avais d'ailleurs quelque motif de la redouter : déja, dans beaucoup d'ouvrages, le public m'avait accueilli d'une manière si encourageante, que je craignais de repousser sa bienveillance par une pièce qui sortait tout-à-fait de mon genre. Cette pièce est pourtant celle que, comme je l'ai dit, j'ai le plus travaillée : c'est mon premier amour, c'est ma première joie, et c'est la seule que j'aie eu le courage de recommencer après l'avoir perdue. Sa destinée a quelque chose de si singulier, peut-être même de si romanesque, que je ne puis résister au désir de la faire connaître. Je cède à ce désir d'autant plus volontiers, qu'il me conduit à parler d'un temps fécond en évènements, et de personnes recommandables.

Je m'étais procuré à Versailles, où j'étais employé comme architecte dans les domaines du roi, *le Théâtre* de *Lessing*. Parmi les nombreuses pièces de ce fécond auteur, celle de *Sara Sampson* m'avait frappé par sa simplicité. J'avais trouvé qu'elle

avait beaucoup de rapport avec celles de notre théâtre, et qu'on pouvait l'y transporter sans violer les règles d'Aristote, que nos partisans du genre romantique appellent aujourd'hui des lisières, et dont ils nous invitent à nous débarrasser. Le conseil peut être bon jusqu'à un certain point; et je prendrai la liberté, dans le courant de mes notices, d'engager avec eux une grave discussion sur ce sujet. Mais la chose devient d'autant moins urgente, que je vois, de la part de nos littérateurs, une indifférence très-grande pour ce fameux système romantique, qui ne fait heureusement aucun progrès au théâtre; il se professe seulement dans nos lycées. Ses apôtres marchent sous la bannière de madame *de Staël*, qui, pour la littérature dramatique seulement, sacrifiait aux dieux étrangers, sous l'invocation de M. *Schlegel.* Ce n'est point ici le moment de venir au secours de mes dieux domestiques; mais j'oserai, dans une notice de l'un des volumes qui suivront celui-ci, entrer en lice contre d'illustres adversaires (MM. Guizot et de Barante), dont tout le monde estime avec raison le caractère et les talents. Je reviens donc à ma *Sara Sampson*, qui est la première grande pièce qui m'ait occupé sérieusement.

Tous les moments de loisirs que me laissait mon emploi, je les passais dans le parc de Versailles, à faire parler mes personnages, d'après les idées de l'auteur allemand; je le suivais pas à pas. Cette nécessité de me conformer aux idées d'un autre me rendait mon travail pénible ; j'en étais au second acte, lorsque je reçus un ordre de mes chefs, de me rendre à *Limours*, chez madame la comtesse *de Brionne*, pour y tracer les plans d'une partie de son parc et de son château, auxquels le roi consentait à faire des changements. Muni de mes instructions, je me rendis à cheval à *Limours*, et je remis à madame la comtesse ma lettre d'introduction. Il est à noter que ceci se passait quelques jours avant la prise de la Bastille, et que je vis dans le château quelques troupes, prises dans le régiment du prince de Lambesc. Elle me reçut avec une extrême bienveillance, et une politesse qui me flatta d'autant plus que je n'avais encore connu que l'orgueil insolent de nos gentilshommes bretons. Je me disais tout bas : Mais si toute la noblesse française ressemblait à celle que je vois (il y avait au château, outre les princesses de Vaudemont et de Lambesc, plusieurs grands personnages dont je ne me rappelle pas les noms), la

haine qu'on leur porte n'existerait pas, et nous ne serions pas à la veille d'une révolution. En effet, il est impossible d'exprimer avec quelle grace et quelle amabilité on me questionna sur ce qui se passait à Versailles, sur ce que l'on disait. Comme je me trouvais mille fois plus à l'aise que je ne l'aurais été chez un de nos gentilshommes campagnards à mille écus de rente, je raisonnai, je discutai sur les affaires, sur les talents de nos députés ; je ne cachai ni mon opinion, ni mes principes ; et quelque opposition que je dusse trouver dans cette haute société, on ne prit point avec moi ces airs de hauteur, qui sont l'ordinaire retranchement de la sottise et de l'orgueil. Si quelquefois, à propos des affaires publiques, qui étaient la base de toutes les conversations, je m'exprimais avec trop de franchise, je ne m'apercevais que j'avais dit une sottise, que lorsque les jeunes princesses se mordaient les lèvres, ou partaient d'un éclat de rire.

J'étais depuis quelques jours à *Limours*, passant mon temps assez agréablement entre mes occupations, la société, et ma *Sara Sampson*, que je n'abandonnai jamais au milieu de mes plaisirs, lorsque, dans la nuit du huit au neuf juillet, j'en-

tendis un grand mouvement dans le château ; des troupes en étaient parties, ou y étaient revenues ; et le lendemain j'appris que tous mes nobles hôtes s'en étaient éloignés, que Paris était en révolution, qu'on forçait l'École Militaire ; et bientôt après, qu'on faisait le siége de la Bastille. Curieux de voir une capitale en révolution, je fais promptement mon porte-manteau, et je me rends à Paris, où je trouve tout à la fois l'ordre et la confusion... Mais ce n'est point à moi qu'il appartient de tracer les grands tableaux, et ce n'est point l'histoire de la révolution que je veux faire, c'est celle de ma *Sara Sampson*... Ce premier fruit de mon travail, cet enfant si chéri et qui m'avait déja coûté tant de peines, hélas! faut-il le dire ?.. père dénaturé, dans mon brusque transport de patriotisme et de curiosité, je l'avais oublié à *Limours*... où sans doute il aura servi à faire des papillotes à la fille du concierge.

Redevenu libre par la suppression de ma place, je revins m'établir tout-à-fait à Paris, pour m'occuper de différents travaux. Après avoir été le jouet des circonstances et des évènements, j'atteignis cette terrible époque où tous les citoyens furent appelés à la défense de la patrie. Tous les corps,

toutes les sections formaient des bataillons, des compagnies : je me joignis à celle des artistes dont plusieurs étaient d'anciens compagnons d'études. Tous savaient que j'aimais les lettres, le théâtre, et, sans m'en douter, je devins leur orateur et leur troubadour. Je débutai dans mon emploi par l'oraison funèbre de notre lieutenant, jeune homme plein de talents, et que la mort nous enleva au milieu de nos jeux. Bientôt une plus grande fonction me fut décernée ; ce fut celle de haranguer les représentants du peuple à notre départ. Je me rappelle que, par un mouvement oratoire, je parlais d'Eschyle, qui, *de retour de la bataille de Marathon*, enrichit la scène de ses chefs-d'œuvre tragiques: je disais que de même les jeunes artistes, après avoir repoussé les ennemis de la France, viendraient animer le marbre et la toile, afin d'enrichir le Muséum national. — Certes cette prédiction, au moment où je la fis, j'étais bien loin de croire qu'elle se réaliserait, puisque les revers que la France éprouvait alors, ne permettaient guère d'espérer le retour de ses enfants ; elle s'effectua pourtant. L'ennemi fut chassé de la Champagne, et nos jeunes gens, revenus, ont composé cette superbe école qui a jeté sur mon pays un éclat égal au moins à sa gloire militaire.

On ne peut se faire une idée de l'enthousiasme qui existait alors parmi les jeunes gens ; et si je cède au désir de peindre ce que j'ai vu, c'est que ce tableau est encore présent à ma mémoire, et qu'il pourra être agréable pour quelques-uns de mes lecteurs.

Qu'on se figure la réunion des artistes de toutes les académies du Louvre, réunion dans laquelle on comptait à peine quatre ou cinq jeunes gens qui ne cultivaient pas les arts, et se contentaient de les aimer. Trois de ces jeunes gens, M. Gay, qui, depuis, a été receveur-général, M. Allard, son beau-frère, que la mort nous a ravi depuis peu, et M. Say, qui, plus de vingt ans après, a publié un grand et bel ouvrage sur l'économie politique, se lièrent avec moi d'une amitié sincère que le temps, la différence de nos carrières, et les distractions de la société n'ont pu rompre. Cette jeunesse ardente et libre, puisque nulle loi ne l'appelait à l'état militaire, ne put voir sans horreur l'étranger envahir son pays. A l'appel national, elle s'empressa de quitter ses paisibles travaux, s'équippa à ses frais, choisit ses officiers, et, précédée d'une *enseigne à la Romaine*, donna à toute la jeunesse parisienne le plus bel exemple de patriotisme. De

même elle servit de modèle dans les camps à tous les volontaires : tous les chefs de corps la citaient pour sa discipline, sa résignation à supporter les privations, et son respect pour les propriétés. Appartenir à cette compagnie était vraiment un bonheur qui sera apprécié par tous ceux qui connaissent l'esprit et la gaieté des artistes. Leur folie aimable, l'aspect pittoresque sous lequel ils voyaient les objets, leur manière de les peindre par la parole, leurs réflexions comiques, leurs plaintes, leur colère, avaient quelque chose de si original, que ceux même qui en avaient le moins d'envie, étaient forcés de rire. Arrivés dans un bourg, dans une petite ville, ils donnaient des bals ; je composais des chansons ; ils faisaient les caricatures des papas, d'agréables portraits des jeunes filles, et partout donnaient des preuves de leur humanité et de leur respect pour les mœurs. Qu'on ne croie pas que ce tableau soit fait à plaisir ; beaucoup de nos officiers sont aujourd'hui généraux, et tous, si cette notice tombe dans leurs mains, attesteront ma véracité : j'en appelle surtout au général *Le Jeune*, qui, sorti de nos rangs, s'est fait une si belle réputation comme peintre et comme militaire.

N'ayant jamais fait la guerre sur terre, je n'imaginais point toutes les fatigues qui en sont la suite; et toujours occupé de mon goût pour le théâtre, j'avais recommencé cette malheureuse *Sara Sampson*, dont j'avais oublié si impitoyablement les deux premiers actes à *Limours*. Comme il est toujours pénible de revenir sur un ouvrage déja fait, je voulus me le rendre moins désagréable en recommençant ma pièce en vers. Le premier acte était fini, lorsqu'il me fallut aller sur les frontières de la Lorraine. Je tenais cette *bonne Sara* soigneusement cachée au fond de mon sac, espérant bien qu'elle m'aiderait à supporter l'oisiveté, l'ennui, l'un des maux que l'on éprouve presque toujours à l'armée. Cette fois je fus trompé dans mon calcul. La campagne devint tellement pénible par le mauvais temps et les marches forcées qu'on nous ordonnait, que nous ne songions guère qu'à chercher des moyens de nous préserver du froid et de la faim. Après la campagne, je revins à Paris, sans avoir beaucoup ajouté aux charmes de *ma Sara*; et ce ne fut que long-temps après encore que je me décidai à la terminer. Cette pauvre pièce commencée, perdue, recommencée, se trouva enfin achevée. Mais, par un scrupule de conscience, je

n'osai point, comme je l'ai dit, la livrer à la scène. Maintenant, plus courageux, je ne crains pas de la produire au grand jour. Quoiqu'elle ait fait beaucoup de voyages, et que, très-jeune, elle ait passé dans bien des mains, comme *la Fiancée du roi de Garbe*, je l'offre vierge encore au public.

PERSONNAGES.

SIR SAMPSON.
MELFONT.
VAITWEL, valet de Sampson.
NORTON, valet de Melfont.
MARWOOD, ancienne maîtresse de Melfont.
SARA, fille de Sampson.
HANNAH, suivante de Marwood.
BETTY, suivante de Sara.
ARABELLA, fille de Marwood, âgée de 9 ans.
UN LAQUAIS.

La scène se passe dans une petite ville frontière d'Angleterre.

LA COURTISANE,

OU

LE DANGER D'UN PREMIER CHOIX.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre d'auberge.

SCÈNE I.

MELFONT, EN ROBE DE CHAMBRE.

(Il appelle.)

QUELLE nuit! quel tourment! Eh! Norton! il sommeille.
Qu'il est heureux. Norton! Faut-il que je l'éveille?
Et lorsque le sommeil ne peut calmer mes maux,
Faut-il que de Norton je trouble le repos?

SCÈNE II.

MELFONT, NORTON.

NORTON.

Vous m'appelez, je crois?

MELFONT.

Habille-moi sur l'heure.

NORTON.

Si matin? Allons-nous quitter cette demeure?

MELFONT, avec humeur.

Non.

NORTON, entre ses dents.

Oh! c'est du nouveau.

MELFONT.

Que dis-tu là tout bas?
Tu montres de l'humeur, je crois. Tu dormiras
Quand la paix rentrera dans mon ame agitée.
De combien de remords je la sens tourmentée!
Norton, je te montrai toujours de l'amitié,
Tu me dois en retour au moins quelque pitié.

NORTON.

De la pitié, monsieur! si quelqu'un m'en inspire,
Ce n'est pas vous....

MELFONT.

Et qui?

NORTON.

Ne me faites rien dire...
La pitié! je la dois à l'objet malheureux
Qui se rendit trop tôt à vos coupables feux.
Oui, je gémis de voir cette fille chérie,
Loin de Londre, avec vous dans une hôtellerie,
Sous l'espoir d'un hymen....

MELFONT.

Tu déchires mon cœur.
De la belle Sara nomme-moi ravisseur
Ce nom m'est dû.... Mais toi, n'es-tu pas plus coupable?

NORTON.

Qui! moi?

MELFONT.

Depuis dix ans tu sers un misérable;
Tes soins ne pouvaient-ils empêcher mes excès?

NORTON.

Empêcher! Eh! monsieur, l'aurais-je pu jamais?
Riche, considéré, traînant à votre suite
De fous et de joueurs la horde parasite,
J'aurais bien pris mon temps à vous parler vertus:
J'aurais eu mon congé, peut-être beaucoup plus.
N'est-ce pas malgré moi qu'une femme perfide
Trompa votre jeunesse et devint votre guide;
Une Marwood enfin....

MELFONT.

Tu prononces son nom!

NORTON.

Qu'on ne voit qu'en perdant sa réputation.
Voilà le digne objet des plus grands sacrifices,
Et dont votre fortune alimenta les vices.

MELFONT.

De grace! cher Norton....

NORTON.

J'ai tenté vainement,
De dérober votre ame à ce honteux penchant;
Mais le sort a voulu qu'une femme flétrie
Vous rendît père... hélas! d'une fille accomplie.

MELFONT.

Ne reverrai-je pas l'enfant infortuné
Que tes soins de sa mère ont toujours éloigné?

NORTON.

Grace à ma prévoyance, un endroit solitaire,

Dérobe votre fille aux regards de sa mère.
Quelle mère! grands dieux! — Cet innocent enfant,
Encore à son berceau n'eut que moi de parent.
Seul, je guidai les pas de sa débile enfance;
Seul, j'essuyai les pleurs de sa reconnaissance.
Pour son maître, voilà ce que fit un valet:
Pour son enfant, le maître en a-t-il autant fait?

MELFONT.

Ton reproche est amer. Hélas! je le mérite,
Et reconnais trop tard mon affreuse conduite.
Mais aujourd'hui mon sort est encor plus cruel;
J'étais bien insensé, mais non pas criminel :
Environné de sots, de fous de toute espèce,
Parmi de vains plaisirs j'ai perdu ma jeunesse.
Je dissipais mon bien; soit, il était à moi,
Et j'étais libre enfin d'en faire un sot emploi.
J'ai payé tous les frais de l'inexpérience;
Me voilà maintenant tout près de l'indigence.
Malgré mon inconduite et ma perversité,
Je respectai les lois et la société.
Les femmes, diras-tu... J'en ai séduit peut-être,
Mais, au fait, j'ai séduit celles qui voulaient l'être.
Dans ce temps, j'en conviens, je trompais en amour,
Qui pour me tromper, moi, consacrait tout le jour.
De mon sort, aujourd'hui, quelle est la différence!
D'un paisible foyer j'arrache l'innocence,
D'un vieillard respecté souillant les cheveux blancs,
Précipitant le cours de ses derniers instants,
Je ravis à ses bras, à son toit domestique,
La vertu, la pudeur, Sara, sa fille unique

O remords! Et pourquoi? pour l'unir au destin
D'un monstre.... Mais quelqu'un....

NORTON.

Quoi! Betty, si matin!

SCÈNE III.

MELFONT, NORTON, BETTY.

MELFONT, à Betty.

En effet, quel est donc le motif qui te presse?
Me viens-tu de la part de ta jeune maîtresse?
Avant, dis-moi comment elle a passé la nuit.

BETTY.

Fort mal, j'en pleure encor : Sara s'est mise au lit
A peu près vers minuit; elle s'est assoupie.
Son sommeil paraissait être une léthargie,
Tant il était profond. Mais bientôt s'éveillant,
Elle pousse des cris, se lève brusquement,
Se jette dans mes bras, tremblante, anéantie;
J'ai cru que par quelqu'un elle était poursuivie,
Son front était couvert d'une froide sueur...
J'ai fait ce que j'ai pu pour calmer sa frayeur;
A tous mes soins elle a répondu par des larmes.
Ah! monsieur, c'est à vous d'apaiser ses alarmes,
Vous avez son amour, vous êtes son espoir....

MELFONT, à part.

Ah! grands dieux!

BETTY.

Maintenant elle voudrait vous voir.

MELFONT.

A ses désirs jamais pourrais-je être rebelle:
Dis-lui que dans l'instant je me rendrai chez elle.

BETTY.

Non, elle va venir.

MELFONT.

Eh bien! soit; je l'attends.

(Betty sort.)

SCÈNE IV.

NORTON, MELFONT.

NORTON, à part.

Malheureuse Sara!

MELFONT.

Courage! je t'entends,
Et ta pitié, Norton, est là fort bien placée.
Sous le poids des remords mon ame est affaissée...
Remettons-nous : où donc est cette fermeté,
Ce temps où je pouvais avec impunité
Contempler froidement les larmes d'une belle,
Prendre à tous les instants une forme nouvelle,
En ne ressentant rien, jouer la passion,
Parler vertus, amour, sentiment et raison :
Où, grace à mes talents, je pouvais tout paraître,
Où j'étais en effet ce que je voulais être?
Mais auprès de Sara, tremblant et confondu,
Comme un vil criminel je demeure éperdu.

NORTON.

Faites cesser les pleurs de cette infortunée,

En formant à l'instant le plus doux hyménée.

MELFONT.

Me marier, Norton! mais le puis-je, à présent?
Je crains, étant époux, de n'être plus amant.

NORTON.

Et vous aimez Sara?

MELFONT.

Dis donc que je l'adore :
C'est pour son intérêt que je diffère encore;
Car enfin, mon ami, si je cède à ses vœux,
Si je vais l'épouser, nous voilà malheureux.
Cette succession, seul espoir qui me reste,
Je la perds pour jamais. — Quel embarras funeste!
Non, j'y suis résolu. — Mais j'entends quelque bruit...
Ciel! j'aperçois Sara! quel trouble me saisit!

SCÈNE V.

MELFONT, NORTON, SARA.

(Sara est dans un négligé du matin; Melfont va au devant d'elle.)

MELFONT.

Je vous trouve, Sara, d'une extrême faiblesse;
Daignez prendre mon bras.

SARA, s'appuyant sur Melfont.

Melfont!

MELFONT.

Quelle tristesse!
Vous êtes bien malade, on me l'a dit tantôt.
Pourquoi ne m'a-t-on pas instruit beaucoup plus tôt

De votre état?...

SARA.

Ce n'est qu'une nuit orageuse!

(Melfont fait signe à Norton de sortir.)

NORTON, à part.

Qu'il est cruel de voir la vertu malheureuse!

(Norton sort.)

SCÈNE VI.

MELFONT, SARA.

MELFONT.

Vous êtes abattue, eh! quoi, votre chagrin...

SARA.

Me pardonnerez-vous de venir si matin,
De plaintes, de regrets, vous tourmenter encore?
Ma douleur, cher Melfont, commence avec l'aurore,
Et le soleil couchant ne la voit pas finir.

MELFONT.

Je sens tout le reproche, et je n'en puis rougir:
Vous savez les raisons qui causent notre peine:
Non, je ne puis former encore aucune chaîne.
Me pardonnerez-vous ce refus obstiné?

SARA.

Ah! vous savez, cruel! ce que j'ai pardonné;
Mais deux mois sont passés, et cette hôtellerie
Me verra donc toujours....

MELFONT.

Oh! grace, mon amie!

Hélas! quel est mon sort. Je vois trop en ce jour
Que ma chère Sara doute de mon amour;
Elle craint...

SARA.

Votre amour!... il est mon espérance;
C'est par lui que je tiens encore à l'existence.

MELFONT.

Pourquoi de cet hymen s'inquiéter si fort?
Il ne pourrait changer, embellir notre sort.

SARA.

Ah! ma tranquillité sur lui seul est fondée;
Par moi cette union si long-temps demandée
D'un amour mutuel est le gage certain,
Le sceau du Tout-Puissant, qu'on voudrait rompre en vain:
Vos raisons, votre amour, rien ne saurait éteindre
Un sentiment secret qui me force à me plaindre.
Le remords me poursuit dans les bras du sommeil,
Il me poursuit encore à l'instant du réveil,
Il présente à mes yeux la plus affreuse image....

MELFONT.

Combien vous m'affligez! Chère miss, du courage.
Que l'homme est malheureux! toujours verser des pleurs;
Il ne compte ses jours qu'en comptant ses douleurs.
N'est-ce donc pas assez de ses peines réelles!
Son esprit inventif s'en forme de nouvelles:
C'est ainsi qu'il accroît le nombre de ses maux,
Par mille fictions qui troublent son repos.

SARA.

Non, non, le ciel est juste, et sa toute-puissance,
A chaque instant du jour, punit ou récompense.

L'imagination nous offre les objets,
Ou selon nos vertus, ou selon nos forfaits.
Sachez que, cette nuit, le plus horrible songe
(J'ai de la peine encore à n'y voir qu'un mensonge:)
A porté dans mon cœur la douleur et l'effroi.
J'étais seule avec vous, vous marchiez devant moi,
Dans un désert horrible et près d'un précipice;
J'avais peine à vous suivre, et votre bras propice
M'entraînait cependant sur les flancs d'un rocher,
Dont la cime semblait prête à se détacher;
Je gravissais ce roc d'un pas faible et timide,
Et déja je touchais à son sommet aride,
Quand cette voix frappa mon oreille et mon cœur:
« Arrête! ma Sara; tu cours à ton malheur. »
Ces mots, que répétait un écho solitaire,
M'apprirent que la voix était celle d'un père;
Et la voix ajouta : « Ton père infortuné
« Gémit loin de sa fille, errant, abandonné. »

MELFONT.

Oh! Sara!

SARA.

Dans l'instant où je tournais la tête,
Pour distinguer l'objet qui me criait, *Arrête!*
Mon pied, trop mal posé sur ce roc dangereux,
Glisse, et j'allais tomber dans un abyme affreux,
Quand une femme alors se présente à ma vue,
Me retient sur le bord. Encore toute émue,
Je cédais aux transports d'un cœur reconnaissant;
Elle tire un poignard, m'en frappe en me disant:
« Sara, de ce danger je n'ai sauvé ta vie

« Qu'afin que par mes mains elle te fût ravie. »
Je m'éveille en sursaut, mais éprouvant encor
Les souffrances d'un coup qui me donnait la mort.

MELFONT.

Un songe doit-il donc vous troubler de la sorte?
Sur de plus doux objets que votre esprit se porte.

SARA.

Je suis bien malheureuse.

MELFONT.

Ah! je connais mes torts.

SARA.

Expiez-les, Melfont! en calmant mes remords.
Si j'implore aujourd'hui le nom de votre épouse,
Ce n'est pas par orgueil que j'en parais jalouse;
Je consens, s'il le faut, que nos nœuds soient secrets.
D'un public médisant je puis braver les traits;
Je dédaignai toujours le jugement des hommes:
Ce que nous paraissons n'est pas ce que nous sommes.
Si je porte en secret le titre précieux
Qui me permet d'avoir un amour vertueux,
Je brave le mépris, né de la calomnie.
De noms injurieux dût-on flétrir ma vie,
Je pourrai sans remords jouir auprès de vous,
En dépit des méchants, du bonheur des époux.

MELFONT.

Arrêtez, arrêtez, amante respectable!
Si vous saviez combien votre douleur m'accable.
Songez donc à mon oncle, au bien qui vous est dû:
Il doit récompenser, Sara, votre vertu.

SARA.

Ma vertu! cher Melfont, épargnez-moi des larmes;
Pour un cœur criminel ce mot n'a plus de charmes
Aujourd'hui...

MELFONT.

Quoi! Sara, pensez-vous qu'une erreur
Vous enlève à jamais l'estime et le bonheur?
Non, Sara, mon amante est toujours vertueuse;
Et, si le ciel est juste, elle doit être heureuse.
Ah! si vous vous jugez avec tant de rigueur,
De quel œil voyez-vous l'indigne séducteur...

SARA.

Avec des yeux d'amour.

MELFONT.

Sara, je vous supplie,
Par cet amour qui fait le bonheur de ma vie,
Veuillez prendre courage encore quelques jours.
Attendez....

SARA.

Dois-je, hélas! vous supplier toujours?
Songez à quels dangers tant de retard m'entraîne.
Ah! trop cruel Melfont! si je n'étais certaine
De votre amour pour moi, de sa sincérité....
Mais vous pourriez penser que j'en aurais douté;
Ainsi, laissons cela....

MELFONT.

Que l'instant de ce doute
Soit mon dernier moment. Oui, Sara, qu'il m'en coûte
La vie et le bonheur, si jamais j'ai conçu
Un projet que ne puisse avouer la vertu.

Moi, vous tromper! grands dieux! qu'il est loin de mon ame,
Ce temps où je pouvais me jouer d'une femme.
Je n'ai pas craint, Sara, de vous ouvrir mon cœur,
Et vous en connaissez jusqu'à la moindre erreur.
Ces aveux trop honteux de mes fautes passées
Auraient dû vous donner de plus justes pensées;
Enfin, par ces aveux si j'osai m'avilir,
Ils annonçaient au moins un prochain repentir.
Je vous ai dit, Sara, qu'une indigne maîtresse
Avait, pendant dix ans, subjugué ma tendresse,
(Si l'on appelle amour un coupable penchant.)
Mais le ciel eut pitié d'un malheureux amant;
Il m'approcha de vous, il me fit vous connaître,
De véritables feux il embrasa mon être :
Il changea tous mes goûts; et ce cœur corrompu,
En adorant Sara, revint à la vertu.
Je négligeai bientôt mes amis et le monde,
J'effaçai de Marwood l'impression profonde,
Et j'appris, en brisant ce lien détesté,
Ce que peut sur un cœur la vertu, la beauté.

SARA.

Tu l'emportes, Melfont!

SCÈNE VII.

MELFONT, SARA, NORTON.

MELFONT, recevant une lettre de Norton.

Et de qui cette lettre?
Qui sait ici mon nom?

NORTON.

J'ai dû vous la remettre,
Elle est à votre adresse.

MELFONT, regardant le dessus de la lettre.

Ah! grands dieux! qu'ai-je vu!

SARA.

D'où vous vient cet effroi? vous paraissez ému!

MELFONT, embarrassé.

J'ai cru de ce billet connaître l'écriture,
Et redoutant d'y voir certaine signature...

SARA.

Mais lisez....

MELFONT.

Ce n'est rien, et je vois mon erreur.

SARA.

Puisse-t-il annoncer le plus prochain bonheur.

MELFONT.

Mon premier soin sera de vous en faire hommage.
Je crois....

SARA.

Je ne veux pas en savoir davantage,
Je me retire, adieu.

MELFONT, la reconduisant.

Vous auriez un soupçon....

SARA.

Je ne soupçonne rien. Adieu, mon cher Melfont.

(Sara sort.)

SCÈNE VIII.

MELFONT, NORTON.

MELFONT.

Cette Marwood m'écrire!.... Oh ciel! quelle furie
Destina cette femme à tourmenter ma vie!
Mais elle a donc ici découvert mon séjour?
Et si, ne prétextant que son indigne amour,
Elle arrivait bientôt... Ah! malgré moi je tremble;
Non, non, jamais ces lieux ne nous verront ensemble:
Vas, cours tout préparer pour mon prochain départ;
Je crains que pour la fuir, il ne soit déja tard...
Non, reste ici, lisons ce que contient la lettre.
D'un sentiment d'effroi j'ai peine à me remettre.

(Il lit.)

« Le nom que vous verrez au bas de la page vous « en dira plus que si je vous écrivais une longue lettre. « L'amour qui guidait mes pas en vous cherchant, a « adouci les peines que j'ai eues à vous trouver. Il a « fait plus, il m'a conduite sur vos traces... Je suis près « de vous... et il dépend de vous de m'accorder la sa- « tisfaction de vous voir et de prévenir ma visite par « la vôtre. MARWOOD. »

Oh! la chose est trop vraie; elle est ici, grands dieux!
En vain je prétendrais me cacher à ses yeux.
Quoi! venir de si loin... quel excès d'impudence!

NORTON.

Ne la revoyez pas. Monsieur, de la prudence:
Sur votre ame elle peut plus que vous ne croyez;

Redoutez qu'un regard ne vous mette à ses pieds.
Fuyez, fuyez son art dangereux et perfide.
Quelque nouveau dessein auprès de vous la guide;
Si vous la revoyez, je crains tout pour Sara:
Songez que votre honneur....

MELFONT.

Non, Melfont la verra;
Il faut que je lui parle; eh! puis-je m'y soustraire?
Eh! ne sais-tu donc pas quel est son caractère?
Si je ne la vois pas, pour me chercher, Norton,
Elle-même viendra jusqu'en cette maison.
Non, je ne puis souffrir qu'une femme coupable
Souille ici les regards d'une fille estimable.

NORTON.

Mais, monsieur!

MELFONT.

C'est en vain; je vois plus loin que toi:
J'ai son adresse, allons...

NORTON.

Vous n'irez pas sans moi.

MELFONT.

Crains-tu donc qu'à son joug l'amour ne me renchaîne?
Ah! je cours bien plutôt solliciter sa haîne,
Lui dire que mon cœur a fait un autre choix,
Que je lui parle enfin pour la dernière fois.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la chambre de Marwood, dans une autre auberge.

SCÈNE I.

MARWOOD, HANNAH.

MARWOOD.

On a remis ma lettre à Melfont, à lui-même?

HANNAH.

Non, à l'un de ses gens.

MARWOOD.

De mon dépit extrême
Cachons bien les effets. Oh! tu me connaîtras!
Tu verras si Marwood sait punir les ingrats!
Je n'éprouvai jamais pareille inquiétude,
Cette agitation et cette incertitude.
Mais dissimulons bien; déguisons mon courroux;
C'est un moyen certain pour mieux porter ses coups.
L'indulgence, l'amour, les prières, les larmes,
Contre un perfide amant, voilà mes seules armes.

HANNAH.

Mais s'il y résistait?

MARWOOD.

Oh! s'il y résistait,

De ma fureur alors il connaîtra l'effet;
Et je sens que déja...

HANNAH.

Contenez-vous, Madame.

MARWOOD.

Il apprendra bientôt ce que peut une femme.
Mais pourvu, chère Hannah, qu'il n'ait pas résolu
D'être inflexible et froid. S'il arrive, sais-tu
Sur quoi je fonde ici ma plus grande espérance?
Sur les soins caressans de la timide enfance,
Sur notre Arabella...

HANNAH.

Vous m'étonnez, vraiment!
Je sais qu'avec transport il chérit cet enfant;
Mais je crains....

MARWOOD.

Chère Hannah, s'il rebute ma flamme,
Bientôt la voix du sang attendrira son ame:
Il ne reverra point son enfant de retour,
Sans ressentir les feux de son premier amour:
Il me l'a dérobé dès l'âge le plus tendre,
Sous le prétexte faux de l'élever, de prendre
Tous les soins qu'exigeait son éducation;
Mais dès l'instant qu'il a rompu notre union,
De ma fille, à l'instant, je cherchai la retraite.
Vois l'affront que je dois à son ame inquiète:
Le traître à ses agents donna l'ordre cruel
De la cacher toujours au regard maternel;
Mais j'ai su l'obtenir.... Ah! vois son caractère,
La distance qu'il met de la fille à la mère.

Il aime son enfant, et voit avec horreur
Celle qui sut dix ans captiver son ardeur;
Et tels sont ses mépris pour une infortunée!
Je connais mes erreurs. Trop tôt abandonnée
Aux funestes dangers de la séduction,
Je perdis, je le sais, ma réputation.
Mais enfin, à Melfont si je parus aimable,
A ses regards je dois être encore estimable;
Je l'adorai toujours, oui toujours, et mon cœur
Dans cette liaison n'a point connu l'erreur.

HANNAH.

Oh! quelle ingratitude!

MARWOOD.

Eh bien, voilà, ma chère,
De l'amour satisfait l'effet trop ordinaire.
Toute femme sensée, hélas! devrait prévoir
Que toujours la douleur suit l'oubli du devoir.
Mais la passion parle; et, faibles que nous sommes,
Nous perdons notre estime et nos droits sur les hommes.
On vient....

SCÈNE II.

MARWOOD, HANNAH, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Marwood.

Quelqu'un voudrait vous parler un moment.

MARWOOD.

(Au domestique.)

C'est sans doute Melfont... Oh! qu'il entre à l'instant.

Je tremble, chère Hannah; comment le recevrai-je?
Et quel air dois-je prendre? Enfin, que lui dirai-je?
Regarde; aperçoit-on le trouble de mes sens?
Et puis-je dans mon cœur renfermer mes tourments?
Ah! dis-moi, sur mes traits voit-on quelque nuage?
Pourrai-je être maîtresse enfin de mon visage,
Hannah, suis-je tranquille?

SCÈNE III.

MARWOOD, HANNAH, MELFONT, UN DOMESTIQUE.

MARWOOD.

O Melfont, quel bonheur!
Je vous revois, souffrez...

(Elle va pour l'embrasser.)

MELFONT.

Quel accent séducteur!
La perfide!

MARWOOD.

Le ciel permet que je vous voie,
Connaissez mes transports et l'excès de ma joie;
Ne vous dérobez pas...

MELFONT.

Oh! j'attendais vraiment
De votre part, Marwood, moins de ravissement;
Des transports...

MARWOOD *d'un ton affecté.*

Pardonnez si faiblement j'exprime

Ce délire enchanteur qui maintenant m'anime.
Hélas! je vous revois, et je puis donc enfin
Parler à mon ami, le presser sur mon sein.
Que cet instant est doux! qu'il a pour moi de charmes!
Ah! de la volupté voyez couler les larmes!
Mais ces pleurs de l'amour ne sont point essuyés;
Ingrat, veux-tu me voir les répandre à tes pieds?

MELFONT.

Laissons cela, Marwood; oui, je dois vous le dire,
Votre amour, faux ou vrai, ne peut plus me séduire :
De vos emportements je viens braver les coups,
Et souffrir, s'il le faut, vos reproches jaloux.

MARWOOD.

Des reproches, Melfont! mais en ai-je à vous faire?

MELFONT.

Si vous n'en avez point, en ce cas quelle affaire
Vous a fait me chercher et venir de si loin?

MARWOOD.

De revoir un amant le trop cruel besoin!
Mais moi, vous reprocher une faute légère,
Une infidélité qui n'est que passagère,
Qui ne mérite pas d'allumer mon courroux;
Et dont, mon cher Melfont, je veux rire avec vous!

MELFONT.

Vous vous trompez, Marwood; de la plus vive flamme,
Pour une autre que vous, je sens brûler mon ame.

MARWOOD.

Bon! vous croyez aimer : faible, mais toujours bon,
Le goût le plus nouveau pour vous est passion.
De ce cœur toujours franc si je n'étais certaine,

Pour me le conserver je prendrais plus de peine.

MELFONT, à part.

La dangereuse femme! il vaut beaucoup mieux fuir

(Haut.)

Que de l'entendre encor. Faites-moi le plaisir
De me dire le but de ce brusque voyage,
Et si vous prétendez me rendre à l'esclavage:
Mais parlez-moi surtout sans ces apprêts trompeurs,
Sans ce sourire feint et ces regards menteurs.

MARWOOD.

Vous ne m'offensez point : le trouble de votre ame
Vous excuse. On dirait pourtant que je vous blâme.
Eh non! mon cher Melfont; par des dépits jaloux
M'avez-vous jamais vu contrarier vos goûts?
J'ai pardonné vingt fois : on le doit quand on aime;
Ces nouvelles amours ne nuisent qu'à vous-même;
Soumis et repentant, prompt à vous dégager,
Vous rentrez sous un joug que je vous rends léger.
Le passé me rassure; on ne rompt point ma chaîne,
Vous me rendrez le cœur dont je suis souveraine.

MELFONT.

Vous dissimulez bien votre secret courroux!
Mais plus de liaisons désormais entre nous.
Auprès d'une maîtresse honnête autant que belle,
J'ai connu le plaisir d'être tendre et fidèle;
Et j'appris, en aimant la vertu, la bonté,
A distinguer l'amour d'avec la volupté.

MARWOOD, affectant de rire.

Mon cher, d'après ce ton d'un amour emphatique,
Votre belle, je gage, est un peu romantique.

En vérité, messieurs, jamais vous ne savez
Ni ce qui vous convient, ni ce que vous voulez.
De nous vous désirez des excès condamnables;
Nos défauts les plus grands nous rendent adorables.
D'autres fois vous voulez, dans l'objet de vos feux,
Des vestales le ton décent et vertueux;
Mais, imprudente, ou sage, ou folle, ou raisonnable,
Une femme, Melfont, sera toujours coupable,
Dès que vos yeux verront se flétrir sa beauté!
Que fait une mauvaise ou bonne qualité,
Quand votre cœur, toujours plus léger que le nôtre,
Ne saurait se fixer par l'une, ni par l'autre?
Avant peu votre belle aussi vous laissera;
Je puis fixer l'instant où ce dégoût naîtra.
D'abord les premiers jours on se dit qu'on s'adore;
Huit jours après peut-être on en reparle encore;
Mais bien plus faiblement : à peine un souvenir,
Par intervalles longs ramène le plaisir.
Huit jours après, l'ennui naît de l'indifférence,
Et l'ennui, cher Melfont, précède l'inconstance;
Enfin, ce grand amour ira, si je m'en crois,
En jugeant votre cœur, peut-être encore un mois.
Eh bien! pendant ce temps je prendrai patience;
Et vous voyez, pour vous, ce que fait l'indulgence.

MELFONT.

Marwood, vous prétendez, par ce subtil détour,
Par vos ruses enfin, regagner mon amour.
Mais, avant de partir, je veux encor vous dire
Que vous ne devez plus tenter de me séduire.
Dans peu je me marie; un état respecté,

En me rendant l'honneur me rend ma liberté.
Vous avez dû le voir enfin par cette lettre,
Qu'à mon brusque départ je vous ai fait remettre.

MARWOOD.

Oui, j'ai lu votre lettre, et même sans courroux;
Vous parliez des présents que j'ai reçus de vous:
Je dois, sur cet objet, mettre bas toute feinte,
Je vous les rendrai tous; n'ayez aucune crainte.

MELFONT.

Reprendre mes bienfaits!

MARWOOD.

J'ai dû les regarder
Comme un bien confié, qu'on peut redemander.

MELFONT.

Gardez-le, il est à vous, et n'y dois pas prétendre.

MARWOOD.

Et moi, Melfont, et moi, je prétends tout vous rendre.
Que m'importe ce bien, si je perds votre cœur?
Eh! peut-il, dites-moi, me rendre le bonheur!
Portez tous ces présents aux pieds de mes rivales;
Jamais je ne serai de ces femmes vénales
Qui, près de leurs amants, n'ont eu d'autre désir
Que de les dépouiller, afin de s'enrichir.

MELFONT.

Quel génie, ou quel dieu conspire ma ruine!
Êtes-vous donc Marwood? En vain je l'imagine.
Mais je lis dans vos yeux; ce regard vous dément:
Je ne vous vis jamais penser si noblement.

MARWOOD.

Quoi! vous prenez, Melfont, pour un grand sacrifice

Ce qui n'est dans le fond qu'un acte de justice?
Mon amour me l'ordonne ainsi que ma raison :
Je ferai, je le dois, la restitution
Des bijoux et des biens qui furent mon partage;
Votre remercîment me serait un outrage.

MELFONT.

Madame, c'est assez, je fuis tant de bonté;
Je craindrais de céder en générosité.

MARWOOD.

Fuyez; mais jouissez de tous vos avantages :
De vôtre amour passé remportez tous les gages.
Dans l'état où je suis, et pauvre et sans honneur,
Puis-je encore obtenir une seule faveur?

MELFONT.

Quelle est-elle! Parlez?

MARWOOD, avec affectation.

La mort que je désire!

MELFONT.

Que dites-vous, Marwood?... oh! quel est votre empire!
Pourquoi suis-je venu braver votre pouvoir?
Me forceriez-vous donc à trahir mon devoir?
Non, demandez mes jours; mais que votre cœur cesse
De prétendre jamais obtenir ma tendresse.
Il faut que je vous quitte... Ah! depuis trop long-temps,
J'écoute de Marwood les discours séduisants.

MARWOOD.

Vous voulez me quitter? Eh bien! puisque ma flamme
Cherche à trouver, en vain, le chemin de votre ame,
Hannah! fais-nous venir ce jeune intercesseur,

Qui, malgré ses efforts, me rouvrira son cœur.

(Hannah court chercher l'enfant.)

MELFONT.

Eh quoi!

MARWOOD.

Si de l'amour il brave le murmure,
Pourrait-il être sourd aux cris de la nature!

SCÈNE IV.

MARWOOD, MELFONT, ARABELLA, HANNAH.

MELFONT.

Que vois-je? Arabella! Marwood, qu'avez-vous fait?

MARWOOD.

D'un amour méprisé reconnaissez l'effet.
Suis-je donc mère en vain?

MELFONT.

O fille toujours chère!

MARWOOD, à Arabella.

Jette-toi dans ses bras, et nomme-le ton père.

MELFONT.

Que vais-je devenir?

ARABELLA.

Ah, mon père! est-ce vous?
Hélas! qu'à prononcer ce nom me semble doux.

MARWOOD.

Eh bien! Melfont; eh bien! vous gardez le silence?
Vous craignez de répondre à sa tendre innocence.

MELFONT.

Hélas!

ARABELLA.

Mais il soupire! Ah! que peut-il avoir?
Madame, d'où lui vient ce morne désespoir?
Il détourne les yeux, les fixe, les ramène :
Quel est le mauvais cœur qui cause ici sa peine?

MARWOOD.

Tu ne sais pas, ô ciel! quels sont tous ses projets...
Ton père, Arabella, nous quitte pour jamais.

ARABELLA, se jetant aux pieds de Melfont.

Ah! si vous me quittez je n'ai plus de famille!
Un père ainsi peut-il abandonner sa fille?

MARWOOD, se jetant aussi à genoux.

A ses timides vœux je me joins contre vous,
Et la fille et la mère embrassent vos genoux.

MELFONT.

Madame, levez-vous!.... Trop dangereuse femme!
Jouissez des tourments, du trouble de mon ame;

(Il embrasse sa fille.)

Je n'y puis résister!... Et toi, ma fille, et toi,
Pour m'accabler aussi tu t'armes contre moi.

ARABELLA.

Contre vous!

MARWOOD.

A quel sort enfin dois-je m'attendre?

MELFONT.

Ah! je devrais vous fuir, au lieu de vous entendre :
Mais, comment être sourd au langage éloquent
De mon Arabella... quand mon cœur cependant..

MARWOOD, qui voit que Melfont commence à fléchir.

Votre cœur toujours droit me fait enfin justice;

Et le plus tendre amour triomphe d'un caprice.

MELFONT.

Oui, vous avez vaincu... jouissez de vos droits;
Car je suis tout ce que vous voulez que je sois :
Je suis un séducteur inconstant et parjure;
Un monstre, un ravisseur, l'horreur de la nature!
Je suis...

MARWOOD.

Vous n'êtes rien, Melfont, de tout cela.
Vous êtes mon amant, père d'Arabella :
Ce titre, à tous les yeux, paraîtra respectable;
Remplissez ses devoirs, vous n'êtes point coupable.
Allez tout disposer pour ne nous plus quitter.

MELFONT.

Sans être un scélérat puis-je donc accepter?
Que deviendra Sara?

MARWOOD.

Sara! mais je l'ignore :

(à part.)

Eh! qu'importe son sort!... Ah! combien je l'abhorre!

MELFONT.

Eh! qu'importe son sort? Ah! ce mot criminel
Me dit que votre cœur est jaloux et cruel :
Je m'en aperçois trop, il est toujours le même.

MARWOOD.

Mais sur mes sentiments votre erreur est extrême:
Rendez aux derniers vœux de malheureux parents
Cette fille crédule; il en est encor temps;
Et que cette maison, qui dût être sacrée,
Cesse d'être déserte, étant déshonorée.

MELFONT.

Qui? moi, quitter Sara! Qui? moi, lui proposer....
Hélas! mon cœur frémit, seulement d'y penser.

MARWOOD.

J'ai prévenu, Melfont, votre délicatesse,
Et Sampson va revoir l'objet de sa tendresse.

MELFONT.

Quoi! Sampson est instruit que sa fille en ce lieu...

MARWOOD.

Oui; sa chère Sara va l'embrasser dans peu :
Qu'il va se croire heureux de l'avoir retrouvée!
Vous, si vous m'en croyez, évitez l'arrivée.
Retournez vers Sara; mais ne laissez rien voir.
Ma fille et moi, Melfont, nous vous verrons ce soir,
N'est-ce pas?

MELFONT.

Et comment à ses yeux reparaître?
Son père va venir! le plus prudent peut-être....
Je ne sais plus que faire, en cette extrémité.
Que mon sort est cruel... je l'ai bien mérité!
(à Marwood.)
Adieu : mon cœur tantôt frémit à votre vue;
Maintenant de remords je sors l'ame éperdue.
Embrassez-moi, ma fille, et vous Marwood aussi
Je reviendrai bientôt.

MARWOOD, en le reconduisant.

Adieu, mon bon ami.

SCÈNE V.

MARWOOD, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD.

Victoire, chère Hannah! mais victoire achetée.
Approche ce fauteuil, je me sens agitée;
Je n'en puis plus enfin. Encore un seul instant,
J'échouais sans retour; il sortait triomphant.
Je sentais mon dépit l'emporter sur ma flamme,
Et j'allais lui montrer bientôt une autre femme.
Ses outrages par moi ne sont pas oubliés.
Il a su me forcer à me mettre à ses pieds.

ARABELLA.

Il faut lui pardonner. Il est si bon, madame.

MARWOOD.

Taisez-vous.

HANNAH.

Quel pouvoir vous avez sur son ame!

MARWOOD.

Pour forcer ce Melfont d'expier tous ses torts,
Encor n'ai-je eu recours qu'à d'innocents efforts.
S'il m'eût sacrifiée à sa flamme inconstante,
J'aurais bientôt cessé de parler en amante.
A ce mot de *rivale*, une aveugle fureur
S'empare de mes sens et tourmente mon cœur.
Ma douleur, mon amour, et ma jalouse haine,
Et le titre de mère à l'ingrat me renchaîne.

(Elle découvre un poignard.)

Mais, Hannah, connais-moi. Je porte sur mon sein

Les moyens de braver Melfont et le destin;
Oui, si son cœur n'avait reconnu son offense,
Il me restait encor la mort, ou la vengeance.
Paix! quelqu'un vient ici.

SCÈNE VI.

MARWOOD, MELFONT, ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD.

Comment! c'est vous, Melfont?

MELFONT.

Oui, je reviens vers vous, la honte sur le front.
Je fus trop étourdi d'un perfide langage;
Mais bientôt, loin de vous, j'ai repris du courage.
Oui, vous m'avez séduit, mais non pas convaincu:
Ce cœur, qui fut trompé, revient à la vertu.
Qui? moi, reprendre encor une honteuse chaîne!
Redevenir l'amant d'une femme hautaine!
Non, jamais! Loin de vous j'ai vu l'appât trompeur
Du piége dangereux où me guidait mon cœur.

MARWOOD, *regardant Hannah avec colère.*

Eh bien, vous l'entendez!

MELFONT.

A votre aise, madame,
Laissez voir le courroux qui tourmente votre ame,
S'il n'est dans votre bouche, il éclate en vos yeux;
C'est en vain: votre haine est tout ce que je veux.

ARABELLA, *effrayée.*

Monsieur, que dites-vous?

MELFONT.

Ne craignez rien, ma chère;
Donnez-moi votre main, et suivez votre père.

MARWOOD, l'arrêtant.

Vainement tu voudrais me ravir cet enfant.
(à Hannah.)
Emmène Arabella; je le veux! à l'instant.

MELFONT.

Non; reste ici.

MARWOOD, l'arrêtant encore.

Melfont! oh! point de violence!
Vous êtes chez Marwood, redoutez sa vengeance.

(Hannah emmène l'enfant.)

SCÈNE VII.

MELFONT, MARWOOD.

MELFONT.

Eh bien! s'il est ainsi, je vais quitter ces lieux.
J'évite votre haine et vos cris furieux;
Je sais, pour mon enfant, ce qui me reste à faire,
Je saurai le ravir à sa coupable mère;
On a connu vos mœurs, et je connais mes droits;
Nous paraîtrons tous deux au tribunal des lois.
Je vous ai craint long-temps; mais mon ame affranchie
Brise les nœuds qu'avait tissus l'ignominie.
Je m'unis à Sara... Cet hymen respecté
Me rendra le bonheur que vous m'avez ôté.
Je vous fuis pour jamais.

(Melfont sort.)

SCÈNE VIII.

MARWOOD, HANNAH, qui est revenue.

MARWOOD.

Pour jamais!... ô barbare!
Je ne puis me contraindre, et la fureur m'égare....
Pour jamais! mot cruel, que tu me fais de mal;
A d'autres que moi-même il peut être fatal.
Cet amour, qui rendait mon repentir sincère,
Légitime à présent ma jalouse colère.
Je cherchais la vertu; mais aujourd'hui ton cœur
M'interdit, pour toujours, le sentier de l'honneur.
Du public et de toi je renonce à l'estime.
Ce cœur, qui t'adorait, ne voit plus que le crime...
Je vous fuis pour jamais! Non, Marwood te verra;
Malgré tous tes efforts, je verrai ta Sara...
Songeons à mon dessein. Tu connais mon outrage;
Mais tu ne connais pas Marwood et son courage.
Viens, suis-moi. J'abandonne un projet avorté,
Et je choisis un plan beaucoup mieux médité.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la chambre du premier acte.

SCÈNE I.

SAMPSON, VAITWEL.

SAMPSON.

Quoi! ma fille habiter cet hôtel misérable!..

VAITWEL.

Il convient à Melfont, il convient au coupable...
Mais vous pleurez encore... Oh! verrai-je toujours
Les pleurs, de votre vie accélérer le cours.

SAMPSON.

Oh! laisse-les couler. Ma fille, après sa fuite,
Mérite-t-elle encore...

VAITWEL.

Sans doute elle mérite
Que vous lui pardonniez...

SAMPSON.

Laisse-moi donc pleurer...

VAITWEL.

La plus aimable enfant!... qui se fit admirer
Toujours de tout le monde; aussi belle que bonne;
Avoir été séduite, oh! Dieu le lui pardonne!

Mais pour son séducteur, c'est le plus franc vaurien,
Digne enfin du mépris de tout homme de bien.

SAMPSON.

Tais-toi donc par pitié... le présent me déchire,
Et de mes maux passés tu te plais à m'instruire.
Loin d'exciter, Vaitwel, de pénibles regrets,
Dis-moi qu'elle a trahi mon amour, mes bienfaits,
Que le cœur de Sara n'aima jamais son père;
Retrace-moi ses torts, irrite ma colère:
Ah! si par ce moyen tu pouvais réussir...
Mais non, mon cœur jamais ne pourra la haïr.

VAITWEL.

Si je parlais ainsi je deviendrais coupable;
Je ferais un mensonge atroce, abominable.
Votre fille vous aime et j'en suis bien certain;
Le remords à son cœur aura parlé soudain.

SAMPSON.

Ah! quelque criminelle enfin qu'elle puisse être,
J'oublierai tous ses torts en la voyant paraître...
Mais il est temps, je crois, d'accomplir mon dessein;
Porte-lui cette lettre, écrite de ma main:
C'est la lettre d'un père et d'un père bien tendre,
Qui, ne demandant rien, devrait beaucoup attendre.
Dis-lui que de bien peu tu précèdes mes pas,
Et qu'elle trouvera son pardon dans mes bras.

VAITWEL.

Oui, vous avez raison de fuir encor sa vue:
Peut-être à votre aspect son ame trop émue...

SAMPSON.

Je m'assure par là de tous ses sentiments;

Son esprit et son cœur deviendront confiants,
Et, plus forte de loin, elle pourra m'écrire
Des choses qu'il serait pénible de me dire.

VAITWEL.

Puis-je vous demander quel est votre projet
A l'égard de Melfont...

SAMPSON.

Quel que soit son forfait,
Quel que soit le dessein d'un séducteur infâme,
Sara brûle pour lui de la plus tendre flamme.
Ce Melfont est aimé, c'en est assez pour moi,
Pour pardonner des torts que punirait la loi...
Mais j'entends quelque bruit, je tremble qu'on ne vienne,
Cette chambre est commune : il faut que dans la mienne
Je rentre... Ah! viens bientôt me rendre le bonheur,
Et l'amour d'une fille à qui je rends mon cœur.

(Sampson sort.)

SCÈNE II.

VAITWEL, SEUL.

Enfin, je vais revoir notre jeune maîtresse,
Lui dire que son père approuve sa tendresse,
Et que l'hymen...

SCÈNE III.

SARA, VAITWEL.

SARA.

Voyons Melfont, il faut... O ciel!...
Me trompez-vous, mes yeux? Non, c'est lui, c'est Vaitwel!

VAITWEL, apercevant Sara

Quel bonheur! je revois...

SARA.

Que je me sens confondre.
Qui t'amène vers moi?... Ne crains point de répondre...
Mon père ne vit plus: tu trembles, tu frémis?
J'ai causé son trépas, dis-le moi, Vaitwel, dis?...

VAITWEL.

Ah! miss!...

SARA.

Ne me dis pas qu'à son heure dernière
Il songeait à sa fille en faisant sa prière,
Qu'un triste souvenir sur mes égarements
Empoisonna la paix de ses derniers moments!
Ne me dis pas cela, Vaitwel, je t'en supplie;
Si tu ne veux me voir mourir d'ignominie!

VAITWEL.

Rassurez-vous, Sara, séchez, séchez vos pleurs;
Le trépas de Sampson respecta les douleurs;
Il vit, il vit encore, et bientôt, je l'espère,
Vous pourrez dans ces lieux embrasser votre père.

SARA.

Il vit, il vit, ô ciel!... Puisse le Tout-Puissant
Exaucer tous les vœux d'un cœur bien repentant;
Qu'il ajoute les jours d'une fille coupable
Aux jours déshonorés d'un vieillard vénérable.
O fille ingrate!... Hélas! j'ai pu l'abandonner!
A vivre loin de moi j'ai pu le condamner...!
Assure-moi du moins que pour lui, pour sa gloire,
Mon nom est à jamais banni de sa mémoire,

Qu'à peine de son cœur j'arrachai des regrets ;
Qu'après m'avoir maudite enfin, il vit en paix.

VAITWEL.

Chère miss, calmez-vous ; votre erreur est extrême,
Sampson chérit sa fille autant que Sara l'aime.

SARA.

Ah! trop cruel Vaitwel! tu me perces le cœur.
Hélas! tant de bontés pour moi sont un malheur.
Moi, j'inspire à Sampson les plus tendres alarmes!
Au lieu de me maudire, il a versé des larmes...
Tu te trompes, Vaitwel; tu n'as pas vu de pleurs?
Dis-le moi, ne crains point d'augmenter mes douleurs;
Pourrait-il regretter Sara déshonorée!
N'est-ce pas, mon ami, qu'il ne m'a pas pleurée?

VAITWEL, essuyant une larme.

Non, il n'a pas pleuré.

SARA.

Ta bouche dit que non,
Et je vois que tes yeux...

VAITWEL.

J'en demande pardon,
Je n'y puis résister.—Miss, prenez cette lettre,
Par l'ordre de Sampson, je dois vous la remettre.

SARA.

Mais ne puis-je, Vaitwel, avant que de l'ouvrir,
Apprendre ce qu'au moins elle peut contenir..?
Parle.

VAITWEL.

Amour et pardon.

SARA.

Je dois le reconnaître.
De l'amour, un pardon...

VAITWEL.

Et des regrets, peut-être,
De l'usage qu'il fit de son autorité,
Quand il eut dû, sans doute, employer la bonté.

SARA.

Je suis trop criminelle ! il ne pourra m'absoudre.
A lire ce billet je ne puis me résoudre;
Ainsi reprends...

(Elle veut lui rendre la lettre.)

VAITWEL.

Non, non, je ne le prendrai pas,
Ce serait à Sampson rapporter le trépas.
Je suis un homme simple et sans doute incapable
De pouvoir vous donner un conseil bien valable..
A votre place, miss, je parlerais ainsi :
Un père de sa fille est le plus tendre ami;
Si sa fille envers lui commit quelque imprudence,
Quelque jour elle peut réparer cette offense,
Et la faute qu'efface un soudain repentir
Fuit avec le passé, sans troubler l'avenir.
Si vous avez commis une erreur passagère,
Vous n'en avez pas moins respecté votre père;
Lisez donc, je vous prie.

SARA.

Oui, je vais t'obéir.
Je sens que ma main tremble... Allons, il faut l'ouvrir

(Elle lit bas et s'interrompt de temps en temps.)

Il appelle, Vaitwel, cette fuite une absence.
Oh! c'est bien à présent que je sens mon offense!
Il dit qu'il va chercher lui-même ses enfants;
Il ne pourrait sans eux vivre encor plus long-temps.
Combien tant de bontés ont droit de nous confondre;
Et pour nous excuser que pourrons-nous répondre?
Bon Vaitwel, laisse-moi, j'ai le cœur si serré.
Il demande réponse; eh bien! je la ferai.
Tu pourras revenir la chercher dans une heure;
Adieu, mon vieil ami, retourne en ta demeure.
Je te sais bien bon gré d'être venu vers moi;
Mais peut-être ton maître a-t-il besoin de toi:
De retour près de lui prends soin de sa vieillesse;
Que ton zèle et tes soins remplacent ma tendresse.
Va, ne perds point de temps, adieu, bon serviteur.

VAITWEL.

(A part.)

Adieu, miss trop à plaindre! — Ah! pour moi quel bonheur,
Si son père avait vu ses remords et ses larmes!
Mais de se réunir ils vont goûter les charmes.

(Il sort.)

SARA, seule.

Écrivons à Sampson, ne perdons point de temps;
Mais comment avouer tous mes égarements!
Disons-lui franchement que je suis bien coupable;
La crainte de la honte est toujours condamnable,
Lorsque de notre faute elle empêche l'aveu.
En voyant mes remords, j'espère que dans peu

(Elle appelle.)

Mon père... Allons écrire... Eh! Betty!

SCÈNE V.

BETTY, SARA.

BETTY.

Qui m'appelle?
C'est vous, madame.

SARA.

Oui. Je compte sur ton zèle,
Melfont, dans peu d'instants, doit ici revenir:
Dès que tu le verras, tu viendras m'avertir.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BETTI, SEULE.

Il suffit... Écoutons... Il me semble l'entendre;
Allons, monsieur Melfont ne se fait pas attendre.
Il paraît bien distrait; mais, puisque le voilà,
D'un retour aussi prompt avertissons Sara.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MELFONT, *arrivant d'un air très-agité.*

Ah! je respire ici l'air pur de l'innocence;
Combien je me sais gré d'avoir fait résistance.
Elle m'avait séduit; quelques moments de plus
J'outrageais de Sara les célestes vertus.

Ah! près d'elle, sachons agir avec prudence :
Du retour de Marwood faisons-lui confidence...
Mais un pareil aveu n'est-il point imprudent!
Irai-je à tous ses maux ajouter un tourment?...
Différons. Attendons cette femme hardie...
Après l'événement j'instruirai mon amie.
Je suis fort en ces lieux... Non, je ne la crains plus;
Nos liens pour jamais doivent être rompus.
Qu'elle vienne, et je veux, en dédaignant sa flamme,
Lui ravir tout espoir de régner sur mon ame.

SCÈNE VIII.

NORTON, MELFONT.

NORTON.

Ah! monsieur, qu'ai-je vu! Marwood est dans ces lieux!
Elle approche.

MELFONT.

Marwood!

NORTON.

Elle a l'air furieux.

MELFONT.

Je ne puis l'éviter... à toi je m'abandonne,
Dans cet appartement ne laisse entrer personne.

(Norton sort.)

SCÈNE IX.

MARWOOD, MELFONT.

MARWOOD, entre d'un air courroucé.

En vain vous me fuyez. Moi, je reviens vers vous.

MELFONT, brusquement.

Sans en être priée.

MARWOOD.

A ce compliment doux
Je m'attendais d'avance.

MELFONT.

Il doit peu vous surprendre :
De grace finissons. A quoi faut-il m'attendre?
Je vous l'ai déja dit; j'adore un autre objet,
Et vous ne pourrez rompre un lien qui me plaît.

MARWOOD, avec une fureur contrainte.

Allons; puisqu'il le faut dévorons cette injure.

MELFONT.

Il fallait m'épargner l'éclat d'une rupture...
Vous allez m'accabler de plaintes, de mépris,
Moi je veux opposer le silence à vos cris.
Écoutez-moi, Marwood, s'il se peut, sans colère;
Point de reproches durs : je pourrais vous en faire,
Ce n'est pas mon dessein. De grace, quittons-nous,
Pour l'intérêt des deux, sans haine, sans courroux.
Pouvez-vous m'accuser de quelque ingratitude.
Vous êtes à l'abri de toute inquiétude :
Vous avez de grands biens, graces à mes bienfaits;

Jouissez-en, je dois n'y prétendre jamais;
Mais laissez-moi mon cœur : ce cœur vous est rebelle,
Il n'aime que Sara, n'existe que pour elle,
Vous le savez assez. C'est à vous maintenant,
A choisir un parti, qui me semble prudent.
Ce sentiment si pur qui me guide et m'anime,
Sachez le respecter; vous aurez mon estime.
Et ne m'opposez pas l'opiniâtreté,
Quand j'épargne un tourment à votre vanité.

MARWOOD.

Peut-on porter plus loin le mépris et l'offense!
Il me faut pour te plaire employer la prudence?...
Ah! ce flegme insultant, cette fausse amitié,
Est une injure encor pire que la pitié :
Ne te souvient-il plus, ingrat, que je suis mère?

MELFONT.

Je le sais, et ma fille aussi m'est toujours chère;
Oui; j'espère qu'un jour...

MARWOOD.

Tu pourras la ravir!
Ne crois pas que jamais on puisse l'obtenir.
Mais, réponds-moi, Melfont, et songe, je te prie,
Qu'un seul mot pourrait bien décider de ta vie:
Épouses-tu Sara?

MELFONT.

Peut-être dès demain.

MARWOOD.

Je n'ai donc plus d'espoir, cet hymen est...

MELFONT.

Certain.

MARWOOD.

Je saurai m'opposer au désir qui te presse.
Tu choisis une épouse; et je fus ta maîtresse!
Quand tu prépares tout pour ces liens chéris,
Ton insolent amour me couvre de mépris.
Je ne puis supporter autant d'ignominie :
Tu verras ce que peut une femme hardie;
Et la haine et l'amour, le fer et le poison,
Pour me venger de toi, tout moyen sera bon.
Oui, tremble pour ta fille; elle est en ma puissance :
Sais-je sur quel objet tombera ma vengeance!

MELFONT.

Dieux!

MARWOOD.

Tu me connaîtras, trop perfide Melfont;
Mais, du poison, du fer, l'effet serait trop prompt :
Je veux que pour venger le plus indigne outrage,
Le trépas lentement flétrisse son visage,
Dérobe tous les traits qu'elle a reçus de toi,
Qu'elle ne soit enfin ta fille que pour moi.

MELFONT.

Que dites-vous, Marwood! la fureur vous égare.

MARWOOD.

Oui, puisqu'elle me fait ménager un barbare.
C'est sur ton cœur, ingrat, que je devrais d'abord
Porter toute ma haine, et les coups de la mort.
Vois-tu bien ce poignard? crains que ma main cruelle,
Ne frappe et ma rivale et ton cœur infidèle.

(Elle tire un poignard et va pour en frapper Melfont, qui la désarme froidement.)

MELFONT.

Femme coupable! eh bien! qui m'empêche à présent
De tourner contre toi tout mon ressentiment.
Vis! Que le châtiment de tes affreuses trames
Soit remis, quelque jour, à des mains plus infâmes.

MARWOOD.

Qu'ai-je donc fait, ô ciel! Donnez-moi le trépas.

MELFONT.

Ce repentir subit ne m'en impose pas :
Sa cause ne vient pas de l'horreur de tes crimes,
Mais du regret d'avoir désigné tes victimes.

MARWOOD.

Ah! rendez-moi ce fer; et vous verrez ma main,
Par le remords guidée, en déchirer mon sein.
Mais si de mon pardon vous m'ôtez l'espérance,
Hélas! faites cesser ma coupable existence :
J'aime mieux par vos mains, ici, perdre le jour,
S'il me faut renoncer, ingrat, à votre amour.

(Melfont fait un geste d'impatience.)

Je sais que mes excès font frémir la nature;
Mais une mère enfin venge-t-elle une injure,
Sur l'innocent objet d'un amour malheureux?
Non, le cœur d'une mère est toujours vertueux.
Vous connaissez aussi l'affreuse jalousie :
Si de votre Sara je menaçai la vie,
De commettre un tel crime aurais-je le pouvoir?
Et peut-on croire enfin aux vœux du désespoir!
Oubliez ma fureur, mon repentir l'efface :
C'est à genoux, Melfont, que j'implore ma grace.

MELFONT.

Il n'est qu'un seul moyen qui puisse m'engager,
En oubliant vos torts, à ne m'en pas venger.

MARWOOD.

Quel est-il donc, parlez?

MELFONT.

C'est de partir sur l'heure,
Et que ma fille enfin entre mes mains demeure.

MARWOOD.

Oui, je consens à tout; mais j'obtiendrai de vous
Un bienfait sans lequel je meurs à vos genoux.
Dans la honte où me met ma passion fatale,
Laissez-moi, devant vous, parler à ma rivale.

MELFONT.

Comment?

MARWOOD.

Dans ses regards je veux lire mon sort,
Si l'avenir m'annonce ou la vie ou la mort :
Ne craignez, de ma part, aucun dépit extrême,
Pourrais-je l'outrager sans vous blesser vous-même!
Mais je voudrais juger, en voyant sa beauté,
Si je puis pardonner votre infidélité.
(Reprenant sa fureur.)
D'un refus, envers moi, ne soyez pas coupable,
Ou Sara connaîtra de quoi je suis capable.

MELFONT.

Non, non, jamais, Marwood! Oh ciel! j'entends du bruit.
Que vois-je! C'est Sara. Le malheur me poursuit.
(à Marwood.)
Contenez-vous, Marwood.... Quel embarras j'éprouve!

MARWOOD, vivement.

Je suis votre parente.

SCÈNE X.

MARWOOD, MELFONT, SARA.

SARA, sans voir Marwood.

A propos je vous trouve,
Cher Melfont, apprenez que le plus doux espoir...
(Apercevant Marwood.)
Oh ciel! qui vois-je ici?

MELFONT, embarrassé.

Vous allez le savoir.

MARWOOD.

Instruite qu'assurant le bonheur de sa vie,
Mon parent obtenait une épouse accomplie,
J'ai désiré la voir. Maintenant j'aperçois
Qu'il ne pouvait jamais faire un plus heureux choix.

SARA.

Ce compliment flatteur, plein de délicatesse,
Prouve moins votre goût que votre politesse;
Et si je n'en voyais la générosité,
Je craindrais d'y trouver peu de sincérité.

MARWOOD, en la considérant avec une attention mêlée de dépit.

Il faut, en vous voyant, vous donner son estime:
Peut-on vous refuser ce tribut légitime?
(à part.)
Qu'elle est belle!

SARA, à Melfont.

Melfont, apprenez qu'aujourd'hui,

Mon père, pour nous voir, doit arriver ici.

MARWOOD, à part avec joie.

Son père va venir.

MELFONT.

Ciel! que viens-je d'entendre!

SARA.

La vérité, Melfont... Vous étiez loin d'attendre
Que mon père daignât songer encore à nous :
Cette lettre bientôt...

MELFONT.

Comment! que dites-vous?
Ah! Sara, tirez-moi de cette incertitude;
Elle augmente, pour vous, ma vive inquiétude.
Sampson est-il le même? est-ce un père en fureur,
Qui veut rompre un hymen qui fera mon bonheur?
Sur cet hymen pourquoi n'ai-je pas cru vos craintes;
De ses coups nous pourrions mépriser les atteintes.

SARA.

Que cette inquiétude a de charmes pour moi!
Je n'en puis plus douter, vous m'aimez, je le voi;
Connaissez votre erreur, en lisant cette lettre,
Et de votre frayeur vous allez vous remettre.
(A Marwood.)
Il va voir en quel style un père infortuné,
Écrit à ses enfants qu'il a tout pardonné.

MARWOOD, à part.

Est-il possible, ô ciel!

SARA, à Marwood.

Je vois votre surprise;
Et ce retour subit en effet l'autorise.

Oui ; ce père clément, que toujours j'ai chéri,
Me pardonne, et m'engage à revenir vers lui.
Il ne voit dans Melfont que l'objet de ma flamme,
Et me permet enfin de devenir sa femme.
Il l'appelle son fils, il veut.... Eh bien! Melfont,
Vous ne me dites rien. Je vois, sur votre front,
Cette rougeur...

MELFONT.

Ah! Miss!

SARA.

Mais je vois que des larmes,

MELFONT.

Celles du repentir...

SARA.

Ont toujours quelques charmes;
Je veux les essuyer.

(Elle lui fait quelques innocentes caresses.)

MARWOOD, *à part.*

O dépit! ô fureur!
En instruisant Sampson, j'ai causé leur bonheur.

MELFONT.

Maintenant je sens trop combien je suis coupable.
Nous avons affligé ce père respectable,
Homme vraiment divin; ce titre est mérité :
Pardonner n'appartient qu'à la divinité:
De ses douces vertus quelle faveur insigne!
Ah! faut-il que mon cœur en soit encore indigne.

SARA.

Vous justifiez bien, par des regrets si doux,
Tout le brûlant amour que je ressents pour vous.

MARWOOD, à part.

Oh! quelle violence il faut que je me fasse !

SARA, à Melfont.

A mon père, Melfont, songeons à rendre grace.
(à Marwood.)
Pardonnez, Milady, vous qui, sur notre sort,
Prenez, j'ose le croire, un intérêt très-fort:
Daignez lire à présent la lettre de mon père.
(Elle lui tend la lettre ouverte.)
Vous verrez qu'il n'a plus contre nous de colère;
Lisez, voyez combien ces mots-là sont touchants:
Ah! pour vous, j'en suis sûre, ils sont intéressants.
(Marwood a lu la lettre.)
Que vois-je, milady, vous changez de visage!

MARWOOD, en rendant la lettre.

(à part.)
Je ne puis contenir tout l'excès de ma rage!

SARA.

Vous pâlissez.

MARWOOD.

J'éprouve un étourdissement.

MELFONT, à part.

Que n'est-elle bien loin! je tremble à chaque instant.
(Haut.)
Voulez-vous prendre l'air?

MARWOOD.

Oh! c'est fort peu de chose.

SARA.

De ce mal si subit puis-je savoir la cause?

MARWOOD, vivement à Melfont.

Donnez-moi votre bras, Melfont; je veux sortir.

SARA.

Aurai-je le bonheur de vous voir revenir?

MARWOOD, dans un trouble extrême.

Si vous le permettez, il faut que je vous quitte;
Je ferai mes adieux dans une autre visite.

(Elle sort en tenant le bras de Melfont, et en jetant sur Sara, à la dérobée, des regards de colère; Sara les reconduit, et sort avec eux.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SARA, MELFONT.

MELFONT, arrivant avec Sara.

Je dois être le seul à demander pardon.

SARA.

En vain vous me pressez, je n'y consens pas; non :
Quelque soit votre offense à l'égard de mon père,
Je veux la partager; cette faute m'est chère,
Puisqu'elle peut servir à vous prouver un jour,
Jusqu'à quel point Sara vous montra son amour.
Mais est-il donc bien vrai?... Non, je ne puis le croire,
Que je peux accorder mon amour et ma gloire,
Que mon père consent... Je crains que le sommeil...
Ah! qu'il serait cruel l'instant de mon réveil!
Cette félicité sera-t-elle durable?
De noirs pressentiments, un trouble inséparable
De l'espoir d'un bonheur aussi grand que le mien,
Je ne sais ce que c'est.... mais je ne suis pas bien.

MELFONT.

Cette agitation n'a rien qui me surprenne;
C'est l'effet de la joie et vive et trop soudaine

Que vous venez d'avoir. Je vais à sir Sampson
Peindre mon repentir et ma soumission.

SARA.

Bon, déja dans ma lettre à mon père j'annonce
Que vous allez bientôt lui faire une réponse;
Mais je cours la finir; je vous la montrerai.
Hâtons par nos écrits le moment désiré,
Et puisse ce bon père, oubliant notre offense,
Vous rendre son estime, à moi sa confiance.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MELFONT, SEUL.

Écrivons, je le dois; quelle était mon erreur!
Le pardon de Sampson va me rendre au bonheur:
Autrefois de l'hymen je redoutais la chaîne,
Mon amour pour Sara maintenant m'y ramène.
Ne délibérons plus, n'écoutons que mon cœur,
Et suivons aujourd'hui le chemin de l'honneur.

SCÈNE III.

NORTON, MELFONT.

NORTON, qui l'a écouté.

L'ai-je bien entendu? mais j'en verse des larmes!
Ce repentir, monsieur, a pour moi bien des charmes.
Vous ne me trompez pas; non, j'en suis bien certain.
Vous voulez être heureux, vous le serez enfin:

Vous avez le cœur bon; ce retour me l'assure:
Votre faiblesse seule étouffa la nature.
Tout va bien jusqu'ici; mais je crains cependant
De l'indigne Marwood l'esprit et l'ascendant :
Vous l'avez vue. Eh bien ?

MELFONT.

Oh ! je puis te répondre
Qu'elle va, dès ce soir, s'en retourner à Londre.
Tu ne le croiras pas, j'ai réduit sa fierté
A se plier enfin devant ma volonté.

NORTON.

Comment, que dites-vous ? cela n'est pas croyable.

MELFONT.

Norton, vois ce poignard : eh bien! sa main coupable
(Il lui montre le poignard de Marwood qu'il a sur son sein.)
Menaça d'en frapper sa rivale et mon cœur;
Mais j'ai su, tu le vois, arrêter sa fureur.
J'avoue, en rougissant, qu'une indigne faiblesse
M'a tantôt fait céder à l'art de la traîtresse,
Qui, pour mieux me forcer d'abandonner Sara,
A su joindre à ses pleurs les pleurs d'Arabella.

NORTON.

Arabella, grands dieux! elle est en sa puissance,
Ma pauvre Arabella! je frémis quand j'y pense:
Par quel art diabolique est-elle en son pouvoir?
Cela ne sera pas ; je vais, pour la ravoir,
Employer des moyens que me dicte mon zèle :
Oui je veux l'arracher des mains de la cruelle.

MELFONT.

Ah! si tu réussis compte sur mes bienfaits.

NORTON.

Je n'en veux point, monsieur: tout ce qu'ici je fais
Est beaucoup moins pour vous que pour l'aimable fille
A qui, seul, j'ai long-temps tenu lieu de famille.

(Melfont fait un geste de chagrin.)

Mais parlons de Marwood; je vous fais compliment
Que tout se soit ici passé tranquillement.

MELFONT.

Elle doit revenir, et je n'en suis pas quitte;
Que m'importe après tout ce que son cœur médite...
Paix! j'aperçois Marwood.

NORTON.

Bon, allons prudemment
Aviser aux moyens de sauver cet enfant.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MELFONT, MARWOOD.

MELFONT.

L'indisposition n'a donc pas eu de suite,
Cela va mieux?

MARWOOD.

Mais non.

MELFONT.

Pourquoi sortir si vite,
Troubler votre repos en revenant ici.

MARWOOD, souriant.

Ce conseil me paraît venir d'un bon ami;

S'il prouve l'intérêt que l'on prend à ma vie,
Vous me faites plaisir, je vous en remercie.

MELFONT.

Vous êtes bien plus calme, à ce que je puis voir.

MARWOOD.

Oui, l'orage est passé : je connais mon devoir,
Et je dois y céder ; me voilà plus tranquille ;
Mais tout cet entretien devient fort inutile ;
Je dois partir dans peu, je voudrais voir Sara.

MELFONT.

A ne pas vous revoir elle consentira.
Partez : pourquoi chercher....

MARWOOD.

Cette crainte est frivole :
Dois-je donc à demi, monsieur, jouer mon rôle?
Quand, sous un autre nom, je parus à ses yeux,
Je dois, en la quittant, faire au moins mes adieux.

MELFONT.

Votre repos m'est cher : vous devriez, je pense,
D'une rivale aimée éviter la présence.

MARWOOD.

Vous voulez m'épargner sans doute des regrets ;
Sur ce sujet, Melfont, vous pouvez être en paix :
De vous aimer encor je ne suis plus coupable ;
Si vous me supposez pourtant inconsolable,
Je ne veux point chercher à vous tirer d'erreur.
(Ironiquement.)
Croyez que je gémis de perdre votre cœur.

MELFONT.

Vous me traitez trop bien ; il faut que je vous laisse.

Vous partirez ce soir, ainsi le temps nous presse.
Je cours chercher Sara ; vous attendrez ici.
Songez qu'en vous quittant je reste votre ami.

(Il sort).

SCÈNE V.

MARWOOD, SEULE.

Je suis seule, et je puis respirer sans contrainte.
Ah! grands dieux, quel tourment que celui de la feinte!
Que mes muscles gênés par cet état cruel
Prennent enfin celui qui leur est naturel;
Dépêchons-nous, rentrons vite en mon caractère,
Redevenons Marwood, reprenons ma colère :
Haine, vengeance, amour, dissimulation,
Réunissez-vous tous, servez ma passion :
Si j'éloigne Melfont, s'il voit mon émissaire,
Le perfide à mes coups ne pourra se soustraire.
Mais pour tromper Sara que peut un entretien?
Si j'ose en parler mal, elle en croira du bien.
Il n'importe : employons, pour punir son audace,
Mensonge, vérité, calomnie et menace.
Il serait étonnant que ma juste fureur
Par autant de moyens ne pût vaincre son cœur.
On vient; de mes chagrins dissipons le nuage :
Que la sérénité rentre sur mon visage.

SCÈNE VI.

MARWOOD, MELFONT, SARA.

MELFONT, à Sara.

C'est Milady qui vient vous faire ses adieux.

SARA.

Je vois avec plaisir que vous vous portez mieux.

MARWOOD.

Oh Miss! cet accident était fort peu de chose.

SARA.

De votre prompt départ dois-je ignorer la cause?
Mais vous ne partez pas sûrement aujourd'hui?

MELFONT, vivement.

Pardonnez, aujourd'hui.

MARWOOD, riant finement.

Mais pardonnez aussi,

(Regardant Melfont.)

Demain au point du jour, et je puis vous répondre
Que c'est trop tard pour ceux qui me voudraient à Londre.

SARA.

Mais nous nous reverrons?

MELFONT.

Oh! je ne le crois pas:
Milady vit à Londre au milieu du fracas,
Et nous...

MARWOOD, à part.

Qu'il est adroit!

SARA.

Vous m'ôtez l'espérance
De cultiver un jour l'aimable connaissance
De Milady?... Je crois...

MARWOOD.

Ah ! moi seule y perdrai.

MELFONT.

C'est demain Milady?...

MARWOOD.

Demain je quitterai

(à part).

Ces lieux. — Le temps se passe, on ne vient point; j'enrage.

MELFONT.

Et nous aussi bientôt nous serons en voyage.

SCÈNE VII.

MARWOOD, MELFONT, SARA, BETTY.

MELFONT.

Mais que veux-tu, Betty?

BETTY.

Quelqu'un veut vous parler.

MELFONT.

Qu'il revienne!

BETTY.

Il prétend, dit-il, vous révéler
De grands secrets.

MELFONT.

A moi? je ne peux pas l'entendre.
Dans un autre moment....

BETTY.

Mais il ne peut attendre.

MELFONT, à Marwood.

Avez-vous le dessein de rester plus long-temps?

MARWOOD.

Si vous le permettez, encor quelques instants.

MELFONT.

Mais c'est moi qui chez vous devais vous reconduire.
Si je sors...

BETTY.

L'étranger n'a qu'un mot à vous dire.

SARA.

Mais pourquoi, cher Melfont, m'enlever Milady?
Lorsque vous reviendrez, vous la prendrez ici.

MELFONT, embarrassé.

Mais.....

SARA.

Peut-être vient-on de la part de mon père,
Pouvez-vous négliger de voir son émissaire?

MELFONT.

C'est là le seul motif qui m'engage à sortir.
Allons: puisqu'il le faut, je vais vous obéir.

MARWOOD, à part.

Ah! tout me réussit; bon! Marwood, du courage.

SARA.

Ne vous arrêtez pas en ces lieux davantage.

MARWOOD.

Vous reviendrez bientôt.

MELFONT, appuyant.

Bientôt, certainement.

Près de vous, Milady, je suis dans un moment.

(Il sort avec Betty.)

SCÈNE VIII.

MARWOOD, SARA.

MARWOOD, à part.

Enfin il est parti.

SARA.

Mais quelle politesse
A donc le cher Melfont! Pardonnez sa rudesse;
Je ne sais quel motif....

MARWOOD, à part.

Moi je le sais fort bien.
Le temps est précieux, avançons l'entretien.
(Haut.)
Enfin, aimable Miss, vous allez être unie
A Melfont.

SARA.

Ce sera le beau jour de ma vie.
Je trouve le bonheur en formant ces doux nœuds,
Et je ferai le sien....

MARWOOD.

Oui, s'il veut être heureux,
Melfont pourra trouver près de sa douce amie
Le destin le plus doux, le plus digne d'envie;
Mais je crains, chère Miss...

SARA.

Que veut dire ce mais?

MARWOOD.

C'est une étourderie....

SARA.

Il est quelques secrets.

MARWOOD.

Melfont est mon parent; mais fût-il plus, mon frère,
Jamais de ses erreurs je ne ferai mystère,
S'il s'agissait surtout de sauver la vertu
D'un malheur à venir ou d'un piège tendu.

SARA.

Cruelle Milady!

MARWOOD.

Mais parlons d'autre chose.

SARA.

De ce *mais* imprudent je veux savoir la cause.

MARWOOD.

A votre place, Miss, je serais comme vous,
Et je mettrais au rang des bienfaits les plus doux
Ce que sur un amant on aurait à me dire :
Toujours après l'hymen, il est trop tard d'instruire
Une femme abusée...

SARA.

Oh! qu'entends-je, grands dieux!
Aurait-on le dessein de dissoudre nos nœuds?
Mais je connais Melfont: j'en suis certaine, il m'aime;
Oui, de ses sentiments je répondrais moi-même.

MARWOOD.

Mais d'autres, avant vous, vous le savez aussi,
Ont trouvé dans Melfont souvent plus qu'un ami.

SARA.

Oh! je le sais fort bien ; mais cela devait être,
Et pouvait-il m'aimer avant de me connaître?
Non, je n'obtins vraiment aucun droit sur sa foi
Qu'à l'instant qu'il promit de n'adorer que moi.
Je sais qu'à bien des yeux son crime est d'être aimable;
Mais, malgré ce qu'on dit, je le crois estimable.

MARWOOD.

Miss, vous le défendez avec cette chaleur
Que mon zèle employa toujours en sa faveur;
Melfont aima souvent par inexpérience;
Mais ce qu'on lui reproche est beaucoup d'inconstance.

SARA.

L'inconstance, je crois, n'est un défaut, vraiment,
Qu'autant que la maîtresse est digne de l'amant;
Mais on en voit, hélas! bien peu de cette espèce;
Il faut de la vertu pour fixer la tendresse :
Telle femme, avec art, peut séduire un moment;
Mais peut-on, dites-moi, l'adorer constamment?

MARWOOD.

Votre morale, Miss, me paraît peu sévère;
Je croyais, je le dis, vous trouver plus austère.

SARA.

Je ne suis pas sévère en jugeant les erreurs
De ceux dont l'amour seul sut égarer les cœurs:
Cet amour, Milady, malgré nous, nous entraîne;
Et l'on doit pardonner à la faiblesse humaine.
Que le cœur de Melfont s'enflamme et soit charmé
Par un objet qui n'est pas fait pour être aimé;
Qu'il ait été séduit par l'amorce trompeuse

D'une femme qui n'est rien moins que vertueuse,
D'une femme perdue, une Marwood, enfin,
Qu'il sente son erreur, et la laisse, à la fin;
Avouez, Milady, qu'il est de sa prudence
De ne pas se piquer de beaucoup de constance.

MARWOOD.

Marwood!..

SARA.

Ah! ce serait un malheur bien affreux,
Si pour avoir senti quelques coupables feux
Pour une femme, en tout indigne de tendresse,
Il fallait s'y lier et l'adorer sans cesse.

MARWOOD.

Pour parler de Marwood, vous la connaissez donc?

SARA.

Je la connais d'après ce qu'en a dit Melfont:
Sur différents sujets souvent il parla d'elle,
Et je crois qu'il m'en fit un portrait bien fidèle.

MARWOOD.

Je vois avec chagrin que mon digne parent
Ne s'est pas, sur Marwood, expliqué franchement.
Marwood reçut le jour de parents que j'honore;
Veuve d'un officier, mais jeune et belle encore,
Elle pouvait avoir un sort bien mérité
Par les partis nombreux qu'attirait sa beauté:
Melfont était sans bien; mais que fait la richesse
Lorsque l'on sait aimer avec délicatesse?

SARA.

Pardonnez...

MARWOOD.

Je poursuis... Melfont était aimable,
Marwood osa l'aimer; elle devint coupable :
Quand il eut de l'hymen obtenu tous les droits,
Pour les sanctifier il évita les lois.
Voilà quel fut le sort de cette infortunée :
Elle perd pour jamais l'espoir d'un hyménée;
Mais son destin serait beaucoup moins malheureux,
Si le fruit innocent de ses plus tendres feux,
Dans cet instant fatal, ne découvrait au monde
Sa faute, ses remords et sa douleur profonde.

SARA.

(A part).

Vous me donnez la mort... Je n'ose lui parler.
Melfont...

MARWOOD.

C'est un secret qu'il a dû vous céler.
Oui, Miss, par votre hymen une fille trop chère
Perd pour jamais l'espoir de le nommer son père.

SARA.

Quelle affreuse nouvelle! et son coupable cœur
A pu me le cacher! Milady, quelle horreur!

MARWOOD.

Je pourrais vous citer plusieurs infortunées
Qui, toutes, par Melfont furent abandonnées :
Miss Oklaff, miss Dorcas, et tant d'autres, enfin,
Qui de son inconstance ont subi le destin :
Je pourrais vous citer...

SARA.

Ah! c'est assez, madame :

Par ces récits cruels n'outragez plus ma flamme;
J'implore vos conseils; vous savez mieux que moi
Quel moyen employer pour conserver sa foi.

MARWOOD.

Quel moyen vous offrir? L'amour et la constance
En faveur de Marwood font pencher la balance;
Tout doit vous engager à rompre ce lien :
Songez-vous aux dangers qui suivraient votre hymen?
Marwood est une femme, et l'amour qui l'anime...

SARA.

Vous me faites frémir.

MARWOOD.

Son droit est légitime:
De sang-froid souffre-t-on la perte d'un amant?
Songez à tout cela. Pour vous, heureusement,
Vous n'avez point à craindre un instant plus critique,
Votre faute n'est pas encore très-publique :
C'est sans doute une tache, un déshonneur réel
D'avoir, pour un amant, fui le toit paternel;
Mais enfin tout s'efface, et, par votre conduite,
Vous ferez oublier jusques à votre fuite.
Plût à Dieu que Marwood fût encor comme vous!
Mais elle est mère, ô ciel! et mère sans époux:
Seule dans l'univers, sans amant, sans famille,
Elle n'a plus de père à donner à sa fille.
Ah, Miss! voyez combien un hymen imprudent
Peut causer de remords, à vous, à votre amant.

SARA.

Oh! ceci va trop loin : est-ce là le langage
Que vous devez tenir?.. chaque mot, un outrage.

Vous, sa parente encor!.. Je conçois, Milady,
Pourquoi Melfont craignait de vous laisser ici :
Maintenant je vois trop, au motif qui vous guide,
Qu'il redoutait les traits d'une langue perfide,

(Marwood fait un mouvement.)

Et d'un esprit méchant... Je parle hardiment
A celle qui devrait me parler autrement.
Si de cette Marwood, en blessant la justice,
Sans honte vous osez vous rendre protectrice,
N'inventez pas, au moins, un roman séducteur,
Pour rompre mon hymen et lui rendre l'honneur;
Ne m'avez-vous parlé de ces infortunées
Que Melfont en tous lieux avait abandonnées,
Que pour me dire enfin qu'il est de mon devoir
De quitter un époux qu'on me permet d'avoir,
Et que je dois, en tout, donner la préférence
A cette...

MARWOOD.

Courtisane... Ayez de la prudence :
Il vous peut échapper certaine expression
Dont la force, peut-être...

SARA.

Eh! n'ai-je pas raison?
Est-ce moi qui, sur elle, ai versé l'infamie?
Pardon! je le vois bien, vous êtes son amie,
Et son amie intime.

MARWOOD.

Eh! qu'importe cela?

SARA.

Ce n'est point un reproche aussi que je fais là;

Hélas! je sais trop bien que l'ame la plus belle,
En amitié, peut faire un choix indigne d'elle.
Et qui peut se flatter, dans ces temps dangereux,
De n'avoir pour amis que des gens vertueux?
Mais de quel droit aussi prétendez-vous, madame,
Avilir, aujourd'hui, mon hymen et ma flamme?
Et faut-il que par vous la fille de Sampson,
Avec cette Marwood entre en comparaison?
D'une faute d'amour je puis être coupable,
Mais dois-je à tous les yeux être moins estimable?
Il est bien différent de céder à son cœur,
De commettre une faute en un moment d'erreur,
Ou d'imiter Marwood, qui, par goût, par caprice,
Sans décence et sans choix, aime et cherche le vice.

(Apercevant la situation de Marwood.)

Que vois-je, Milady! quel changement soudain:
Tous vos traits sont couverts du plus sombre chagrin!
Pardonnez, si par moi vous fûtes offensée;
De vous désobliger je n'eus point la pensée.
Ah! j'eus tort envers vous, je le vois maintenant;
Je me livrai trop tôt à mon ressentiment:
D'un indiscret courroux je suis assez punie...
Au lieu de me haïr, devenez mon amie:
Si j'obtiens ce bonheur, il me sera bien doux:
Hélas! c'est à vos pieds que je l'attends de vous.

(Elle se jette à genoux.)

Aimons-nous, oubliez Marwood et mon injure:
Ah! doit-elle occuper une ame honnête et pure?

MARWOOD, se levant et considérant Sara.

Quel spectacle pour moi! je vois à mes genoux

Ma rivale insolente! Allons, découvrons-nous.
Reconnais-moi; je suis cette femme abhorrée,
A laquelle tu crains de te voir comparée:
Je suis Marwood enfin.

SARA, se relevant vivement.

O ciel! qu'ai-je entendu!
Rêvai-je? Mon esprit est tout-à-fait perdu.
Ah! je vous reconnais; c'est la main meurtrière,
Qu'en songe le sommeil m'offrit la nuit dernière;
Non, je n'en puis douter.... Ah! ne me suivez pas.
Melfont, secourez-moi, sauvez-moi du trépas.
Ah! je t'entends encor, douce voix de mon père,
A mon sort vainement tu voudrais me soustraire.
Mais je vois la fureur obscurcir son regard;
Déja, pour me frapper, elle agite un poignard;
Elle va me saisir.... je reste sans courage!
Melfont, Betty, venez, sauvez-moi de sa rage.

(Elle s'enfuit; Betty accourt; elle tombe sans connaissance dans ses bras, à la porte de son appartement.)

SCÈNE IX.

MARWOOD, SEULE.

Que n'a-t-elle dit vrai! mais mon espoir est vain:
Le perfide Melfont a désarmé ma main.
Maintenant on sait tout, il n'est plus de mystère;
La menace et l'effroi borneraient ma colère....
Non; suivons mes projets, et que Sara Sampson...

(Tirant du poison de son sein.)

Pour moi seule j'avais préparé ce poison.....

S'il se pouvait enfin... Eh bien donc! qui m'arrête?
N'entends-je pas l'orage? il gronde sur ma tête.
Oui! si Melfont revient, plus d'espoir pour mon cœur;
De mes desseins bientôt il connaîtra l'horreur.
Saisissons ce moment: Sara, sans connaissance,
Dans son appartement se livre à ma vengeance.
J'entrevois un moyen.... Qui peut me retenir?
Qui voit trop le danger, redoute d'y courir.
Ah! l'on verra bientôt qu'une femme outragée
Peut braver la mort même après s'être vengée.

(Elle entre dans l'appartement de Sara.)

SCÈNE X.

NORTON, SEUL.

(Il est entré quelques vers avant la sortie de Marwood.)

C'est elle, c'est Marwood que j'entends en ces lieux?
J'ai cru voir tous ses traits égarés, furieux;
Certains mots échappés.... Quelque dessein l'anime.
Si Marwood est ici, c'est pour commettre un crime:
Suivons ses pas, sachons épier sa fureur,
Et sauvons à mon maître ou la vie, ou l'honneur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Sara.

SCÈNE I.

SARA, BETTY.

SARA.

CELA va beaucoup mieux. Ah! je me sens renaître ;
J'ai donc été, Betty, long-temps sans me connaître?
Hélas! je suis bien loin d'accuser mon ami.
Marwood prétend me voir, arrive, et vient ici ;
Et Melfont, redoutant d'effrayer son amante,
Pour éviter l'éclat, la nomme sa parente.
La haine de Marwood excuse mon amant ;
Mais dis, qu'a-t-elle fait pendant mon accident?

BETTY.

Elle a versé des pleurs, s'accusait elle-même
D'avoir pu vous causer cette douleur extrême :
Mais Norton près de nous arrive brusquement,
Et l'oblige à sortir de cet appartement.

SARA.

Je reconnais Norton à cette brusquerie.
Il n'est pas de retour, l'aurait-il donc suivie?

BETTY.

Non je ne le crois pas : Norton auprès de nous
Est resté quelque temps, mais si plein de courroux,
Qu'à peine je pouvais entendre son langage ;
Il parlait de forfaits, de vengeance, de rage ;
Puis tout-à-coup il sort et me dit en partant :
Je reviendrai bientôt, je cours sauver l'enfant.

SARA.

Mais Melfont ne vient point.

BETTY.

Miss, soyez plus tranquille,
Sans doute l'étranger le retient à la ville.
N'entends-je pas du bruit? Ah! c'est lui que je vois!

SCÈNE II.

SARA, MELFONT, BETTY.

MELFONT, arrivant accablé par la fatigue, s'assied.

Ah! Sara!

SARA.

Cher Melfont, enfin je vous revois:
Vous savez que Marwood...

MELFONT.

Oui, l'on vient de m'instruire...
La colère m'étouffe; à peine je respire.
Je suis coupable seul de l'accident affreux....

SARA.

N'en parlons plus Melfont, cela va beaucoup mieux.
Mais qui donc loin de moi, prolongea votre absence?

MELFONT.

Le sais-je! un étranger, d'un air de confidence,
Est venu me trouver de la part de Sampson,
Qui voulait, m'a-t-il dit, me voir en sa maison.
A ce nom, tout surpris, malgré ma répugnance,
J'ai, pour suivre ses pas, fait un détour immense;
Enfin, apercevant la longueur du chemin,
J'ai voulu revenir; mais le traître soudain,
En voyant que par moi sa ruse est reconnue,
Il saisit un moment, et s'échappe à ma vue.
Oh! si jamais le sort le livre à ma fureur,
Je veux venger sur lui vos maux, votre frayeur.
Cette Marwood, surtout.... Tremble, tremble furie!
Je punirai bientôt ta lâche perfidie.

SARA.

Laissez, mon cher Melfont, aux terribles remords
Tout le soin de punir d'inutiles efforts;
Si Marwood est coupable, elle a daigné m'instruire
D'un secret qu'à présent je n'ose plus vous dire.

MELFONT.

Eh! quoi donc? Je frémis... Sara, j'ose penser,
Que vous croyez qu'on a voulu vous abuser
Par des propos qui n'ont aucune vraisemblance,
Et qui tous ont été dictés par la vengeance;
Suis-je si criminel?

SARA.

Vous n'êtes qu'imprudent.
Vous m'aimez; mais pourquoi n'être pas confiant?
Ne vous emportez pas... Apprenez ce mystère:
Je sais, mon cher Melfont, qu'une fille bien chère....

MELFONT.

Est-il possible, ô ciel! qu'on vous ait confié....
De ma confusion daignez prendre pitié,
De l'amour, qu'aujourd'hui j'aperçois comme un crime,
Un enfant malheureux est devenu victime,
Et cependant il n'a de tort, à tous les yeux,
Que de devoir le jour à ce monstre odieux.

SARA.

Combien vous m'enchantez par cet aveu touchant,
Vous me faites chérir encor plus mon penchant:
Vous aimez votre enfant, lui-même il m'intéresse;
Eh bien! mon tendre ami, faites-moi la promesse,
Qu'à l'instant où l'hymen vous rendra mon époux,
Vous mettrez tous vos soins à l'approcher de nous:
Oui, je veux l'élever et lui servir de mère;
Je veux l'aimer autant que j'aimerai son père.
Jours heureux! mais qui sont encor dans l'avenir,
Ah! pourquoi tardez-vous à remplir mon désir!
Bonheur trop incertain! Mes yeux dans les ténèbres
Ne voient autour de moi que des objets funèbres,
Et je crains bien, hélas!...

SCÈNE III.

MELFONT, SARA, BETTY.

BETTY.

Monsieur, un inconnu
M'a donné ce billet, et d'un ton fort ému
M'a dit que dans l'instant Marwood était partie.

MELFONT.

Puisse, avant, mon courroux l'avoir anéantie!
Ce billet est pour moi, lisons-le promptement.

(Il lit.)

SARA.

Melfont, vous pâlissez! Un soudain tremblement....

MELFONT, dans une extrême agitation.

Betty! venez!... réponds... oh! j'étouffe de rage!
A ta maîtresse as-tu donné quelque breuvage?

BETTY, tremblante.

J'en ai donné plusieurs, elle en avait besoin;
Marwood, encore ici, sut m'aider dans ce soin.

MELFONT, plus en fureur.

Et Sara les a pris?

BETTY.

Oui; monsieur, je l'avoue.

MELFONT.

Perfide! à mes tourments, que le ciel te dévoue.

BETTY.

Grands dieux!

SARA.

Mais, cher Melfont, dites-moi, qu'avez-vous?

MELFONT, égaré.

Cher Melfont! c'est à moi qu'on donne un nom si doux!
Il faut lui découvrir... Ah! plutôt que la foudre
Me punisse à ses pieds, et me réduise en poudre.

(Il se jette à genoux.)

Cependant le temps presse... Allez, allez, Betty:
Ne perdez point de temps... Que faites-vous ici?
Norton! où donc est-il?.. mais, non, je vais moi-même..

SARA.

Quelle est donc la raison du désespoir extrême....

MELFONT.

Secours! vengeance!

SARA.

O ciel!

MELFONT.

Je dois tout découvrir.
Du secours, du secours, ou vous allez mourir!
Connais, connais ton sort, ô femme infortunée!..
De la main de Marwood tu meurs empoisonnée.

SARA.

Melfont, que dites-vous? vous parlez de poison.

BETTY.

Quelle affreuse clarté!... Ce ne peut être : non.
Tantôt.... oh dieux! je cours.

(Betty sort en courant.)

SCÈNE IV.

MELFONT, SARA.

MELFONT.

Et moi, que dois-je faire?
Dois-je donc la laisser mourante et solitaire?

SARA.

Oh! ne me quittez pas.

MELFONT.

Quelqu'un, au nom des dieux!
Norton! Norton!

SCÈNE V.

SAMPSON, MELFONT, SARA.

SAMPSON.

Quels cris font retentir ces lieux ?

MELFONT.

Dieux, c'est Sampson !

SARA.

Sampson ? ah ! le ciel me l'envoie.

SAMPSON.

Sara, revois ton père au comble de la joie ;
Oui, je reviens...

MELFONT, à Sampson.

Il faut... mais non, restez ici :
Je serai bien plus prompt que vous et que Betty.

SAMPSON.

Qu'est-il donc arrivé ?

SARA.

Melfont, il faut nous taire.

MELFONT, en sortant.

Vous apprendrez trop tôt ce funeste mystère.

SCÈNE VI.

SAMPSON, SARA.

SAMPSON.

Qu'a-t-il donc ? il me fuit, quand je viens dans ce jour
Par le plus doux hymen couronner son amour.

SARA, voulant parler.

Si vous saviez... Mais non.

SAMPSON.

Qu'il vienne, qu'il paraisse!
Puisqu'il est ton amant, je lui dois ma tendresse;
Maintenant il pourrait exiger tout de moi :
Je partage mon cœur entre Melfont et toi.
Ne parlons plus surtout de ta faute passée :
Vas, par ton repentir, elle est bien effacée.
Votre amour, vos plaisirs et vos soins caressants,
Vont de charmes nouveaux embellir mes vieux ans.
Je pourrai, dans vos bras terminant ma carrière,
Bénir mes deux enfants à mon heure dernière.

SARA, fondant en larmes.

C'est moi qui dans vos bras vais terminer mon sort :
Mon père, bénis-moi, tu vas pleurer ma mort.

SAMPSON.

Que parles-tu de mort?

SARA.

Et j'y suis insensible :
Je vous vois; son approche est beaucoup moins terrible.
Je suis calme : regarde....

SAMPSON.

Ah! quel mystère affreux!

SCÈNE VII.

MELFONT, SAMPSON, SARA.

SAMPSON.

Expliquez-moi...

SARA, l'apercevant.

Melfont.

MELFONT.

Voyez un malheureux,
Espérant d'un secours la ressource tardive :
Tout le monde s'empresse, et personne n'arrive ;
O ciel ! quelle lenteur !.. J'espère à chaque instant :

(Apercevant Sampson.)

Infortuné Sampson ! vous ici, maintenant ;
Retournez, bon vieillard, près de votre famille,
Car vous venez trop tard pour sauver votre fille :
Il n'est aucun moyen de cacher nos douleurs.
Ah ! sur elle combien j'attirai de malheurs !
Apprenez le dernier... O rage trop fatale !
Elle expire, à vos yeux, des coups de sa rivale.

SAMPSON.

Dieux ! quel malheur affreux ! je crains de le savoir.
Ma fille, ma Sara !

SARA.

Calmez ce désespoir.

MELFONT.

Imitez-moi ; voyez si je répands des larmes,
Un désespoir muet a pour moi plus de charmes.

(Montrant son cœur.)

Je sens ici mes pleurs ; ils me font bien souffrir !
N'importe, de ce cœur ils ne pourront sortir.
Mais ce cruel billet ; oh ! vous devez le lire :
Du crime de Marwood je prétends vous instruire :
Lisez, malheureux père ! et frémissez d'horreur.

SAMPSON lit.

« Quand vous lirez ce billet, Melfont, votre infidélité « sera déja punie sur celle qui l'a causée : je me suis « découverte à elle, et la frayeur l'a fait tomber sans « sentiment. Tandis que Betty employait tous ses soins « pour la faire revenir, j'ai eu l'adresse de jeter, dans « un breuvage préparé pour elle, un poison mortel... « J'aurais vu Betty le lui présenter, sans l'arrivée « subite de Norton, qui m'a contrainte de sortir. « Mais, je n'en doute point, Sara a pris le breuvage. « C'en est fait, je suis vengée, et je pars triom-« phante. MARWOOD. »

MELFONT.

Vous savez maintenant quelle fut sa fureur :
Gardez bien ce billet; il vous est nécessaire,
Pour employer des lois la puissance ordinaire
Contre cet assassin...

SARA.

Montrez-moi cet écrit.

(On le lui donne, et elle le déchire.)

MELFONT.

Quoi, vous le déchirez?

SARA.

Oui, Melfont, il suffit;
Si je meurs, je pardonne à la main meurtrière
Qui m'éloigne à jamais d'un amant et d'un père.
Hélas! mon cher Melfont, vous que j'aimai toujours,
De ce père chéri consolez les vieux jours.
Ah! devenez son fils, il n'a plus de famille,
Tâchez près de son cœur de remplacer sa fille

Je vous lègue, Melfont, mon amour et mes droits;
De Sara, de son sort, parlez-lui quelquefois.

SAMPSON.

(A Melfont.)

Ma fille, que dis-tu? Mon fils....

MELFONT.

Ah! je m'abhorre!

SARA.

Ne vous effrayez pas; je me sens bien encore...
Mais, tandis que mes maux me laissent la raison,
Mon père donne-moi ta bénédiction.

(Elle se met à genoux.)

SAMPSON.

Je te bénis, Sara, puisse l'Être suprême,
Te bénir, à son tour, te pardonner de même:
Mais prie aussi le Dieu protecteur des mourants
De me rendre ma fille ou d'abréger mes ans.

MELFONT.

Quel tableau! mon amante, à son heure dernière!...
J'ai causé le malheur d'une famille entière!
Ah! je dois la venger; il reste à ma fureur,
Ce poignard que Marwood destina pour mon cœur;
Je veux...

(Il veut se frapper du poignard qu'il a arraché à Marwood.)

SARA.

Que vois-je! ô ciel!

SAMPSON, lui arrachant le poignard.

Cruel! qu'allez-vous faire!

SARA, éperdue.

Votre fille!... L'effroi... Melfont vous êtes père.

(Elle tombe sans connaissance.)

SAMPSON.

Sara! ma chère fille! Elle ne m'entend plus.

MELFONT, considérant Sara avec désespoir.

Ah! Sara! voilà donc le prix de tes vertus.
Elle est morte... Baisons cette main adorée;
Je n'ose... de remords mon ame dévorée
Frémit à son aspect.... Je crains de l'approcher,
Je la profanerais en voulant la toucher.
Et vous, Sampson, pleurez, car votre fille est morte;
Pour souffrir ce malheur votre ame est assez forte?
Quoi! vous me regardez, sans haine, sans courroux!
Frappez plutôt un cœur trop digne de vos coups...
Mais votre fille est morte, elle est morte vous dis-je!
Les dieux, pour la sauver feront-ils un prodige?
Pour la rendre à la vie, il n'est aucun espoir,
C'est la dernière fois que vous pourrez la voir;
Et demain, dès demain, quelques monceaux de terre,
Vont dérober ce corps aux larmes de son père.
Quoi! vous restez muet à cet affreux tableau!
Sans être épouvanté vous voyez son bourreau!
Songez donc que c'est moi, qui ravis votre fille,
Et la paix et l'honneur à toute sa famille :
Songez que pour jamais, j'ai fixé son destin;
Je suis son séducteur, je suis son assassin.
Rendez-moi ce poignard, secondez ma furie.
C'est à tes pieds, Sara, que je perdrai la vie.
Je jure par ce corps que je tiens dans mes bras,
De punir mes forfaits, de te suivre au trépas.

SARA, revenant à elle.

Melfont! —

SAMPSON.

Elle respire !

SCÈNE VIII.

SAMPSON, SARA, MELFONT, NORTON, BETTY, ARABELLA, ET PLUSIEURS AUTRES PERSONNES QUI APPORTENT DU SECOURS.

ARABELLA, aux genoux de Melfont.

Ah! je revois mon père!

BETTY.

J'apporte du secours.

NORTON.

Il n'est point nécessaire.

MELFONT, à Arabella.

Qui t'amène en ces lieux? Je ne veux pas te voir!
La nature ne peut calmer mon désespoir.
(Se jetant aux pieds de Sara.)
Je veux mourir ici.

NORTON.

Cessez d'être rebelle,
Et de Norton, enfin, reconnaissez le zèle.
De l'indigne Marwood j'ai trompé les desseins,
J'ai su ravir aussi cet enfant de ses mains.
Mais j'ai plus fait encor, en empêchant un crime;
Sans moi votre Sara devenait sa victime:
Ce monstre, ne pouvant assassiner Melfont,
En secret, pour Sara, prépara du poison.
Témoin de son forfait, j'ai su tromper sa rage,
En renversant soudain le funeste breuvage.

SAMPSON.

Comment!

MELFONT.

Que dit-il donc!

NORTON.

Je dis la vérité :
J'ai sauvé de la mort la vertu, la beauté;
Et, laissant à Marwood l'affreuse jouissance
De croire qu'elle avait accompli sa vengeance,
Je me suis occupé du soin plus important
D'enlever de ses mains cet innocent enfant.

SAMPSON.

O ma fille!

SARA.

Mon père!

MELFONT.

O serviteur fidèle!
Quel bien pourrait jamais récompenser ton zèle!
Je n'en possède plus : mais deviens aujourd'hui,
D'un maître trop coupable et le frère et l'ami.

NORTON.

Non, j'ai fait mon devoir en sauvant l'innocence,
Soyez heureux, mon maître, et j'ai ma récompense

SARA.

Quel changement subit! je puis vivre pour vous;
(A son père.)
Je puis de votre main obtenir mon époux;
Et je crains que mon cœur, dans sa vive tendresse,
Ne puisse supporter l'excès de son ivresse

SAMPSON.

Calme-toi, ma Sara, quelque tranquillité
T'aura bientôt rendu la paix et la santé.
Toi, Melfont, sois mon fils!

MELFONT.

De ce pardon insigne,
Mon père, désormais je veux me rendre digne;
Je le jure, par vous, par Sara, par mon cœur,
Par le zèle touchant de ce bon serviteur.
Le crime de Marwood a dessillé ma vue:
Tous mes biens dissipés, ma jeunesse perdue,
Mes talents, mon bonheur, ma réputation,
Tout s'est évanoui par cette liaison.
Trop heureux en cédant au remords qui m'anime,
Si je parviens encor à gagner votre estime.
Je ne connaissais pas, aujourd'hui je l'apprends;
Le pouvoir qu'une femme a sur nos sentiments:
Nous devenons méchants quand elle est vicieuse,
Nous devenons meilleurs quand elle est vertueuse.
Marwood obtint mon cœur et l'avait corrompu,
Mais aujourd'hui Sara le rend à la vertu.

FIN DU CINQUIÈME ACTE ET DE LA COURTISANE.

LES PROJETS DE MARIAGE,

OU

LES DEUX OFFICIERS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, le 5 août 1798.

NOTICE

SUR LES PROJETS DE MARIAGE.

Il me serait difficile de dire à quel hasard je dois l'idée *des Projets de Mariage*. C'est, autant que je puis m'en souvenir, la lecture de quelque comédie étrangère qui m'aura fourni la première idée de *l'Imbroglio*. Cependant je crois me rappeler qu'un grand amateur de musique, italien de naissance, me parla d'une pièce qui, de son temps, avait eu du succès comme comédie, et dont il croyait pouvoir faire un opéra. Il en fit une analyse succincte; mais je ne vis dans tout ce qu'il me dit qu'un *quiproquo*, qui n'aurait rien de nouveau au théâtre. Cependant, il faut bien qu'il me soit resté quelque chose de la pièce originale dont il m'a parlé, puisque depuis j'ai vu une pièce de *Fedérici*, mise au théâtre par *MM. Roger* et *Creusé*, sous le titre de *la Revanche*, dans laquelle on trouve la principale idée du *quiproquo*.

La franchise que je mets à déclarer la source

où j'ai puisé mes sujets de pièces, ne permet pas de douter de ma véracité, lorsque je certifie que je n'ai jamais eu connaissance de la pièce italienne dont je viens de parler; que je fis *les Projets de Mariage*, bien convaincu que le quiproquo même des amoureux n'était qu'un moyen usé, dont je me servais pour amener des scènes piquantes. On s'en convaincra bien plus facilement, lorsqu'on voudra se donner la peine de comparer la comédie de *Fedérici* et la mienne. Otez la méprise des deux rivaux, et pas une scène, un mot, ne se ressemble dans les deux ouvrages : cela devait être, puisque, de ma part, toute ma petite pièce est une création sur une idée que le hasard m'avait donnée, idée très-connue, usée, et dont à coup sûr je devais ignorer le vrai propriétaire. Entrer dans ce détail, c'est montrer, j'en conviens, un peu trop d'empressement à se laver d'une sorte de larcin, que l'usage plus que la délicatesse autorise. Autrefois, je le sais, tout ce que l'on pillait sur l'étranger était de bonne prise; on ne vous en faisait point un crime, et l'on n'y mettait pas de scrupule. Maintenant, nos auteurs ont la conscience encore plus large; non-seulement ils pillent les étrangers, ils dépouillent les morts, mais ils dérobent même les vivants avec une effronterie qui passe toute mesure. Ah! que la république des lettres n'a-t-elle aussi ses gendarmes

et ses cours prévotales! Il serait bon que de temps en temps justice se fît de ces pirates littéraires, qui, ne possédant aucun fonds, s'accommodent de toutes les propriétés qui se trouvent à leur disposition. Je sais bien qu'ils font leur possible pour déguiser leur vol; cependant il est quelquefois si visible, que, sans crainte de se compromettre, on pourrait crier au larron. Je ne veux point revendiquer les larcins que l'on m'a faits; mais je pourrais citer dix pièces sur les petits théâtres, où, de mes dépouilles, l'on a rhabillé plus d'une intrigue et plus d'un personnage. Que Dieu fasse paix à mes voleurs! Je leur donne tout ce qu'ils m'ont pris, puisqu'il n'existe pas au Parnasse de police correctionnelle, et que mes plaintes à ce sujet seraient sans aucun résultat. Cependant, d'après la jurisprudence d'un grand philosophe qui a mis en principe qu'en littérature il est permis de voler, pourvu que *l'on tue son homme*, nos voleurs actuels sont très-coupables, en ce que, trop honnêtes gens sans doute, aucun d'eux jusqu'ici n'a attenté à notre vie.

Dans cette pièce *des Projets de Mariage*, il est une scène que l'on ne m'a point encore dérobée, je le crois du moins, et dont l'effet est on ne peut plus théâtral. En faisant le plan de ma comédie, je ne prévis pas d'abord tout l'effet qu'elle produirait, lorsque j'en viendrais à l'exécution. Mais aussi-

tôt qu'entré dans mon sujet, j'en vins à écrire la scène, tous les mots que la situation m'inspirait, arrivaient avec une extrême facilité : et quelque vitesse que je misse à écrire le dialogue de cette scène, ma main ne pouvait suivre mon imagination. Je me représentais tous les personnages en scène, et l'effet qu'elle a produit depuis à la représentation me fut si présent, qu'en écrivant les derniers mots de la scène, dans mon transport de joie, je fis un saut qui renversa la table, brisa l'encrier, et qui bon gré mal gré me fit faire un entr'acte dans ma pièce en un acte.

Cette pièce fut jouée avec une perfection rare. Michot donna une physionomie tout-à-fait neuve à mon *Homme aux Projets*, que je ne soupçonnais pas devoir être si comique. Le rôle de la jeune veuve fut joué avec talent par mademoiselle Mézerai. Si cette actrice ne s'est pas fait une grande réputation dans l'emploi des premiers rôles, elle jouait avec beaucoup de finesse et de grace des rôles secondaires du premier emploi. Quoique simplement retirée du théâtre, quoique jeune encore et pleine de vie, elle se trouve dans une situation qui me permet de faire son article nécrologique. Tout Paris l'a vue belle; elle unissait à des talents aimables une éducation cultivée, de la bienveillance, de la bonté; il ne lui a manqué, dans tout le cours

de sa vie, qu'un peu de cette raison, sans laquelle nous sommes condamnés à perdre tous les avantages que nous tenions du ciel; sans laquelle nous éprouvons tous les malheurs, suite inévitable des passions, et des vices de la société. Mézerai, jeune et belle, fit des folies, aima tout avec excès, tout excepté l'argent, s'en trouva privée dans cet âge des regrets, dans cet âge où l'on a vu fuir la jeunesse et les amants. Tout s'est éloigné de cette belle Mézerai, tout jusqu'à cette raison qui ne fut point assez forte pour la gouverner, mais qui fut assez généreuse pour l'abandonner tout-à-fait, afin de ne pas l'éclairer sur ses pertes, sur ses malheurs.

Il me reste, dans cette notice, une autre perte à déplorer, c'est celle de *Dazincour*, qu'une éducation distinguée, un esprit vif, brillant et délicat, ont rendu recommandable parmi les acteurs de son temps, presque autant que ses talents qui lui avaient mérité la faveur publique dans ce genre de comédie qui exige plutôt la grace et la finesse, que la verve et le comique. Plein de zèle pour les intérêts de sa société, il savait les défendre avec chaleur et noblesse; seulement son esprit un peu méticuleux lui faisait voir partout des complots, et des ennemis parmi ceux mêmes qui se croyaient le plus de droits à son amitié. Ce défaut, en le rendant malheureux, tourmentait ceux qui composaient

sa société ; et il fallait connaître toute la bonté de son cœur, rendre justice à sa loyauté, avoir bien pitié de sa faiblesse, pour finir par lui pardonner ses soupçons qui se dénotaient toujours par des épigrammes. Ce genre épigrammatique, il l'aimait à l'excès; ce qui donnait à sa conversation une originalité qui amusait d'abord, mais qui finissait par fatiguer. J'ai eu occasion de l'étudier malgré moi, puisque j'ai passé avec lui plusieurs mois dans la même prison, et que, sans me douter du motif qui m'avait fait perdre ses bonnes graces, je devins l'objet de ses soupçons et de ses petites malices. J'y fis d'abord peu d'attention; mais, un jour qu'à la suite d'un dialogue vif et d'une lutte de traits malins il me fit entendre qu'il croyait que je devais me plaire en prison, puisqu'un héros, qui revenait de l'armée républicaine, ne pouvait s'y trouver que volontairement, à ce mot aussi injuste qu'inconsidéré, l'idée me vint qu'il m'avait fait passer dans l'esprit de mes camarades d'infortune, pour un de ces hommes qui font le plus vil des métiers. Révolté de cet indigne soupçon, étourdi par la colère, je m'écriai en fureur que je le *trouvais plaisant........;* et lui de s'écrier à son tour qu'on ne l'avait jamais *trouvé plaisant.* — Ce mot me rendit mon sang-froid, en me rappelant celui que Préville avait fait sur le

compte de je ne sais quel comédien, en assurant qu'il était très-comique, *plaisanterie à part :* je me mis alors à rire de sa fureur ; et l'assurant qu'il était bien plus plaisant en prison qu'au théâtre, je lui proposai de *sortir* pour vider notre différend. — On se doute bien que des prisonniers en querelle finissent bientôt par se raccommoder. Je devais excuser une faiblesse de caractère qui pesait sur moi comme sur tout le monde ; et lui-même fut le premier à se justifier d'un tort qu'il prétendait n'avoir pas eu. En effet, quoique nos opinions en politique différassent beaucoup, je dois lui rendre cette justice, qu'il m'a donné, pendant les vingt ans qui ont suivi cette misérable querelle, les preuves les plus sincères d'estime et d'amitié. Avec tous les moyens d'être heureux, de la fortune, de la réputation, je doute qu'il ait jamais connu le bonheur. Il finit, il est vrai, par trouver un peu de tranquillité dans une retraite qu'un de ses amis (M. Cellerier, architecte) avait embellie de toutes les ressources de son art. Je dirai comment il se procura cette retraite. A une partie de plaisir que nous fîmes à la belle maison de campagne de *Talma*, il trouva le vallon d'*Yères* si agréable, qu'il voulût y acheter une petite propriété. Le hasard lui offrit une masure et deux arpents tout au plus ; il acheta le tout sept mille francs, avec le projet

de faire restaurer la maison par son ami l'architecte, qui n'y dépensa que cent mille francs. Sur la fin de sa vie, l'histoire de sa maison était son *Dada favori.* Il ne tarissait pas sur le bonheur que l'on avait d'avoir pour ami un artiste, un homme à talent... Et telle était pourtant la bonté de son cœur, que ce mécompte dans ses projets de campagne ne rompit point les liens de l'ancienne amitié qui l'unissaient à *Cellerier.* C'est une chose à remarquer que les hommes qui, par leur état, se trouvent le plus répandus dans le monde et dont les intérêts se trouvent liés au bruit qu'ils peuvent faire dans le public, soient ceux qui sentent le plus vivement les charmes de la campagne et le prix du repos. Parmi les artistes, j'en citerais vingt, sans m'en excepter, qui ont embelli leurs retraites, qui ont eu pour amis des *Cellerier*, et qui n'ont aussi connu de bonheur que loin du bruit et de la multitude.

Le hasard m'aura-t-il donc conduit à parler de ces temps malheureux, où la prison devenait pour un citoyen presque un brevet d'honneur; aurais-je donc passé plusieurs mois aux Madelonnettes, sans me permettre de signaler quelques-uns de mes camarades d'infortune, et les choses assez singulières, qui, malgré moi, venaient frapper mes regards? J'habitais la même chambre, ou plutôt la même cel-

lule que *Saint-Prix*. Cet acteur justement estimé est maintenant retiré du théâtre, où il s'est acquis, par ses talents et son excellent esprit, l'estime, l'amitié, je dirai même, la reconnaissance de tous ses camarades. Nous faisions très-bon ménage, et le héros tragique se livrait à tous les petits détails de notre intérieur avec une noblesse qui l'élevait au-dessus de ses fonctions. Moi, que ma paresse avait désintéressé du soin de l'empire, je m'amusais à composer des romances, ou à faire des observations sur les prisonniers. Nous avions pour voisins M. de Cr*** et le général de ***, comme nous, victimes d'une infame tyrannie. Ils avaient transporté dans la prison, qui nous était commune, l'excessive politesse de la ville, et même l'étiquette des cours. Ils n'étaient point par conséquent dans ce négligé de prison, qui, s'il n'est pas toujours élégant, est au moins très-commode. A une heure dite, le valet de chambre entrait dans leur cellule; on s'habillait: la toilette finie, le valet de chambre du président allait demander au général, s'il voulait recevoir la visite de monsieur le président de***. La réponse ne tardait pas à revenir; le président, frisé, poudré, passait devant nous, et restait une heure en visite. Une demi-heure après, le général visité envoyait à son tour son valet de chambre, et bientôt nous voyions passer le général dans tout

son éclat de parure, rendant sa visite avec toute la dignité d'un grand seigneur. Cette étiquette, leur tenue, qui était celle de Versailles, la manière dont ils se priaient en sortant de ne pas aller plus loin, tout cela contrastait singulièrement avec notre prison, dont les cellules étaient de vrais cachots, et qui n'avaient pour promenade que le seul corridor qui y conduisait. Mais tel est l'empire de l'habitude et des mœurs, que ces hommes qui avaient si long-temps vécu à la cour, conservaient en prison le même cérémonial, et mettaient la même importance à des bagatelles. Certes, ils n'en étaient pas plus malheureux, puisque ces petits détails de cérémonie leur faisaient employer un temps qui coule toujours si lentement, quand on est privé de sa liberté. Je suis bien convaincu maintenant que cet empire de l'étiquette est bien diminué, même à la cour, et que les enfants de nos grands seigneurs actuels, s'ils se trouvaient dans cette malheureuse position, y apporteraient tout autant de courage et beaucoup moins de ces formes roides et minutieuses, qui, à elles seules, pouvaient donner à un niais les formes d'un grand seigneur. Quoiqu'on en dise, la philosophie s'est étendue partout, peut-être aux dépens de la politesse française et de nos galantes manières ; mais, si elle nous donne des hommes moins polis et moins façonnés

par les graces, nous lui devrons des hommes plus forts, qui connaîtront mieux leurs intérêts particuliers, en sachant défendre les intérêts généraux.

PERSONNAGES.

CAZINI, oncle de Rosaline.

GERMENCEY, colonel de cavalerie.

BELMONT, sous-lieutenant du même régiment.

PÉDRO, valet de Cazini.

ROSALINE, jeune veuve, nièce de Cazini.

UN DOMESTIQUE.

La scene est en Italie, dans une maison de campagne voisine de Florence.

LES PROJETS DE MARIAGE.

Le théâtre représente un salon de campagne, ouvert sur les jardins.

SCÈNE I.

ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Oui, ma nièce, oui, notre jeune sous-lieutenant arrivera ce matin même.

ROSALINE.

C'est sans doute encore un mariage que vous voulez faire? Je vous connais, mon oncle; aux qualités les plus essentielles, aux vertus les plus respectables, vous joignez un petit défaut dont j'ai plus que personne à me plaindre.

CAZINI.

Et quel est ce petit défaut?

ROSALINE.

Celui de vouloir toujours marier les gens. Il ne vient pas un homme ici, vous n'allez pas chez un de vos amis, que vous ne formiez à l'instant des projets d'établissement en ma faveur. Heureusement que votre

goût pour le changement me sauve bien des importunités. Tel homme que vous me destinez pour époux, vous déplaît à l'instant où quelque autre paraît. Le dernier venu a toujours raison.

CAZINI.

Est-ce donc un crime de m'occuper de ton bonheur?

ROSALINE.

Mais si je me trouve heureuse de jouir de ma liberté, pourquoi vouloir changer mon sort? Vous savez qu'en formant un premier lien, je cédai à vos désirs, plus par obéissance que par amour; et, puisque la mort a rompu ces nœuds, laissez-moi me soustraire à un second hymen, ou du moins attendez que mon cœur fasse seul le choix d'un époux.

CAZINI.

Ah! je vois que tu songes encore à cet officier de cavalerie, qui dans une fête à Florence.....

ROSALINE.

Il est vrai : en vain deux ans se sont écoulés depuis cette rencontre; sa figure, sa douceur, son courage lorsqu'il me vit insulter, tout est encore présent à ma mémoire.

CAZINI.

Chimères! me feras-tu croire qu'il est possible de s'attacher à un homme qui vous parle trois heures? dont on ne connaît ni le nom, ni les avantages personnels?....

ROSALINE.

Tout dépend souvent dans la vie du premier coup d'œil et de la situation plus ou moins avantageuse dans

laquelle on s'offre à nos regards. Celle de cet étranger ne pouvait être qu'intéressante pour moi. Dans cette fête publique, que vous avez si méchamment rappelée, j'avais perdu dans une foule immense les amis qui m'y avaient conduite : seule, sans contenance, en butte aux propos grossièrement galants d'un nombreux essaim d'étourdis, je ne savais que dire, que répondre, que faire : mon embarras accroissait encore leur impertinence. Un jeune homme paraît, en impose par sa fermeté, me ravit à ces étourdis, et s'offre d'être mon guide. Je l'accepte en tremblant ; sa physionomie était douce, ses manières respectueuses ; je voyais en lui dans ce moment un libérateur, un protecteur, un ami, et j'ignore encore, lorsque, après quelques heures de recherches, il m'eut rendu à ma société, si je n'étais pas contente de ma triste aventure, et désolée de lui voir une fin si prompte.

CAZINI.

Voilà bien les femmes! elles n'ont que des idées romanesques.

SCÈNE II.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

PÉDRO, du fond.

Monsieur, le déjeuner est préparé, comme vous l'avez ordonné, au petit pavillon du parc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ROSALINE, CAZINI.

ROSALINE.

Pourquoi donc me faire aller déjeuner si loin ?

CAZINI.

Pourquoi ? Tu sais que ce pavillon donne sur la grande route de Florence, qu'on voit passer de là tous les voyageurs.....

ROSALINE.

Eh bien !

CAZINI.

Eh bien ! le jeune Belmont doit arriver ce matin même, à dix heures ; il me l'a écrit, nous le verrons, nous l'appellerons.....

ROSALINE.

Comment le reconnaîtrez-vous ? Vous m'avez dit vous-même que vous ne l'aviez vu que dans son enfance.

CAZINI.

Son uniforme, son grade, tout nous le fera distinguer des autres voyageurs. Je me fais une fête d'embrasser le fils de mon vieil ami. Oh ! si son père m'eût écrit plus tôt qu'il habitât la ville voisine, il y a longtemps que je l'aurais prié de venir nous voir.

ROSALINE.

Allons, je vois que nous allons avoir grande compagnie ; car vous savez que les militaires agissent sans fa-

çon. Il va nous présenter quelques compagnons d'armes, qui, à leur tour, nous présenteront aussi quelques amis; du sous-lieutenant au capitaine, du capitaine au colonel, nous nous trouverons insensiblement recevoir tout le régiment.

CAZINI.

Je ne crains pas cela. Dans ma lettre d'invitation, je le prie de n'amener personne; surtout de ne point parler de toi à son colonel.....

ROSALINE.

Comment donc! que signifie cette défense?

CAZINI.

C'est que ce colonel est un homme très-dangereux pour les femmes.

ROSALINE.

Vous piquez ma curiosité; d'où savez-vous donc tout cela?

CAZINI.

De Pédro qui l'a servi long-temps.

SCÈNE IV.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Tiens, le voilà; demande-lui plutôt. — Pédro!

PÉDRO.

Monsieur?

ROSALINE.

Vous avez donc servi un certain colonel dont la réputation.....

PÉDRO.

Est très-bonne. Il est brave et galant. Il aime à triompher également des ennemis et des femmes. Ruses de guerre, ruses d'amour lui sont connues. Je suis certain que, s'il voit jamais madame, il emploiera toutes les finesses de son art pour parvenir à lui plaire.

ROSALINE.

Je me sens de force à mettre toutes ses ruses en défaut.

CAZINI.

Je ne m'y fierais pas

ROSALINE.

Au moins y a-t-il quelque mérite à se laisser vaincre. Mais n'avoir tous les jours qu'à repousser l'ennuyeuse langueur des amants timides que mon veuvage m'attire ! n'entendre que des soupirs et de fades déclarations! avec un amant de ce caractère, la lutte est glorieuse; on oppose l'esprit à l'esprit, et l'on trouve enfin quelque honneur à remporter une victoire.

CAZINI.

Style de coquette, ma nièce. Nous ferons mieux de nous rendre au pavillon.

ROSALINE.

Allons donc attendre ce nouvel amant. Je ne sais si je me trompe ; mais je crains pour lui le sort des autres. Il viendra, il verra, il aimera, il parlera, et il ennuiera. Selon votre louable habitude, vous me l'offrirez pour époux, je refuserai ; vous vous fâcherez, je vous embrasserai ; et notre amant confus, embar-

rassé, à l'exemple de ses prédécesseurs, nous délivrera bientôt de sa personne et de son respectueux amour.

CAZINI.

Nous verrons ; viens toujours à sa rencontre.

SCÈNE V.

PÉDRO, SEUL.

Mon maître aura beau projeter des mariages, attirer des amants, donner des paroles; si le choix ne convient pas à sa nièce, il en sera pour ses avances. Mais j'entends le pas d'un cheval!... On entre dans la cour.... Un officier!... Serait-ce déja notre jeune homme?... Eh! mais, je ne me trompe pas.... C'est lui!... c'est le colonel Germencey.

SCÈNE VI.

GERMENCEY, PÉDRO.

GERMENCEY, en dehors.

Vous direz à monsieur Cazini que le sous-lieutenant Belmont demande à lui présenter ses respects.

PÉDRO.

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? Le colonel Germencey, mon ancien maître, ce galant si redouté, se fait annoncer sous le nom de Belmont.... Il y a du mystère. Bonne affaire pour toi, Pédro! Ah! colonel, vous avez une intrigue, je dois en être le confident :

vous connaissez mon zèle, mes talents ; remettre un billet, tromper un tuteur, éconduire un rival, se taire, parler, mentir, je sais tout faire.... quand on sait me payer.

SCÈNE VII.

GERMANCEY, UN DOMESTIQUE, PÉDRO.

GERMENCEY, entrant, introduit par un domestique.

Je l'attendrai dans cet appartement.

SCÈNE VIII.

GERMENCEY, PÉDRO.

GERMENCEY, se croyant seul.

Bon ! pas une figure de connaissance.

PÉDRO.

Oh ! qui pourrait se douter jamais que le colonel Germencey ?...

GERMENCEY.

Eh ! mais, qui donc ?... Comment ! c'est toi, maraud ?

PÉDRO, lui faisant la révérence.

Ah ! monsieur me reconnaît. Mais, comment se fait-il, monsieur le colonel ?...

GERMENCEY.

Parle bas, ou plutôt tais-toi. Je ne suis plus Germencey, je suis Belmont ; je ne suis plus colonel, je suis sous-lieutenant.

PÉDRO.

Puis-je, sans être indiscret, demander au moins les projets du sous-lieutenant Belmont?

GERMENCEY.

En dépit de moi-même, il faut bien que tu sois du secret.

PÉDRO.

Vous me faites injure; monsieur sait que je suis l'homme le plus discret....

GERMENCEY.

Et le plus fripon.

PÉDRO.

L'un n'empêche pas l'autre. Qui vous amène ici?

GERMENCEY.

Une folie et le désir de me venger de M. Cazini. Tu sais, sans doute, qu'on attend ici Belmont; que le maître de cette maison l'a invité, par une lettre, à venir passer quelques jours à la campagne; mais tu ignores que monsieur Cazini, dans cette lettre d'invitation, parle de ma galanterie, l'engage à ne jamais me présenter chez lui; que cela pourrait faire tort à sa nièce; que sais-je? mille autres propos semblables. Par je ne sais quel hasard, la lettre tombe entre les mains de mes officiers; on m'en dit le contenu. Mon amour-propre se pique; j'apprends que Belmont doit partir aujourd'hui même, qu'il n'est point connu de Cazini; je feins de ne rien savoir; je le commande pour une expédition insignifiante, il part en murmurant; je prends cet habit de sous-lieutenant, je m'empare du nom de Belmont, je monte à cheval; j'arrive, fermement résolu d'aimer

la nièce, de tromper le sensible Belmont, et de rire du cher oncle, qui n'a pas craint, dans sa lettre, de s'amuser à mes dépens.

PÉDRO.

A ces vastes projets, je reconnais mon ancien maître. Allons, courage, morbleu ! voilà de l'intrigue. Ah ! monsieur, sans vous, je serais mort ici de consomption.

GERMENCEY.

Y a-t-il long-temps que tu sers Cazini ? Est-ce un bon homme ?

PÉDRO.

Oh ! la meilleure pâte d'homme ! bon caractère tout-à-fait. Il passe sa vie à marier les gens. Grace à ses soins, nous n'avons pas un célibataire dans le village. Oh ! c'est un homme précieux pour l'état.

GERMENCEY.

Et sa nièce ?

PÈDRO.

Charmante, belle, douce, aimable, bonne ; elle fait tout ce qu'elle veut de son oncle. Je suis sûr d'avance qu'il va vous l'offrir en mariage ; mais je suis sûr aussi qu'elle vous refusera de la meilleure grace. Maintenant que vous voilà au courant, donnez-moi mes instructions : que faut-il faire pour servir vos projets ?

GERMENCEY.

Rien : te taire seulement.

PÉDRO.

Me taire, cela n'est pas difficile. Mais si l'on me fait des questions, il faudra mentir ; et franchement,

depuis que je ne vous sers plus, je me suis amendé; oui, je crois même que je suis devenu honnête homme.

GERMENCEY.

C'est impossible.

PÉDRO.

Mais vous êtes si séduisant! pour peu que vous le vouliez, je crains beaucoup pour ma réforme.

GERMENCEY.

Je t'entends.

PÉDRO.

Vous souvenez-vous que je vous ai servi dans une affaire à peu près semblable? Je me rappellerai toute ma vie la manière généreuse dont vous vous comportâtes envers moi. Vous me dites un jour, en me jetant une bourse, mais du ton le plus doux, le plus gracieux : tiens, coquin, voilà trente pistoles.

GERMENCEY.

Cela n'est pas. J'ai bien pu t'appeler coquin; mais te donner trente pistoles!...

PÉDRO.

C'est la vérité.

GERMENCEY.

Allons, puisque tu t'es rappelé si heureusement que je t'ai donné cette somme.... je te la promets.

PÉDRO.

Je me rappelle aussi que vous m'avez souvent manqué de parole.

GERMENCEY.

Hein?... Mais on vient.

PÉDRO.

C'est mon maître. (*A part.*) Nous aviserons aux moyens de nous faire payer.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI.

Je vous demande pardon, si je ne vous ai pas reçu le premier; mais, ma nièce et moi, nous étions à vous attendre sur la route.

GERMENCEY, souriant.

Ah! vous m'attendiez! Je suis pénétré de vos bontés.

CAZINI.

En vérité, mon cher Belmont, je suis bien aise de vous voir, d'embrasser en vous le fils d'un de mes vieux amis.

(Il l'embrasse.)

GERMENCEY.

Que ne puis-je témoigner à votre charmante nièce un aussi vif intérêt!

CAZINI.

Dans peu vous la verrez. Je ne me lasse pas de vous regarder. Quand je pense que je vous ai vu pas plus haut que cela, que je vous ai fait sauter sur mes genoux....

GERMENCEY.

Je ne me souviens pas trop de ce temps-là!

CAZINI.

Et le bon-homme, comment se porte-t-il?

GERMENCEY.

Mais.... le bon homme se porte assez bien.

CAZINI.

Savez-vous que vous lui ressemblez?

GERMENCEY.

Croyez-vous?

CAZINI.

Oui, oui, vous avez beaucoup de ses traits.

GERMENCEY.

En effet, on dit que je ressemble à mon père.

CAZINI.

Or ça, mon jeune ami, je vais vous prouver par ma franchise, l'attachement que j'ai pour vous, pour votre famille.

GERMENCEY.

Je suis reconnaissant d'avance....

CAZINI.

Pas de remercìments, vous ne savez pas ce que je veux faire : vous croyez peut-être que c'est le seul désir de vous voir, qui m'a fait vous engager à venir passer quelques jours avec nous ; j'ai bien, ma foi, d'autres projets ! l'estime que j'ai pour vos parents, m'engage à vous les confier, et les voici. Vous ne connaissez pas ma nièce, elle est charmante ; elle est veuve, vous êtes garçon ; elle est aimable, vous avez, dit-on, beaucoup d'esprit ; vous la verrez, elle vous plaira et vous l'épouserez.

GERMENCEY.

L'épouser!... (*A part.*) Je ne m'attendais pas à celui là. (*Haut.*) Monsieur, puis-je penser que dans ma situation?...

CAZINI.

Je sais ce que vous allez me dire. Vous craignez de n'être pas assez riche; vous n'osez espérer qu'un simple sous-lieutenant..... mais rassurez-vous, mon ami, vous avancerez en grade; et quant à la fortune, je me charge de réparer ses torts à votre égard.

GERMENCEY.

Quoi, monsieur, vous voudriez?...

CAZINI.

Oui, mon ami, je vous donne ma nièce et la moitié de mon bien. Cette maison, avec tout son parc, vous appartiendra... Comment la trouvez-vous la maison? hein?

GERMENCEY.

Elle serait du goût de tout le monde.

CAZINI.

Le principal est qu'elle soit du vôtre.

GERMENCEY.

Je ne souffrirai pas que vous vous priviez en ma faveur.....

CAZINI.

Ce ne sera point une privation. Je vivrai avec vous comme un père au milieu de ses enfants....

GERMENCEY, à part.

L'excellent homme! je commence à me repentir.

CAZINI.

J'ai cependant une grace à vous demander. Quand vous serez le maître de la maison....

GERMENCEY.

Je ne le suis pas encore.

CAZINI.

Cela ne tardera pas. S'il vous prend fantaisie de faire quelques changements dans le parc, ne coupez pas le bois des marroniers.

GERMENCEY.

Je puis vous assurer que je ne le couperai pas.

CAZINI.

J'y tiens, je l'ai planté dans mon enfance. D'ailleurs, on peut le dire, depuis long-temps on coupe les bois, et on ne les replante point.

GERMENCEY.

Vous avez bien raison.

CAZINI.

Allons, c'est une affaire finie. Vous allez faire votre cour à ma nièce; elle fera d'abord quelques difficultés pour se remarier, mais vous les surmonterez. Dès qu'elle aura consenti, je ferai appeler un notaire; le contrat se fait, je stipule la dot, je vous donne ma terre dont vous me promettez toujours de respecter les bois; je fais venir des présents de noces, les habits se font, je convie les voisins; ordre pour le festin, grande chère, grand feu, grande rumeur; la noce se fait, les violons jouent, on danse... il me semble que j'y suis déja. Que je vous embrasse, mon cher neveu.

GERMENCEY.

Eh bien! de tout mon cœur, mon cher oncle.

SCÈNE X.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

ROSALINE, a entendu les derniers mots, et les voit s'embrasser.

Mon cher oncle! allons, me voilà déja mariée.

CAZINI.

Ah! c'est toi, tu arrives à propos.

GERMENCEY, la saluant.

Madame veut-elle bien recevoir mes hommages?

ROSALINE, lui rendant le salut.

Vous me faites honneur.

CAZINI, bas à Rosaline.

Que dis-tu de ce jeune homme; n'a-t-il pas bon air?

ROSALINE, bas à Cazini.

Mais je ne vois rien dans lui que de très-ordinaire.

GERMENCEY, à part.

Cette veuve est charmante.

CAZINI, bas au colonel.

Vous la trouvez bien, n'est-il pas vrai? Elle est veuve, maîtresse de sa main; c'est à vous de lui plaire.

ROSALINE, à part.

Aux confidences qu'ils se font, je vois que déja tout est arrangé.

CAZINI.

Allons, mon cher Belmont, pardon si je vous quitte;

mais j'agis sans cérémonie. A la campagne, liberté tout entière ; c'est un de ses avantages.

ROSALINE, à part.

Je vois sa ruse.

CAZINI.

Regardez-vous ici comme chez vous. Oh ! vous nous resterez, je l'espère.

ROSALINE.

Monsieur n'a peut-être pas obtenu de son colonel la permission de s'absenter long-temps?

GERMENCEY.

Pardonnez-moi. Le colonel et moi, nous sommes très-bien ensemble; et je puis vous répondre qu'il est, dans ce moment, très-disposé en ma faveur.

CAZINI.

Ah, diable! vous êtes très-lié avec le colonel? Je l'ignorais. Je me suis un peu égayé sur son compte. D'ailleurs, moi, je n'en sais pas davantage. J'ai écrit ce qu'on m'a dit. Je suis sûr que si notre galant colonel savait cela, il me jouerait quelque tour.

GERMENCEY, riant.

Cela se pourrait bien.

ROSALINE.

Je suis certaine, moi, qu'on vous a trompé. Le colonel Germencey peut être galant ; mais je le crois très-éloigné des défauts qu'on lui donne dans le monde. Qu'en dites-vous, monsieur?

GERMENCEY.

Je ne dois pas le juger ; il peut être volage, in-

constant ; mais, comme vous le dites fort bien, madame, il n'est pas indigne de votre estime.

CAZINI.

Il ne me plaît pas à moi ; mais, grace au ciel, je n'ai point l'honneur de le connaître. Allons, je cours donner des ordres....

ROSALINE.

Quoi! vous me laissez....

CAZINI.

En bonne compagnie. (*Bas à Germencey :*) Jeune homme, soyez aimable ; songez qu'il faut lui plaire.

GERMENCEY, bas à Cazini.

Je ferai l'impossible.

CAZINI, bas à Rosaline.

Et toi, Rosaline, songe que c'est le fils d'un ancien ami, et qu'il mérite des égards. (*A part.*) Tout va bien. Ils s'entendront, je le vois dans leurs yeux.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSALINE, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Combien je dois de reconnaissance à monsieur votre oncle! Il me permet de m'entretenir avec vous.

ROSALINE.

Si j'en crois les apparences, il vous a permis encore....

GERMENCEY.

Je n'oserais prétendre sans votre aveu....

ROSALINE, souriant.

Je l'ai deviné : j'aime, j'estime mon oncle, il le mérite ; mais je ne puis souffrir le ridicule qu'il se donne en voulant toujours me marier au premier venu.

GERMENCEY.

Au premier venu ?

ROSALINE.

Sans doute. Tenez, je suis certaine que déja tout est conclu. Soyez de bonne foi, ne vous a-t-il pas fait espérer que vous obtiendriez mon cœur ? ne vous a-t-il pas même annoncé qu'aussitôt mon aveu, la noce se ferait ? il vous a peut-être promis encore d'y danser lui-même. (*Elle rit :*) Ah ! ah ! ah !

GERMENCEY.

Mais....

ROSALINE.

Et vous avez cru bonnement tout ce qu'il vous a dit ? avouez tout. (*D'un ton sérieux :*) Il aurait dû vous prévenir en même temps que la fatalité qui s'attache toujours aux grandes entreprises, l'empêche de réussir dans tous les mariages qu'il projette. Il aurait dû vous dire que s'il promet toujours mon cœur, il n'y a que moi qui le donne ; que ce cœur si recherché, si souvent promis par mon oncle, si vainement demandé par ses protégés, est encore à moi tout entier ; et je doute, entre nous, que ce soit à ses soins officieux que je doive jamais la perte de ma liberté.

GERMENCEY.

Cette rigueur m'étonne. A votre âge, avec tant de graces en partage, tant de beauté !...

ROSALINE.

Nous y voilà. Je vois que vous allez vous récrier aussi sur ma cruauté; vous allez me vanter les plaisirs de l'hymen, me parler de désirs, d'union des ames, de nœuds tissus de fleurs... Eh! monsieur, depuis mon veuvage, je n'ai entendu que semblables propos. Je sais par expérience ce qu'est l'hymen, quand on cède à l'obéissance, quand on estime, comme on dit, son mari. L'estime, l'amitié, les prévenances, rien de tout cela ne tient lieu d'amour. Une femme cède presque toujours aux vœux de ses parents, sans connaître tous les dangers du mariage : un changement d'état la séduit d'abord; elle cherche le plaisir dans les distractions; mais le temps fuit, la nouveauté passe, l'ennui vient, le dégoût suit, la chaîne s'appesantit de jour en jour; et trop heureuse est la femme qui peut espérer une tranquillité monotone, la paix de l'habitude, une existence supportable, enfin, au milieu des chagrins toujours renaissants d'un lien mal assorti.

GERMENCEY.

Je vous admire, madame, et partage même un peu vos idées. Mais vous ne me désespérerez pas au point...

ROSALINE.

Oh! quittez donc ce langage. Je devine quel sera votre désespoir, mais je ne puis qu'y faire. Le plus grand de vos torts est celui d'être présenté par mon oncle. L'ennui que me causent ses persécutions, jette une défaveur complète sur tous les prétendants de sa façon. Et tenez! voyez quelle est la bizarrerie de son étoile, ou plutôt quel est l'esprit de contradiction inné

dans le cœur des femmes ; ce colonel, dont mon oncle parlait tantôt avec tant de légèreté, ce colonel que l'on écarte de la maison sans qu'il ait manifesté le désir de s'y présenter, est peut-être l'homme pour lequel, sans le connaître, je me sentirais quelque prévention.

GERMENCEY.

Comment ! serait-il vrai que ce colonel ?...

ROSALINE.

Oui, monsieur, il me plaît ; car du moins celui-là, je ne l'ai jamais vu.

GERMENCEY.

Oh ! s'il connaissait son bonheur, ou si j'étais à sa place, que de moyens n'emploîrais-je pas pour vous voir en secret ! Je parie que vous lui pardonneriez volontiers toute espèce de déguisement.

ROSALINE.

Vous l'avez deviné. Un déguisement aurait quelque chose de charmant. J'ai aussi l'esprit un peu romanesque, c'est encore là un de mes défauts. Il eût été plaisant, par exemple, qu'il se fût trouvé dans la maison, lors de l'arrivée de quelque concurrent. Faites-vous un tableau de l'embarras des deux amants : on a peur d'abord d'être découvert; on se cache, on s'évite, on se parle par signe, on se voit à la dérobée, on ne se dit qu'un mot, mais qu'il est expressif ! On rit aux dépens du nouveau prétendu, et ce mélange d'amour, de crainte et de malignité, en ajoutant un comique piquant à la situation, rend les scènes d'amour moins langoureuses, et répand une aimable variété sur l'uniformité de la galanterie.

GERMENCEY, vivement.

Ah! que ne puis-je devenir le héros!...

ROSALINE.

Vous voulez rire certainement?

GERMENCEY, tombant à ses genoux.

Non, c'est à genoux que je dois vous avouer....

SCÈNE XII.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI, du fond.

Bon! il est à ses genoux!

GERMENCEY, sans voir Cazini.

Vous allez sans doute vous fâcher, lorsque vous apprendrez....

ROSALINE.

Ah! de grace, quittez cette posture.....

CAZINI.

Bien! très-bien! (*A Rosaline:*) Tu commences pourtant à croire que je pourrai réussir dans mes projets de mariage.

ROSALINE.

Demandez à monsieur ce qu'il en pense.

GERMENCEY.

Mais je ne suis pas mécontent de mon sort.

CAZINI.

Tant mieux.

ROSALINE.

Oh! vous savez bien prendre la chose. (*Ironique-*

ment.) Et puisque vous êtes si facile à contenter, je vous promets d'avoir toujours pour vous les mêmes bontés.

CAZINI.

Oh! pour cette fois, j'aurai raison, ou je serai bien trompé.

SCÈNE XIII.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY.

PÉDRO, à Cazini.

Il y a un officier du même régiment que monsieur, qui demande à vous voir.

ROSALINE.

Encore un prétendant!

CAZINI, à Germencey.

Est-ce quelqu'un de vos amis que vous auriez prié?...

GERMENCEY.

Je ne prendrais pas cette liberté. C'est bien assez que j'aie osé venir.....

CAZINI.

Cet officier a-t-il dit son nom?

PÉDRO.

Il dit s'appeler Belmont, sous-lieutenant de cavalerie.

GERMENCEY, à part.

Je suis perdu.

CAZINI.

Quelle folie!

ROSALINE.

Seriez-vous deux officiers du même nom?..... Vous avez l'air embarrassé?

GERMENCEY, à part.

On le serait à moins. (*Haut.*) Cela me paraît si singulier....

CAZINI.

Il ne faut pas qu'il entre avant que j'aie éclairci tout ceci.

PÉDRO.

Je vais lui dire....

CAZINI.

Non, reste, j'ai besoin de toi. Holà, quelqu'un!

SCÈNE XIV.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY, UN DOMESTIQUE DANS LE FOND.

CAZINI, au domestique qui paraît.

Vous direz à ce militaire qui vient d'arriver, que je ne puis encore le recevoir.

SCÈNE XV.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY.

CAZINI.

Je ne conçois rien à tout cela. Mais, dites-moi, votre colonel aurait-il su par hasard que vous veniez ici?

GERMENCEY

C'est probable. Quelques camarades auraient pu lui dire....

CAZINI.

Il est jeune, entreprenant....

GRRMENCEY.

Capable de tout quand il s'agit de voir une jolie femme.

PÉDRO.

Et de tromper un oncle qui s'est amusé à ses dépens.

CAZINI.

Tu m'as raconté de lui des traits....

PEDRO, regardant méchamment le colonel.

Pendables.

ROSALINE.

Oh! il serait plaisant que ce fût lui.

CAZINI.

Mais je n'y pense pas. Tu dois l'avoir reconnu, tu l'as servi.

PÉDRO, feignant d'être embarrassé.

Moi, monsieur!.... Oh! il y a si long-temps... Je craindrais que ma mémoire.... Et puis d'ailleurs la probité....

CAZINI.

Tu es un maraud! tu as reçu de l'argent pour te taire.

GERMENCEY, bas à Pédro.

Tâche de me tirer de là.

PÉDRO.

Monsieur, je n'ai rien reçu (*regardant le colonel*); mais on m'a promis.

CAZINI.

Ah! on t'a promis. Dis la vérité, ou je te chasse à l'instant.

PÉDRO.

Eh bien! monsieur, je la dirai. D'abord aussitôt que monsieur le colonel est arrivé, je l'ai reconnu...

CAZINI.

Bon! poursuis.

PÉDRO.

Il entre dans la cour, il descend de cheval, il dit au domestique d'annoncer le sous-lieutenant Belmont.

CAZINI.

Après?

PÉDRO, regardant furtivement le colonel.

Il me reconnaît à son tour. Je vois son embarras... (*Germencey fait des signes à Pédro.*) Il me fait des signes, parce qu'il craint que je ne le découvre.

CAZINI.

Ah! il te fait des signes!

PÉDRO.

Oui; mais je ne fais pas semblant de les entendre. (*Germencey fait des signes d'impatience*). Il s'impatiente.

ROSALINE.

C'est qu'il y avait là sans doute quelques importuns?

PÉDRO.

Vous l'avez dit, madame; il y avait deux personnes qui le gênaient beaucoup.

GERMENCEY, bas à Pédro.

Trente pistoles si mon stratagême réussit.

CAZINI.

La fin de ton histoire.

PÉDRO.

Il s'approche tout doucement de moi, tout doucement....

CAZINI, d'un ton de confiance.

Je le vois d'ici.

PÉDRO, vivement.

Non, vous ne voyez rien. (*Du ton de sa narration.*) Il me dit tout bas à l'oreille : « trente pistoles si mon « stratagême réussit. »

CAZINI.

Trente pistoles!

ROSALINE.

Comme il est généreux!

PÉDRO.

Attendez, attendez, je ne les tiens pas encore. Moi qui ne me contente pas de paroles, je fais la sourde-oreille.... il s'en aperçoit, il met la main à sa poche... (*Il regarde le colonel qui, loin de chercher de l'argent, porte la main à son visage.*) Non, il ne la met pas encore.

GERMENCEY, à part.

Le bourreau! qu'il est adroit!

CAZINI.

Finiras-tu ton récit?

ROSALINE.

Pourquoi tous ces détails?

PÉDRO.

Ils sont très-nécessaires. (*En appuyant sur chaque mot, et en regardant le colonel.*) Je fais entendre adroitement à cet amant déguisé que son sort dépend de moi; il sent la valeur de cette parole, et pour cette fois il tire une bourse....

(Germencey tire véritablement une bourse, et fait par degrés tout ce que le valet dit dans le couplet suivant.)

ROSALINE.

Et bien! il te la donne?

PÉDRO.

Non pas tout de suite, à cause des importuns. Il regarde de tous côtés si personne ne le voit; il s'approche de moi, me tire par le pan de mon habit; je comprends fort bien ce signe, j'avance la main discrètement, je saisis la bourse, personne n'en voit rien, et la voilà.

(Pédro tourné vers Cazini, a toujours l'air de lui raconter ce qui s'est passé entre le colonel et lui; et au moment oú il dit : *J'avance la main*, il présente l'autre au colonel qui lui donne la bourse; il la repasse vivement derrière son dos, et la montre à tout le monde.)

ROSALINE.

A la fin?

PÉDRO.

Je puis vous assurer, monsieur, que je vous ai dit l'exacte vérité.

CAZINI.

Cela n'est pas difficile à croire.

PÉDRO.

Ma franchise mériterait de votre part....

CAZINI.

C'est bon, c'est bon. Je ne reviens pas de la hardiesse de ce colonel....

ROSALINE.

Je trouve son idée plaisante.

CAZINI.

Éloignez-vous. Je veux méditer sur le parti que je dois prendre.

GERMENCEY.

Il n'en est qu'un que la prudence vous indique. Songez qu'il est mon colonel; qu'il serait dangereux de m'exposer à manquer à la subordination. Je vous conseille pour lui.... comme pour moi, de ne pas le recevoir.

CAZINI.

Je ne le recevrai pas.

ROSALINE.

Moi, je suis de l'avis contraire. Recevez-le, faites-lui bon accueil, feignez de ne pas le reconnaître, et laissez-moi le soin de la vengeance.

CAZINI.

Eh bien! je le recevrai.

GERMENCEY.

Ce parti est le plus dangereux.

ROSALINE.

Monsieur parle toujours en sa faveur. Au reste, faites

comme vous l'entendrez. Je consens à m'éloigner; mais je vous préviens que je vais faire mon possible pour voir un instant ce colonel, qui me semble d'autant plus intéressant, qu'il embarrasse ici tout le monde.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

PÉDRO, CAZINI, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Ne l'en croyez pas, tous nos projets seraient détruits. Votre nièce paraît disposée en sa faveur.

CAZINI.

Comment! vous croyez que....

GERMENCEY.

Faites-lui dire par Pédro qu'il vous est impossible de le recevoir. Donnez une raison quelconque....

PÉDRO

Confiez-moi un plein pouvoir, je me charge de le congédier.

CAZINI.

Oui; mais l'argent qu'il t'a donné?....

PÉDRO.

Soyez tranquille, je le garderai. *(Regardant le colonel.)* Il me l'a donné de si bon cœur.

CAZINI.

C'est très-embarrassant, extrêmement embarrassant. Vous entendez bien que les procédés, la politesse, son grade de colonel; moi qui d'ailleurs aime beau-

coup les militaires.... (*A Germencey.*) Si vous alliez le trouver, si vous lui faisiez entendre....

PÉDRO.

Ah! monsieur, voulez-vous être la cause d'un malheur? Il faut qu'il se cache au contraire. (*Au colonel.*) Allez faire un tour dans le parc, et bientôt....

CAZINI.

En effet, c'est le plus prudent. Moi et Pédro nous arrangerons l'affaire.

GERMENCEY, bas à Pédro, en sortant.

Songe à gagner l'argent que tu as reçu.

PÉDRO, bas à Germencey.

Il est bien gagné, puisque je le tiens.

SCÈNE XVII.

PÉDRO, CAZINI.

CAZINI, après un moment de réflexion.

Mon parti est pris. Va trouver ce jeune homme. Dis-lui....

PÉDRO.

Qu'il remonte à cheval, et qu'il parte.

CAZINI.

Non, qu'il entre. Je vais lui parler d'une manière....

PÉDRO, à part.

Ah, diable! ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Non, monsieur, il ne faut pas que vous ayez rien à démêler avec cet étranger. Je le connais : c'est un homme terrible; vous, vous n'êtes pas endurant; vous

avez le bon droit de votre côté; vous n'aimez pas qu'on vous trompe : et vous avez raison. Vous lui parlerez ferme ; lui , comme militaire , vous répondra sur le même ton; vous vous fâcherez; il redoublera de force, d'adresse, de ruse pour en venir à son honneur; et peut-être enfin que, malgré tous vos efforts, il cherchera querelle à son rival, il le tuera et il enlèvera votre nièce.

CAZINI.

(En colère.) (Se radoucissant.)

Enlever!... je ne le souffrirai pas. Passe encore s'il la demandait en mariage. Je pourrais consentir....

PÉDRO.

Est-ce qu'un galant de profession demande jamais une femme en mariage? Fi donc! c'est trop commun. Il l'enlèvera, c'est moi qui vous le dis.

CAZINI.

Mais quel moyen emploieras-tu plus que moi?..

PÉDRO.

Oh! un bien simple. Je connais le colonel; au milieu de tous ses défauts, il a du bon vraiment. Il a d'ailleurs infiniment de confiance en moi, la plus grande idée de ma probité. Je lui parlerai en père, je le ferai rougir de ses erreurs. Je lui dirai, d'un ton pathétique, les larmes aux yeux : « pourquoi venez-vous troubler la tranquillité d'une honnête famille, d'un homme paisible, qui n'a d'autre sollicitude que de marier dignement sa nièce?» Je redoublerai de chaleur, d'éloquence; je le connais, il n'y résistera pas. Je le vois déja qui s'attendrit; il m'embrasse, il remonte à

cheval, il s'éloigne au galop; je reviens promptement vous annoncer cette bonne nouvelle : dans le ravissement qu'elle vous cause, vous me remerciez, vous tirez une bourse, vous me la donnez, je la reçois, nous sommes contents.... et tout est fini.

CAZINI.

Tu m'as attendri ! tu es un honnête garçon. Et pour le zèle que tu montres, je te promets une récompense.

PÉDRO.

Oh ! ce n'est pas l'intérêt....

SCÈNE XVIII.

BELMONT, PÉDRO, CAZINI.

BELMONT, en dehors.

Je me lasse d'attendre, il faut que je lui parle.

PÉDRO.

Le voilà ; sortez vite, et je vous réponds qu'avant dix minutes, nous en serons débarrassés.

CAZINI.

Allons, fais tout pour le mieux.

SCÈNE XIX.

PÉDRO, SEUL.

Tout va bien. Courage, Pédro ! le colonel t'a payé pour servir ses projets; ton maître te paiera pour se

faire tromper; il faut que notre sous-lieutenant paie pour recevoir son congé.

SCÈNE XX.

BELMONT, PÉDRO.

BELMONT, en entrant.

Je ne comprends rien à cette manière de recevoir les gens que l'on invite.

PÉDRO, à part.

Voilà le moment.

BELMONT.

Me faire attendre une heure dans une antichambre! (*A Pédro.*) Ah! vous êtes de la maison?

PÉDRO.

Oui, monsieur.

BELMONT.

Vous pourrez me dire pourquoi monsieur Cazini refuse de me recevoir?

PÉDRO.

C'est qu'apparemment il ne le veut pas.

BELMONT.

Comment! il m'invite à venir passer quelques jours chez lui, je cède à son invitation; je trouve le moyen de me soustraire à mes devoirs, et je reçois cet accueil! Il y a là-dessous quelque mystère.

PÉDRO.

Oh! un très-grand mystère.

BELMONT.

Ne peux-tu me le dire?

PÉDRO.

Impossible. On m'a défendu, sous peine d'être chassé comme un mauvais sujet, de rien révéler de ce qui se passe ici. Je suis un pauvre garçon, moi, sans fortune; je n'ai que ma place et ma probité pour tout bien, et vous sentez que je ne dois pas m'exposer à les perdre.

BELMONT.

Si l'on te donnait les moyens de ne pas craindre la perte de ta place?

PÉDRO.

Je tremblerais alors pour ma probité.

BELMONT, lui offrant une bourse.

Avec ceci peut-on savoir bien des choses?

PÉDRO, prenant la bourse.

Oui, nous pouvons commencer à jaser.

BELMONT.

Dis-moi d'abord quelle peut être la cause de ce changement subit. J'ai cru que, d'après la lettre affectueuse....

PÉDRO.

Depuis ce temps, il est arrivé bien du changement. Tout le monde s'est mis dans la tête que vous n'étiez pas le sous-lieutenant Belmont....

BELMONT.

Et qui suis-je donc?

PÉDRO.

On prétend que vous êtes le colonel Germencey, un libertin fieffé, un coureur d'aventures.

BELMONT.

Qui peut avoir donné lieu à ce bruit ridicule?

PÉDRO.

Un certain valet qui dit avoir servi ce colonel. Monsieur Cazini, qui n'aime pas ce militaire....

BELMONT.

Il est vrai que dans sa lettre il n'en dit pas de bien.

PÉDRO.

Et voilà pourquoi il ne veut pas vous recevoir.

BELMONT.

C'est un tour que l'on veut me jouer. Ce valet est un fripon.

PÉDRO.

Je n'en disconviens pas.

BELMONT.

Il aura été gagné.....

PÉDRO.

Par quelque rival.

BELMONT.

Un rival! Et pourquoi en aurais-je? Je ne connais ni la nièce, ni l'oncle. On dit, il est vrai, que cette nièce est jolie.

PÉDRO.

On dit aussi que l'oncle veut la marier à tout le monde.

BELMONT.

Je le sais. C'est une manie qu'on lui reproche.

PÉDRO.

Il aura sans doute manifesté ses vues sur vous; quelque prétendant aura su cela.....

BELMONT.

Il se sera introduit dans la maison.

PÉDRO.

Un valet aura servi cet amant déguisé.

BELMONT.

On lui aura donné de l'argent.

PÉDRO.

Oui, peut-être bien..... trente pistoles.

BELMONT.

Et ce fripon aura soutenu effrontément.....

PÉDRO.

Que vous étiez le colonel.

BELMONT.

L'oncle se met en colère.....

PÉDRO.

Il me charge de vous dire.....

BELMONT.

De repartir à l'instant.

PÉDRO.

Sans doute. Vous, vous sentez que la nécessité vous force.....

BELMONT.

De rester, en dépit de l'ordre.

PÉDRO.

Mais cet oncle est irrité.

BELMONT.

Je lui parle.

PÉDRO.

Il se fâche.

BELMONT.

Je l'apaise.

PÉDRO.

Il veut des preuves.

BELMONT.

Je lui montre mes papiers.

PÉDRO.

Il n'y croit pas.

BELMONT.

Je le désabuse ; tout se découvre, l'amant est éconduit ; le valet est puni, on me reçoit, on m'accueille, on me fête, et voilà le dénouement.

PÉDRO, à part.

Ce n'est pas celui que j'attendais. Pour comble d'embarras, voilà l'autre.

SCÈNE XXI.

BELMONT, CAZINI, PÉDRO.

CAZINI, à part.

Encore ici !

PÉDRO, bas à Cazini.

Il a été sourd aux remontrances les plus pathétiques ; il veut, en dépit de tout le monde, passer pour le jeune Belmont.

BELMONT, à part.

Voilà sans doute mon hôte.

CAZINI, bas à Pédro.

Comment ! il a la prétention de croire ?....

PÉDRO.

Oui, il dit que vous êtes un bon homme ; qu'il a des papiers qu'il vous montrera..... Vous savez bien ce que tout cela veut dire.

CAZINI.

Ah! il a des papiers?.. Il me prend donc pour un imbécile!..

BELMONT, à part.

Que peuvent-ils se dire?

PÉDRO.

Tachez de le renvoyer ; pour moi j'y renonce. (*A part en sortant.*) Si le colonel perd la partie, tant pis. Pour moi, j'ai tiré mes enjeux.

SCÈNE XXII.

BELMONT, CAZINI.

BELMONT.

Dois-je croire, monsieur, ce que ce valet vient de me dire?

CAZINI.

Oui, monsieur. Tout le monde sait qui vous êtes.

BELMONT.

Il paraît cependant que l'on se trompe beaucoup à mon égard.

CAZINI.

Dites plutôt que vous êtes désespéré de ne pouvoir nous tromper. Nous sommes au fait de vos tours, monsieur le colonel.

BELMONT.

Colonel! mais je ne le fus jamais. Pourquoi me donner un titre?..

CAZINI.

Que vous ne voulez pas maintenant avoir, je le crois bien. Quoi! parce que je me suis permis quelques mots sur vos galanteries, vous voulez me jouer de la sorte?

BELMONT.

Ce ne fut jamais mon intention. Je viens, d'après votre lettre, en qualité de fils d'un de vos anciens amis...

CAZINI.

Je ne crois pas avoir été jamais l'ami de monsieur votre père.

BELMONT.

Quoi! Belmont que votre estime.....

CAZINI.

J'estime beaucoup mon ami Belmont; il y a longtemps que je ne l'ai vu; mais ses traits me sont encore assez présents, pour être convaincu qu'il n'est pas votre père.

BELMONT.

Il n'est pas mon père! et qui donc s'il vous plaît?

CAZINI, riant.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

BELMONT.

La prévention..... Je puis vous jurer.....

CAZINI.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne vous croirai pas.

BELMONT.

Je puis, par des preuves authentiques.....

CAZINI.

Par des papiers sans doute que vous allez me montrer.

BELMONT, cherchant ses papiers.

Oui, monsieur, et vous jugerez vous-même.....

CAZINI.

Ne vous donnez pas la peine de les chercher ; non je ne veux pas les voir.

BELMONT.

Vous me nommerez au moins celui qui a osé soutenir que j'étais le colonel?

CAZINI.

Tout le monde vous a reconnu.. Si je voulais vous confondre, cela me serait bien facile. Je n'aurais qu'à faire venir.....

BELMONT.

Quel qu'il soit, qu'il vienne cet imposteur, et nous verrons.....

CAZINI.

Voilà justement ce que je veux éviter. Je ne veux pas être la cause de quelque scène tragique.

BELMONT.

Je ne vous comprends pas.

CAZINI.

Vous êtes bien adroit en fait d'intrigues, mais malheureusement tout se découvre.

BELMONT, avec dépit.

Ah! c'est aussi pousser l'incrédulité trop loin.

CAZINI.

C'est mettre aussi trop d'opiniâtreté.

BELMONT.

Il est de mon honneur de ne pas m'exposer à tant d'humiliations.

CAZINI.

Il est de mon devoir de ne pas souffrir ce déguisement.

BELMONT.

Je vais me retirer, monsieur, avec le regret de n'avoir pu vous convaincre de la vérité.

(Il va pour sortir.)

CAZINI.

Vous prenez votre parti de bonne grace. Attendez, je suis un bon homme, moi; je sais ce qu'on doit d'indulgence aux jeunes gens, et surtout aux militaires. Et puis, j'ai peut-être envers vous les premiers torts, ayant osé, sur le rapport d'un valet, m'égayer sur votre compte. Tenez, quittez ce faux nom de Belmont, annoncez-vous sous celui du colonel Germencey, et je me ferai un honneur de vous recevoir.

BELMONT.

Je ne puis consentir à cet arrangement; je rougirais de prendre un nom et un titre qui ne m'appar-

tiennent pas. Adieu, monsieur; j'espère que bientôt vous serez détrompé. Je me retire.

SCÈNE XXIII.

CAZINI, SEUL.

Il a du caractère! il n'a pas voulu avouer la ruse. Ce jeune homme m'a plu: il a de ces physionomies que l'on aime au premier coup d'œil. S'il était vraiment épris de ma nièce.... S'il entrait dans ses projets de se marier... Il est colonel.... Voilà un de ces mariages que j'aurais désiré conclure.

SCÈNE XXIV.

CAZINI, PÉDRO.

PÉDRO.

Notre militaire s'en va! Comment avez-vous fait?

CAZINI.

D'abord, j'ai tenu bon; je n'ai pas voulu voir ses papiers. En vain je lui ai proposé de rester, en reprenant toutefois son véritable nom, il n'a pas voulu. Ce que c'est que l'entêtement!

PÉDRO.

En restant, c'était s'avouer coupable; il eût fait une sotte figure. Ah! oui, tout calculé, il a mieux fait de repartir.... pour nous d'abord.

CAZINI.

Mais pourquoi diable aussi s'avise-t-il d'avoir recours à la ruse?

PÉDRO.

Heureusement je vous ai prévenu.

CAZINI.

C'est vrai; je te sais bon gré de cela.

PÉDRO.

Oh! il m'aurait offert toute sa fortune, que je n'aurais jamais consenti à vous tromper.

CAZINI.

Je suis content de toi.

PÉDRO.

Il a cru que j'avais toujours le même goût pour l'intrigue.

CAZINI.

C'est cela.

PÉDRO.

Mais depuis que je vous sers! oh, je suis bien revenu de mes erreurs.

CAZINI.

Tant mieux.

PÉDRO.

Il n'y a vraiment d'argent légitimement gagné que celui que nous procure un travail honnête.

CAZINI.

Voilà de bons principes. Sois toujours aussi honnête, j'aurai soin de toi. (*Il feint de sortir, et revient ensuite dire à Pédro d'un ton amical et riant :*) Pédro! il faut que je songe un de ces jours à te marier.

PÉDRO.

Que d'obligations je vous aurai!

CAZINI.

Notre jeune homme est dans le parc; cours le rejoindre; dis-lui que son colonel est reparti, et qu'il peut paraître maintenant.

SCÈNE XXV.

ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Laissons-là cet étourdi, et songeons aux préparatifs.

ROSALINE, accourant.

Ah, mon oncle! vous ne savez pas?....

CAZINI.

Qu'y a-t-il donc?

ROSALINE.

Vous vous rappelez cet officier de Florence, dont la physionomie agréable....

CAZINI.

Resta gravée dans ta mémoire. Eh bien?

ROSALINE.

Eh bien, mon oncle, il est ici.

CAZINI.

Ici? lui!

ROSALINE.

Oui, cet inconnu qui à tant de droits à ma reconnaissance, n'est autre que le colonel Germencey.

CAZINI.

Que notre hardi colonel qui vient de repartir à l'instant?

ROSALINE.

Oh! je ne crois pas qu'il soit reparti. Le hasard me fait traverser la cour, la curiosité m'entraîne, je veux voir ce galant si redoutable, je m'approche sans affectation, je porte les yeux sur lui, sans paraître le regarder; il me reconnaît, jette un cri, et nous restons muets d'étonnement, de trouble et peut-être de plaisir. Mon oncle, le voici.

SCÈNE XXVI.

ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

BELMONT, à part, en entrant.

Elle est ici, faisons tout pour y rester. (*Haut.*) Monsieur, je reviens.....

CAZINI.

Ah! ah! c'est vous, monsieur! je vous croyais déja bien loin.

BELMONT.

J'ai changé d'idée; et, puisque vous voulez bien....

CAZINI.

Je me ferai un honneur de faire votre connaissance; mais vous savez nos conditions.....

BELMONT.

Je veux m'y conformer, et puisque vous voulez ab-

solument voir en moi le colonel Germencey, pour vous faire plaisir, je vous dirai que je le suis.

CAZINI.

A la bonne heure ! que diable ! quand on porte le nom d'un galant homme, on doit le garder, sans aller prendre celui d'un autre.

BELMONT.

C'est mon avis.

CAZINI.

Allons, sans rancune, mon cher colonel ; et, pour vous prouver que j'ai tout oublié, je vais vous présenter à ma nièce... que vous connaissez très-bien. Oh ! je sais tout.

BELMONT.

Ah ! madame, combien je suis heureux que le hasard !....

ROSALINE.

C'est moi qui dois le remercier, au contraire.....

CAZINI.

Voilà une reconnaissance un peu froide ; mais patience, j'ai mes projets, j'arrangerai tout cela.

ROSALINE.

Mon oncle, prenez garde....

CAZINI.

Vous avez bien fait d'arriver aujourd'hui ; quinze jours plus tard il se pouvait qu'elle fût remariée.

ROSALINE.

Mais, mon oncle, songez-vous ?....

CAZINI.

Mais quel mal y a-t-il à dire que ta main est promise au jeune Belmont?

BELMONT.

Au jeune Belmont, monsieur?

CAZINI.

Oui, un officier de votre régiment. Il est ici d'aujourd'hui.

BELMONT.

Ici? arrivé avant moi?

CAZINI.

Oh! bien long-temps avant vous.

BELMONT, très-étonné.

Ah! ah!

ROSALINE, avec dépit.

Ne croyez pas ce que vous dit mon oncle : il s'amuse tous les jours par de semblables projets. Je puis vous répondre d'avance que ce Belmont ne sera jamais mon époux; et d'ailleurs, sans vouloir montrer de l'orgueil, je me crois encore assez jeune, assez riche, pour espérer de fixer les regards d'un homme qui me conviendra beaucoup mieux qu'un jeune étourdi sans esprit et sans fortune.

BELMONT, à part.

Me voilà bien! Il y a là-dessous quelque mystère impénétrable.

CAZINI.

Eh bien, s'il ne te convient pas, n'en parlons plus; et puisqu'il est en mon pouvoir de te faire épouser l'homme que tu préfères....

ROSALINE

Finissez donc.

BELMONT, en tremblant.

Vous avez distingué quelqu'un, madame?

ROSALINE, impatientée.

Eh! croyez vous mon oncle? (*A Cazini.*) Finissez vous, dis-je ou j'abandonne ces lieux.

SCÈNE XXVII.

PÉDRO, GERMENCEY, ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

GERMENCEY, à Pédro, en entrant sans voir les autres.

Tu es bien certain qu'il est reparti?

PÉDRO.

Je l'ai vu monter à cheval.

CAZINI, apercevant le colonel.

Ah! voici notre jeune homme.

GERMENCEY, appercevant Belmont.

Belmont!

PÉDRO.

C'est le diable!

BELMONT, à part.

Mon colonel! Ah! je devine tout. C'est à mon tour de rire à ses dépens.

PÉDRO.

Dispensons-nous de l'explication : elle sera chaude.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE XXVIII.

GERMENCEY, ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

CAZINI, allant à Germencey.

Contenez-vous, mon ami, ne faites pas de scène; il vient de m'avouer qu'il était le colonel.

GERMENCEY, étonné.

Ah! il a avoué qu'il était.... C'est différent.

CAZINI, allant à Belmont.

Je suis content de lui. Il ne vous en veut pas. Grace à mes soins, tout est arrangé.

GERMENCEY, à Belmont en riant.

Je vois avec plaisir, mon cher colonel...

BELMONT, sévèrement et du ton d'un supérieur.

Monsieur, je suis très-étonné de vous rencontrer ici, je l'avouerai.

GERMENCEY, riant.

Quel ton! je ne vous vis jamais aussi sévère avec moi?

BELMONT.

Vous avez beau dire, je ne devais pas vous trouver ici. Je vous ai commandé ce matin pour une expédition, vous aurez la bonté de m'en rendre compte.

GERMENCEY, à part.

Le traître tourne la ruse contre moi.

BELMONT.

Voudriez-vous bien, monsieur, répondre à votre colonel?

CAZINI, à Germencey.

Répondez donc.

ROSALINE, à Germencey.

Songez qu'il est votre supérieur.

GERMENCEY.

Mais en vérité, je ne sais que dire... (*Riant.*) Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire. Ah! ah! ah!

BELMONT.

Cette gaieté-là n'est pas de saison.

ROSALINE, à Germencey.

Vous l'irritez.

GERMENCEY.

Pardonnez-moi, monsieur le colonel; mais il me paraît si singulier.... Ah! ah! ah!

CAZINI, à Germencey.

Encore!

BELMONT.

Je vois qu'il faut que j'use de toute mon autorité. Vous aurez la complaisance d'aller rire tout seul dans votre appartement. Vous resterez.... quinze jours aux arrêts.

GERMENCEY, riant toujours.

Aux arrêts! Ah! ah! ah! Pour quinze jours!

BELMONT.

Ayez la bonté de repartir à l'instant même.

GERMENCEY, à part.

Repartir! Ah diable! (*Haut.*) Je prendrai la liberté de représenter à mon colonel, que....

BELMONT

Moi, je prenderai la liberté de vous dire qu'il faut m'obéir.

GERMENCEY.

Mais....

BELMONT.

Mais, mais, mais.... Je suis votre colonel ou je ne le suis pas. Voyons, le suis-je?

GERMENCEY.

Il est aussi vrai que vous êtes colonel, que je suis Belmont.

CAZINI, à Germencey.

Allons, cédez : la discipline militaire le veut ainsi.

ROSALINE, faisant une révérence à Germencey.

Monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

GERMENCEY, à part.

Me voilà bien avec mon stratagème.

CAZINI.

Je vais donner l'ordre qu'on selle votre cheval. Pédro! Pédro! Il n'arrivera pas.

GERMENCEY, à part.

Que faire? avouerai-je tout?

BELMONT, à part.

Il est embarrassé.

SCÈNE XXIX.

GERMENCEY, ROSALINE, PÉDRO, CAZINI, BELMONT.

CAZINI, à Pédro qui entre.

Arriveras-tu donc? On a bien de la peine à t'avoir. Prépare tout pour le départ de monsieur Belmont.

PÉDRO.

De monsieur Belmont! Tout est donc éclairci?

CAZINI.

Oui, oui, on s'est expliqué. La chose s'est très-bien passée. Le colonel seul nous reste.

PÉDRO, à Germencey.

Nous l'avons emporté. Mes trente pistoles sont bien gagnées. (*A Belmont.*) Pour vous, monsieur, quand vous voudrez partir....

CAZINI.

Que dis-tu donc?

PÉDRO, montrant Germencey.

Ne m'avez-vous pas dit que tout était éclairci, et que vous gardiez monsieur le colonel?

CAZINI, montrant Germencey.

Mais ce n'est pas lui, c'est Belmont.

PÉDRO.

Quoi, vous ne saviez pas encore?... Oh! imbécile....

ROSALINE.

Quel mystère?

BELMONT, à part.

Tout se découvre.

CAZINI, montrant Belmont.

Mais je ne dois voir ici de colonel...

GERMENCEY.

Que moi. Allons, pour la première fois de ma vie, faisons une action raisonnable. Belmont, je vous rends votre nom, et je vous prie, ainsi que monsieur Cazini, de me pardonner ma témérité. Madame, daignerez-vous oublier?...

CAZINI, à Germencey.

Comment, c'est vous qui êtes venu sous un nom supposé?...

GERMENCEY.

Dans le dessein de me venger.

ROSALINE, à Belmont.

Et vous, monsieur, vous êtes?...

BELMONT.

Le jeune étourdi, sans esprit et sans fortune.

ROSALINE.

J'ai mal parlé de monsieur Belmont; mais vous ne portiez pas alors votre nom.

GERMENCEY.

Monsieur Cazini, vous devez m'excuser; car, en conscience, votre lettre, un peu dure à mon égard, est la seule cause de mon étourderie. Qui donc a pu vous dire tant de mal de moi?

CAZINI.

C'est Pédro.

GERMENCEY.

Comment, misérable, tu t'es permis?...

PÉDRO.

Ah! j'ai dit un peu la vérité. Mais, ne parlons plus de tout cela. Moi, je suis enchanté que tout soit arrangé pour le mieux.

CAZINI.

Tout n'est pas arrangé pour toi : tu es un maraud; tu m'as trompé.

PÉDRO.

C'est vrai; mais cela n'était pas difficile. On m'avait donné trente pistoles, je vous l'ai dit.

BELMONT.

Tu m'as aussi tiré de l'argent.

PÉDRO.

J'en conviens; mais je vous donnais en revanche un congé. Enfin, vous avez tous eu pitié d'un pauvre diable; il ne me reste qu'à vous en remercier.

CAZINI.

Et qu'à décamper de la maison; je n'aime pas les valets intrigants et intéressés.

PÉDRO.

Intéressé! fi donc! je n'aime pas l'argent, moi. Si j'ai pris celui qu'on m'a donné, c'était dans le dessein de faire une belle action.

ROSALINE.

Laquelle?

PÉDRO, montrant Cazini.

J'ai vu monsieur faire tant d'heureux, que j'ai désiré l'imiter. Je vais marier une jeune orpheline.

CAZINI.

Tu vas marier une jeune fille?

PÉDRO.

Oui, monsieur. Je lui donne pour époux un fort joli garçon; (*Montrant Germencey et Belmont.*) et votre argent sera sa dot.

CAZINI, à Germencey et à Belmont.

Son motif est excusable. Et quel est le joli garçon que tu lui destines?

PÉDRO.

C'est moi, monsieur.

GERMENCEY.

Voilà une petite personne bien heureuse!

CAZINI.

Allons, soit, marie-toi, et amende-toi, si c'est possible; et nous, oublions nos torts communs. Vous passerez quelques jours avec nous, monsieur le colonel. J'espère garder plus long-temps notre jeune Belmont. Il a des droits à la reconnaissance de ma nièce, des titres à mon amitié; et j'espère que tous les deux approuveront un de ces jours mes nouveaux projets de mariage.

FIN DES PROJETS DE MARIAGE.

L'ONCLE-VALET,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS,

Représentée pour la première fois le 9 décembre 1798.



NOTICE

SUR L'ONCLE-VALET.

J'AURAIS mieux fait de mettre en comédie ce petit sujet qui, sans être tout-à-fait une imitation de la pièce de *Shéridan*, a pourtant plusieurs rapports avec elle. Ce que je dois à la pièce anglaise, est la position de l'oncle avec ses neveux, et le caractère du jeune hypocrite. Quant à l'étourdi, il n'appartient pas plus à *Shéridan* qu'à tous les auteurs du temps passé et présent. C'est un caractère si ordinaire parmi les jeunes gens, qu'il serait impossible de les mettre au théâtre, sans l'y retracer avec des nuances plus ou moins fortes.

Mon petit opéra, ou plutôt ma petite comédie, fit un très-grand plaisir à la représentation ; mais elle ne fit point d'argent. L'abondance du dialogue la rendit très-difficile à jouer ; et, excepté le rôle que j'avais fait pour Elleviou, et qu'il joua avec une grande supériorité, les autres personnages ne produisirent qu'un effet très-médiocre. La musique fut composée par *Dellamaria*, et l'on y re-

trouva toute la grace de son talent ; mais, soit que les morceaux ne se prêtassent pas au développement de tous ses moyens, soit qu'ils fussent placés de manière à retarder l'action de la comédie, ils n'excitèrent point cet enthousiasme que le public avait montré pour ses premières productions. La différence entre l'effet de cette pièce et celui du *Prisonnier* vient, je le crois au moins, de ce que *l'Oncle-Valet*, quoique bien conduit, n'offre rien de nouveau dans la première idée de l'ouvrage, ni dans les caractères ; tandis que, dans *le Prisonnier*, toutes les idées sont nouvelles : ce qui me confirme dans l'opinion que l'auteur le plus versé dans son art, peut faire un ouvrage dramatique très-régulier et très-bien fait ; mais qu'il ne peut espérer un succès d'affluence, qu'autant que l'originalité et la nouveauté du sujet piqueront la curiosité du public. Ce que le public veut avant tout, c'est de s'amuser ; il ne vous demande pas compte des moyens que l'on prend pour y parvenir : ce n'est qu'autant qu'on échoue dans son entreprise qu'il se montre très-sévère ; mais il veut du nouveau, et c'est ce goût de la nouveauté qui force les artistes à s'écarter de la véritable route. C'est ce qui a donné de la réputation à *Boucher*, ce qui a fait pendant long-temps admirer les pièces de Dorat et de son école, ce qui a introduit ces formes ridicules et maniérées

dans l'architecture et jusque dans les meubles. On s'ennuie de tout, même du grand et du beau, chez un peuple changeant, dont de fortes institutions n'ont point encore fixé les mœurs. Tout peuple libre, au contraire, et dont le sort est fixé à jamais par de grandes institutions politiques, cesse de voir la nation dans une partie de ses membres. Il n'admet dans les arts que ce qui touche à ses grands intérêts; il admirera les hauts faits qui l'honoreront, les idées sublimes qui tourneront à l'avantage de la patrie, de la tolérance et de l'humanité. Mais si ce peuple ne jouit pas des droits qui lui sont dus, s'il est dominé par une fraction de lui-même, qui ait intérêt à écarter de ses yeux tout ce qui peut l'éclairer, ses théâtres et son muséum ne lui rappelleront que les idées étroites de la fraction qui le gouverne; tout sera petit, mesquin, maniéré, tout tendra au bigotisme, à la superstition, pour peu que le chef du gouvernement soit galant et frivole, pour peu qu'il soit dévot ou plutôt hypocrite.

Le récit de la mort de *Dellamaria* m'ayant empêché de parler du succès d'Elleviou, dans ma notice sur *le Prisonnier*, je ne négligerai pas l'occasion qui se présente, de rendre justice au grand talent et aux aimables qualités de mon compatriote, de mon camarade de collége et de l'ami de ma jeunesse.

Elleviou ne pouvait pas plus que moi échapper à sa destinée. Malgré son père qui le destinait à suivre sa carrière (celle de la médecine), il ne pouvait, comme il me le disait, dans nos confidences secrètes, s'habituer *à fouiller dans les cadavres.* Nos goûts, qui étaient les mêmes, nous avaient unis de la plus étroite amitié. Soit que mes voyages et un peu plus de connaissance des hommes m'eussent fait prévoir que les suites de nos extravagances pourraient nous rendre l'un et l'autre malheureux, en attirant sur nous le courroux de nos familles, je l'engageais à combattre son penchant pour le théâtre, à ne pas aller si assiduement au spectacle; et, tout au milieu de mes graves exhortations, il m'interrompait par les plus beaux airs de Grétry, et moi, je finissais par lui débiter quelque belle tirade d'une tragédie. Tel était le démon qui nous possédait tous les deux, que nous mettions toute la société de notre bonne ville en rumeur, afin de la décider à jouer la comédie et la tragédie ; et, comme nous avions reçu des encouragements de la part des comédiens, que nous fréquentions le plus qu'il nous était possible, nous avions le double plaisir de nous croire très-supérieurs à nos jeunes camarades, et de rire tout bas de la manière dont ils débitaient les beaux vers de Voltaire. Nos parents, qui étaient loin de se douter

que nos jeux finiraient par les contrarier beaucoup, étaient fiers de nos essais, et mêlaient volontiers leurs applaudissements à ceux de leurs amis. Ces petits succès ne firent que nous encourager dans notre première idée. Ce n'était que dans la capitale que l'on pouvait se faire une réputation et parvenir à la gloire. Mais comment s'y rendre? Mais comment échapper à la surveillance de nos parents? C'est pourtant ce que nous fîmes tous les deux, dans des temps différents. Elleviou, plus impatient que moi, fut engagé, dès son arrivée à Paris, par le directeur de la Rochelle; mais, au moment de son début, un ordre de l'intendant fit arrêter le fugitif. Il fut conduit dans une tour qui donnait sur la place publique; et, tous les soirs, notre étourdi faisait entendre ses chants aux belles dames de la ville, car toutes s'empressaient d'aller écouter le médecin troubadour, qui riait comme un fou en leur chantant :

> Dans une tour obscure,
> Un roi puissant languit, etc.

Son père arriva bientôt, tout fut pardonné. On l'accueillit, on le fêta dans notre ville, où je vis reparaître mon complice qui me conta ses malheurs et ses succès, tout en m'assurant qu'il persistait à ne se faire recevoir docteur..... qu'au Théâtre-Italien. Il a tenu parole; car il ne fut pas plutôt venu à Paris,

pour achever ses études, qu'il débuta à la comédie italienne, sans avoir jamais joué en province, et qu'il y obtint dans le premier emploi le plus grand succès. Le public vit, dès son début, que ce jeune homme réunissait aux premières qualités qui font un acteur, la diction et la sensibilité, des manières qui annonçaient la bonne éducation qu'il avait reçue. Je ne parlerai point de la réputation qu'il s'est acquise dans la carrière qu'il a suivie; tout Paris regrette de l'avoir vu prendre sa retraite dans un âge qui lui laissait encore à espérer dix ans de succès; et moi je le regrette plus que personne, puisque je pouvais encore, en travaillant pour lui, étendre mon répertoire de l'Opéra-Comique.

Tout en racontant les petites folies de notre jeunesse, qui ont fini par avoir une si grande influence sur notre existence, je pourrais parler de plusieurs camarades nos confidents et nos amis, et qui ont eu par leurs conseils une grande part dans nos extravagances. Parmi ces noms il s'en trouve un qui est devenu *européen;* celui qui l'a porté est bien connu par les grands services qu'il a rendus à son pays, par les persécutions atroces dont il fut l'objet, et par un bien malheureux oubli de sa gloire. Je veux parler du *général Moreau*, notre ami, notre compatriote.

Il faisait alors son droit, et s'était acquis l'estime

de tous les jeunes gens par son caractère de bonhomie et de simplicité : son esprit juste et droit le rendait l'arbitre de tous nos différends ; sa bravoure froide et éprouvée le faisait choisir pour témoin de tous nos duels, et le temps qu'il employait à des études étrangères à son état annonçait assez qu'il n'était pas plus que nous dans la direction qui lui convenait. Cependant, malgré son air froid et sévère, il participait à toutes nos étourderies ; tout ce qu'une jeunesse ardente pouvait concevoir de ridicule et d'extravagant, nous le faisions avec cette assurance que nous trouverions de l'indulgence parmi les magistrats, qui étaient ou les parens ou les amis de nos familles. Courir les rues, donner d'indécentes aubades, faire du bruit dans certaines maisons, troubler l'ordre public et battre la patrouille, était dans ce temps-là l'occupation des jeunes gens qui donnaient le ton ; enfin, braver l'autorité et les lois était un de nos amusemens. Tout cela avait lieu à la suite de quelques orgies, j'en conviens, mais n'en était pas moins répréhensible. Certes il y a un peu loin de ce temps au nôtre ; et la jeunesse aujourd'hui ne se permettrait, sans aucun but utile, ni des actions qui peuvent troubler l'ordre, ni une résistance aux lois établies pour le maintenir. Mais telle était la mode autrefois dans cette classe mitoyenne à qui la constitution de

l'état n'accordait aucun privilége, et qui, devenue forte peu d'années avant la révolution, ne se faisait point de scrupule de s'en attribuer quelques-uns.

Moreau, sans partager tout-à-fait nos folies, après avoir essayé de nous en détourner, ne voulant pas non plus passer pour un jeune homme sensé, devenait alors notre guide, et finissait par commander les fous dont il ne partageait pas les opinions. C'est là qu'un observateur, s'il avait pu s'en trouver un parmi nous, eût deviné le génie d'un général prudent, aux moyens dont il se servait pour parvenir à son but. Comme il y avait souvent quelques risques à courir, par exemple lorsqu'il s'agissait, sans employer la violence et les coups, d'enlever les armes d'une patrouille, il faisait des dispositions si savantes, il savait trouver tant de ruses pour la faire tomber dans le piége qu'il lui tendait, que toujours, sans laisser aucun prisonnier, nous finissions par triompher de nos ennemis. Je ne finirais pas si je racontais toutes nos extravagances : elles produisirent dans la ville un grand scandale; mais, graces à la prudence de notre général, on ne put avoir de preuves contre une douzaine de jeunes fous qui suffisaient pour troubler le repos d'un grand nombre de leurs concitoyens.

La place de *secrétaire de la députation des états de Bretagne* m'ayant été accordée, m'arracha à mes

folles dissipations, me sépara de Moreau et d'Elleviou; et je ne les revis tous les deux que lorsque l'un commandait nos armées, et que l'autre se faisait applaudir sur le Théâtre-Italien.

Qu'il m'est pénible de ne pouvoir élever ma voix en faveur d'un grand militaire compagnon de ma jeunesse; mais je craindrais de mal défendre une cause qui ne peut appartenir qu'à l'histoire, une cause qu'on ne pourra discuter avec quelque avantage que lorsque le temps aura dissipé toutes les préventions, que lorsque l'ami (*) qui n'a pas quitté le général, dans son exil en Amérique, aura consenti à livrer au public le but et le motif d'une action qui a jeté un voile sur la plus belle vie, et qui force ses amis à se taire en baissant la tête, lorsqu'une trop juste indignation l'attaque, et lorsque toute la France oublie et ses services passés et son caractère. Certes je suis bien loin de ne pas condamner une faute que, d'après mes principes, je regarde comme la plus odieuse; mais je veux attendre, pour prononcer un arrêt, à connaître la cause qui a pu faire sortir de sa première direction un esprit si noble et si ferme. Tous ceux qui l'ont connu, ce malheureux général, dans les plus grandes crises de la révolution, et je suis de ce nombre, pourraient attester qu'ils ont toujours trouvé dans lui le véri-

(*) M. Frenières, également notre compatriote et notre ami.

table ami, le défenseur de son pays. Personne n'ignore qu'il a toujours voulu la liberté, et qu'il avait placé toute son ambition à la lui donner, à la lui conserver ; et qui sait si ce n'est pas cet amour même pour la liberté qui l'a porté à se ranger parmi les ennemis de la France ?

Son plan, et il est impossible de le concevoir autrement, ne pouvait être de favoriser l'étranger, mais bien de renverser celui dont il connaissait toute la haine, celui qui avait voulu faire tomber sa tête sur un échafaud, celui à qui la France devait ses malheurs présents et sa honte future ; celui qui dans sa haute destinée a moins vu le bonheur du peuple que l'avantage de donner des titres à ses flatteurs et des trônes à sa famille. Certes le général Moreau ne pouvait avoir aucun projet de ce genre ; il aimait la France, il l'aimait pour elle, il n'avait combattu que pour sa liberté, et ce n'est pas en Amérique et au sein d'une nation libre, qu'il a pu abjurer ses principes. Sans doute il avait un projet aussi ; mais tout doit faire croire que c'était celui de rendre à la France son indépendance en renversant un despote. Le sort, en le trompant sur les moyens l'a précipité dans l'abîme :

Car, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
(Racine.)

Ces moyens mêmes, précisément parce qu'ils étaient

désespérés, m'offrent la preuve qu'une fois parvenu au but que le général se proposait d'atteindre, il a cru qu'il lui serait facile de faire oublier le chemin qui l'y avait conduit. Je me plais à supposer que l'infortuné Moreau s'est dit : « On me condamnera « d'abord; mais bientôt on m'absoudra quand on « verra le résultat de mes projets, la pureté de mes « motifs; quand on m'entendra dire à la France : « Tu es libre, choisis ton gouvernement, fais ta « constitution; je la défendrai, je mourrai pour elle : « je ne suis et je ne veux être, moi! que ton géné- « ral... » Oui, voilà ce qu'il a dû penser, et ce que l'on saura peut-être quelque jour, quand l'indignation pour une grande faute, faute qui fut pourtant pardonnée au grand Condé, aura permis à la vérité de faire entendre sa voix en faveur d'un grand général, du moins ambitieux des hommes, et du plus constant ami de la liberté.

PERSONNAGES.

DOLBAN, armateur.
DUMONT, neveu de Dolban.
FLORVEL, neveu de Dolban.
ÉLISE, pupille de Dolban.
MARIE, gouvernante d'Élise.

La scène est dans le château de Dolban.

L'ONCLE VALET.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

DOLBAN, SEUL, *en robe de chambre.*

DÉJA neuf heures! laissons là ma correspondance, je la finirai ce soir. Si je suis un bon armateur, je suis un très-mauvais valet; je laisse tout à faire. Je ne puis m'empêcher de rire du rôle que je joue ici. Il est plaisant de voir un oncle... (*On frappe à la porte.*) Déja du monde! (*Il se dispose à ôter sa robe de chambre.*)

MARIE, en dehors.

Ne craignez rien, c'est moi.

DOLBAN, ouvrant la porte.

Ah! c'est Marie! elle est dans la confidence.

SCÈNE II.

DOLBAN, MARIE.

DOLBAN.

Vous m'avez fait peur, j'ai cru que c'était mon neveu ou ma pupille.

MARIE.

Ils ne sont pas encore descendus. Voici votre portrait; on vient de l'apporter à l'instant de la ville; je ne l'avais pas encore vu; il est d'une ressemblance frappante.

DOLBAN.

Les diamants sont bien montés.

MARIE.

Quelle sera la joie d'Élise quand elle verra ce portrait! elle l'attend avec impatience.

DOLBAN.

Oh! il ne faut pas qu'elle le voie avant la fin de mon épreuve; tout se découvrirait.

MARIE.

Vous persistez donc toujours à vouloir passer pour votre valet?

DOLBAN.

J'y suis résolu plus que jamais. Une seule chose m'afflige, c'est que je ne peux me livrer au plaisir que j'éprouve de revoir mon aimable pupille; mais son jeune âge me défend de la mettre du secret.

MARIE.

Avouez qu'elle est charmante! d'une naïveté, d'une innocence...

DOLBAN.

Sa naïveté m'amuse quelquefois: je veux lui donner un époux digne d'elle. Fille de mon intime ami, j'ai promis de faire son bonheur. Mon état de marin, mes longs voyages m'ont toujours éloigné de cette enfant chérie; mais vous, ma bonne Marie, vous m'avez rem-

placé près d'elle. Elle a répondu à vos soins; c'est à moi maintenant de vous récompenser l'une et l'autre. Il est temps de l'établir; je suis riche, et je veux au moins doubler sa dot; mais je ne veux pas que cette dot passe en des mains étrangères : mes neveux sont pauvres; élevés loin de moi, j'ignore quels peuvent être leurs vices, leurs vertus, je veux les connaître; c'est pour cela que j'ai pris l'habit et le nom de mon valet-de-chambre; sous cet habit, j'obtiendrai leur confiance. Les jeunes gens sont étourdis; ils ne croient pas nécessaire de se déguiser devant ceux qui les servent; je profiterai de leur inexpérience, je m'insinuerai dans leur esprit, je sonderai leur caractère, je connaîtrai leurs intrigues, et je préfèrerai celui-là seul qui se montrera digne de ma pupille et de la fortune que je lui destine.

MARIE.

Quelle bizarrerie!

DOLBAN.

Bon, il y a quarante ans que j'ai la réputation d'être un original. Songeons à ma toilette; le jour, cet appartement est commun à tout le monde; je pourrais être surpris en robe de chambre, et ce n'est pas là le costume ordinaire de Picard.

MARIE.

Mais cet habit vous expose a mille désagréments.

DOLBAN.

Huit jours sont bientôt passés.

MARIE.

Vos neveux peuvent exiger de vous des choses.

DOLBAN.

Je les servirai s'il le faut. Oh! je sais m'accommoder aux circonstances.

MARIE.

Je crains surtout cet étourdi de Florvel.

DOLBAN.

Mais comment savez-vous qu'il est étourdi? il n'est pas encore arrivé; vous le connaissez donc?

MARIE.

Sans doute; quoi! je ne vous ai pas dit que ce jeune homme, en rejoignant l'armée, passa par ce bourg; que, vous croyant de retour de vos longs voyages, il vint pour vous voir?

DOLBAN.

J'ai bien fait de me tenir prêt; voici Dumont.

MARIE.

Oh! pour celui-là, je le garantis un honnête homme; sa douceur...

DOLBAN.

Doucement. Depuis quelques jours que j'ai commencé mon épreuve, je sais à quoi m'en tenir. Il a déja voulu savoir certaines choses... Surtout, Marie, observez-vous bien. Vous oubliez toujours que je suis Picard... mon valet de chambre.

MARIE.

Crainte de nouvelle bévue, je vais vous laisser seul avec lui.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DOLBAN, DUMONT.

DUMONT.

Ah! te voilà, mon bon Picard.

DOLBAN.

Qu'il est caressant!

DUMONT.

Eh bien! Florvel n'arrive donc pas? Il sait peut-être que mon oncle ne doit être ici que dans un mois. Je me fais une fête de connaître ce cher oncle dont les bontés...

DOLBAN.

Oh! il a toujours aimé beaucoup ses parents.

DUMONT.

Tu dois être heureux à son service?

DOLBAN.

Je ne m'en plains pas.

DUMONT.

Dis-moi, Picard, les bruits que l'on fait courir sur sa fortune sont-ils fondés?

DUO.

DUMONT.

Dois-je croire ce qu'on m'a dit
De Dolban et de son crédit? *bis.*

DOLBAN.

Ce n'est pas du tout un faux bruit,
Croyez ce que l'on vous a dit. *bis.*

DUMONT.

On dit qu'il compte pour richesse
Des prés, des bois et des maisons,
Des vaisseaux et leurs cargaisons,
Enfin, des biens de toute espèce.

DOLBAN.

Oui, Dolban compte pour richesse
Des prés, etc.

DUMONT.

D'honneur pour lui j'en suis content.

DOLBAN.

On m'aime ici pour mon argent.

DUMONT.

A-t-il des biens en Amérique ?

DOLBAN.

La plus belle habitation.

DUMONT.

N'a-t-il pas à la Martinique ?...

DOLBAN.

Plusieurs beaux moulins à coton.

DUMONT.

A-t-il aussi des sucreries ?

DOLBAN.

Et cent négresses très-jolies.
Enfin, des riches colonies
Il est le plus riche colon.

DUMONT.

Comment ! des riches colonies
Il est le plus riche colon.
(A part.)

ENSEMBLE.

Si j'épouse la pupille,
Je roulerai sur l'argent.
Oh ! je vois qu'il est utile
D'avoir un riche parent.

DOLBAN, à part.

Tu n'auras pas ma pupille,
Tu désires trop l'argent.
Oh ! je vois qu'il est utile
D'éprouver certain parent.

DUMONT.

Tu ne conçois pas le plaisir que tu me fais...

DOLBAN.

Je m'en doute.

DUMONT.

En te faisant ces questions, ce n'est pas l'intérêt qui m'a guidé.

DOLBAN.

Oh ! je le vois bien.

DUMONT.

Que ne puis-je bientôt presser dans mes bras ce cher oncle !

DOLBAN.

Quelle tendresse ! il saura la reconnaître. C'est vous, sans doute, qui épouserez mademoiselle Élise, car on dit que votre cousin Florvel...

DUMONT.

Est un fou, un étourdi, sans mœurs, sans principes.

J'ai vainement, par mes conseils, voulu le ramener dans le bon chemin; c'est un homme perdu. Ne dis pas cela à Dolban : je ne veux pas lui faire de tort ; mais je plains cette aimable Elise si elle devient son épouse.

DOLBAN.

Soyez tranquille, votre oncle est clairvoyant : d'un côté, il verra la douceur, la franchise, les vertus; de l'autre... oh! c'est vous qui l'épouserez.

DUMONT.

Je l'espère; mais pourtant Florvel est aimable, sa figure est séduisante, et je crains...

DOLBAN, le regardant de la tête aux pieds.

Mais vous n'êtes pas mal, vous.

DUMONT.

Tu me flattes. J'aperçois Elise; depuis huit jours que je suis ici, je cherche à m'en faire aimer : laisse-moi, je veux lire dans son jeune cœur.

SCÈNE IV.

DOLBAN, DUMONT, ÉLISE.

ÉLISE, à Dumont.

Je vous salue. — Eh bien, Picard, tu n'as pas reçu d'autres nouvelles de ton maître?

DOLBAN.

Je vous l'ai dit, mademoiselle, il ne sera pas ici avant un mois. Des vaisseaux arrivés à Lorient...

ÉLISE.

Voilà un beau motif de retard. Je donnerais tous les

vaisseaux du monde pour embrasser quelques jours plutôt mon bienfaiteur, mon père.

DOLBAN.

Aimable enfant !

ÉLISE.

Ah ! dis-moi, n'aurais-tu pas oublié de me remettre le portrait de ton maître ? Il me l'a promis dans sa dernière lettre, et il se pourrait...

DOLBAN.

Vous le verrez peut-être avant peu.

ÉLISE.

Ah ! tant mieux. A peine connais-je mon tuteur. Je l'ai pourtant vu dans mon enfance ; mais ses traits échappés à ma mémoire...

DUMONT, bas à Dolban.

Sors donc, tu nous gênes.

DOLBAN, à part.

Epions-le. Je serais désolé qu'il s'en fît aimer.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉLISE, DUMONT ; DOLBAN, SANS ÊTRE VU.

DUMONT.

L'absence de mon oncle va retarder l'union qu'il avait projetée.

ÉLISE.

J'en suis bien aise, car si mon tuteur me mariait sans consulter mon goût...

DUMONT.

Auriez-vous préféré quelqu'un, mademoiselle?

ÉLISE.

Sans doute, on n'aime pas tout le monde également.

DUMONT.

Ainsi, notre oncle doit renoncer au projet qu'il avait de vous unir à l'un de ses neveux?

ÉLISE.

Non, car c'est l'un de ses neveux que j'aime.

DUMONT, à part.

C'est l'un de ses neveux! ô bonheur! elle n'a encore vu que moi. Ainsi, belle Élise, vous avez ressenti quelque amour pour l'un de ses neveux.

ÉLISE.

De l'amour! voilà un mot que j'entends prononcer tous les jours, que je trouve dans tous les livres, et que je ne comprends pas encore bien.

DUMONT, à part.

De l'innocence, une riche dot, oh! c'est vraiment un trésor. (*Haut.*) Elise, votre ignorance fait votre éloge: je veux vous éclaircir sur l'état de votre cœur.

DUO.

DUMONT.

Lorsqu'un objet a su nous plaire,
Nous en gardons le souvenir;
Plus son image nous est chère,
Et plus nous avons de plaisir.

ÉLISE.

Il est trop vrai, je suis de même,
Je pense à.... quelqu'un tout le jour ;
Il se peut pourtant que je l'aime,
Sans avoir pour lui de l'amour.

ENSEMBLE

DUMONT, à part.

Oh! c'est moi qu'elle préfère ;
Est-il un moment plus doux !

ÉLISE, à part.

Oh ! celui qui m'a su plaire,
Sera bientôt mon époux.

DUMONT.

Quand il est en votre présence,
Sentez-vous battre votre cœur ?
S'il vous quitte, dans son absence
Éprouvez-vous de la douleur ?

ÉLISE.

Ah ! mon dieu, j'ai senti de même
Plaisir et chagrin tour à tour ;
Maintenant je vois bien que j'aime,
Mais on peut aimer sans amour.

DUMONT.

Oh! c'est moi qu'elle préfère, etc,

DUMONT.

Lorsque l'objet qui sut vous plaire
Vous prend la main discrètement,
Loin de montrer de la colère,
Vous le regardez tendrement!

ÉLISE.

Sans le vouloir, j'agis de même,
Je presse la sienne à mon tour.

(Elle lui presse la main.)

Mais, hélas! s'il est vrai que j'aime,
Florvel a donc tout mon amour.

DUMONT, se relevant vivement au nom de Florvel.

C'est Florvel qui sut vous plaire?
Ciel! je reste confondu.

ÉLISE.

Je vous le dis sans mystère,
Oui, c'est Florvel qui m'a plu.

ENSEMBLE.

DUMONT, à part.

Peste soit de la méprise!
Peste soit de mon erreur!
Oh! j'ai fait une sottise,
J'en enrage de bon cœur.

ÉLISE.

Que parlez-vous de méprise?
Qui cause ici votre erreur?
Ai-je fait une sottise,
En disposant de mon cœur?

DUMONT.

Vous avez donc vu Florvel?

ÉLISE.

L'année dernière, lorsqu'il rejoignit l'armée. Oh! de ma vie je n'ai vu un homme plus enjoué, plus aimable; il est charmant : n'êtes-vous pas de mon avis?

DUMONT.

Oui, oui, certainement. (*A part.*) J'enrage.

DOLBAN, arrivant à la fin du morceau.

Il me paraît que vos amours ne vont pas trop bien.

DUMONT, avec humeur.

Voilà l'autre.

SCÈNE VI.

DUMONT, DOLBAN, ÉLISE, MARIE.

MARIE, à Dumont.

Excellente nouvelle! votre cousin arrive à l'instant même.

DUMONT.

Surcroît de contrariétés.

ÉLISE.

Florvel arrive! ah! tant mieux. Mais je suis horriblement habillée.... qu'en dis-tu, ma bonne? ce chapeau ne me va pas bien, cette robe est d'un mauvais goût.... Je vais changer tout cela; je serais fâchée que depuis qu'il ne m'a vue, il ne me trouvât pas embellie.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DUMONT, DOLBAN, MARIE.

MARIE.

Quelle innocente coquetterie! Elle ne cache pas ses sentiments. On voit qu'elle aime Florvel.

DUMONT.

Et c'est ce qui me désespère; voir une personne aussi aimable devenir la proie d'un jeune libertin.

DOLBAN.

Vous en êtes donc bien amoureux?

DUMONT.

J'en suis fou! et la dot, il la dissipera follement.

MARIE.

Le mariage peut corriger un jeune homme.

DUMONT.

N'y comptez pas; ses vices tiennent au cœur.

DOLBAN.

Il ne l'épousera pas. Mon maître est un homme raisonnable, et je pourrai m'opposer....

DUMONT, après avoir réfléchi.

Mes amis, je n'ai plus de ressource qu'en vous; comptez sur ma reconnaissance.

DOLBAN, bas à Marie.

Il se démasque.

MARIE, à Dumont.

Disposez de nous, si nous pouvions vous servir....

DUMONT.

Je veux tout faire pour votre fortune. Mais il me vient une idée; je vous ai vus souvent vous entretenir en particulier, vous faire des signes d'intelligence..... Vous êtes à peu près du même âge.... Vous aimeriez-vous, mes amis?

MARIE.

Nous aimer!... Mais je suis étonnée.

DOLBAN.

Mais ne rougissez pas, mademoiselle Marie. Eh bien, oui, nous nous aimons.

DUMONT.

J'en suis enchanté. Je veux vous unir, et c'est moi qui me charge de votre dot.

MARIE.

Vous êtes trop bon de penser à une pauvre fille comme moi.

TRIO.

DUMONT.

Mes enfants, je veux vous unir
Par les doux nœuds du mariage.

MARIE, en riant.

Ne me faites pas rougir,
Quel honneur! quel avantage!

DOLBAN.

Oh! c'est vraiment me servir.
Quel honneur! quel avantage!

DUMONT.

Allons, donnez-moi votre main.

DOLBAN.

Très-volontiers, voilà ma main.

MARIE.

Puisqu'on le veut, voilà ma main.

DUMONT.

Sachez quel est mon dessein,
Il faut, par votre entremise,
Que de notre jeune Élise
J'obtienne bientôt la main.

MARIE ET DOLBAN.

Il faut, par notre entremise,
Que vous épousiez Élise;
C'est vraiment un beau dessein.

DUMONT.

Croyez que ce mariage
Va nous rendre tous heureux.
Car, sur la dot, je m'engage } *bis.*
A vous enrichir tous deux. }

MARIE ET DOLBAN.

Sur cette dot il s'engage
A nous enrichir tous deux.

(A Dumont.)

Oh! pour nous c'est très-heureux.

DUMONT.

Oh! quel bonheur, quelle ivresse!

(A part.)

Grace à quelque bon moyen,
J'obtiendrai par mon adresse,
La pupille et tout son bien.

MARIE ET DOLBAN.

Il veut avoir, par adresse,
La jeune Élise et son bien.
Oh! quel bonheur, quelle ivresse!
Bon Dumont, vous n'aurez rien.

DUMONT.

Il faut que nous trouvions un stratagême.

DOLBAN.

Oui, oui; cherchons un stratagême.

FLORVEL, en dehors.

Peste soit des chevaux et des routes!

DUMONT.

C'est Florvel: quel contre-temps maudit!

SCÈNE VIII.

DUMONT, DOLBAN, MARIE, FLORVEL.

DUMONT, courant au-devant de Florvel.

Ah! c'est vous, mon cher cousin; soyez le bienvenu, nous vous attendions avec impatience.

FLORVEL.

Salut au cher Dumont. — Ah! bonjour, Marie; mais où est donc Elise, cette aimable enfant?

MARIE.

Vous l'allez voir bientôt, elle est à sa toilette. Je cours vite faire préparer votre appartement.

(Elle sort.)

FLORVEL.

Ce qu'on m'a dit est-il vrai? quoi! mon oncle n'est pas encore arrivé?

DOLBAN.

Il m'a fait prendre les devants pour vous prévenir que des affaires importantes le retenaient pour un mois à Lorient.

FLORVEL.

Pour un mois! mais un mois est un siècle quand on attend. Je suis d'un humeur effroyable; me faire quitter Paris à l'instant où il est le plus brillant, où j'allais mettre à fin une aventure.... Je gage que c'est quelque tour du cher oncle; il passe, dans la famille, pour être un original de la première espèce....

DOLBAN.

On dit donc, dans la famille, que c'est un original?...

FLORVEL.

Oh! il a fait mille tours dans sa vie plus plaisants les uns que les autres. Mais que pense-t-on de celui-ci? il nous fait venir deux pour épouser sa pupille.... C'est vraiment un fou; mais comme on prétend qu'il a quelques bonnes qualités, nous lui passerons tout cela.

DOLBAN.

C'est heureux!

DUMONT.

Mon cousin, parlez avec plus de respect d'un oncle dont les bontés....

FLORVEL.

Je le respecte beaucoup, et ce qu'on m'a dit de ses originalités me donne même envie de le connaître. Mais, en attendant qu'il arrive, comment passerons-nous notre temps dans ce grand vilain château?

DUMONT.

La bibliothèque peut nous offrir des ressources contre l'ennui....

FLORVEL.

Belle bibliothèque! je gage qu'elle n'est composée que de livres de morale, de philosophie, de quelques voyages ennuyeux et menteurs; je parie qu'on n'y trouve seulement pas un de nos romans modernes.

DUMONT.

Une bibliothèque peut s'en passer.

FLORVEL.

Encore si le bonhomme était ici... on s'arrangerait;

car, soit dit sans vous fâcher, cousin, vous, vous n'êtes bon à rien; mais lui, jadis marin, maintenant armateur, il doit aimer à rire, à boire : eh bien! faute de mieux, on s'imagine être à l'armée; on boit, on rit, on chasse, et le temps se passe.

DUMONT, bas à Dolban.

T'avais-je trompé sur son caractère ?

FLORVEL.

Que dites-vous là tout bas? oh! je n'aime pas cette manière; agissons franchement, cousin.

DUMONT.

Je lui faisais votre éloge.

DOLBAN, à part.

Qu'il est faux!

FLORVEL.

Vous êtes trop bon; mais faites cet éloge devant moi. La modestie n'est pas mon défaut; oh! ne craignez pas de me faire rougir.

DUMONT.

Vous me permettrez, cousin, d'aller reprendre ma lecture.

FLORVEL.

Oh! ne vous gênez pas pour moi : je n'en vaux pas la peine.

DUMONT, bas à Dolban, en sortant.

Je vais rêver à notre stratagême.

SCÈNE IX.

FLORVEL, DOLBAN.

FLORVEL, s'asseyant.

Je suis horriblement fatigué.

DOLBAN.

On prépare votre appartement.

FLORVEL, négligemment.

Eh! c'est donc toi que mon oncle nous a dépêché de Lorient? — Tu es sans doute son valet de chambre: comment te nommes-tu?

DOLBAN.

Picard, pour vous servir.

FLORVEL.

Picard, je peux me tromper; mais, à ta physionomie, tu m'as l'air d'un mauvais sujet.

DOLBAN.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous me rendrez plus de justice.

FLORVEL.

Je n'en puis plus. Tiens, Picard, en attendant que mon appartement soit prêt à me recevoir, ôte-moi toujours mes éperons; cela sera autant de fait

DOLBAN, embarrassé.

Mais je....

FLORVEL.

M'entends-tu? — Je n'ai pas amené de domestiques; j'ai compté sur ceux de mon oncle, tu me serviras.

DOLBAN.

Ah! vous avez compté sur moi.... Mais....

FLORVEL.

Et le cher Dumont, qui, dès le premier instant de mon arrivée, me laisse seul.

DOLBAN.

Il sait bien employer son temps; il ne s'occupe que des choses utiles.

FLORVEL.

C'est vrai, je voudrais être aussi sensé que lui; mais je ne pourrais jamais atteindre à ce degré de perfection. Que faire? m'en consoler; la nature ne m'a pas fait pour être un sage.

DOLBAN.

Mais si ces beaux dehors de vertus n'étaient pas vrais : s'il était comme un autre l'esclave de ses passions; si ce qu'on dit de lui dans le public....

FLORVEL.

Bah! le public, en fait de réputation, se trompe tous les jours... Tout ce que je sais, moi, c'est que sa conduite ne s'est jamais démentie, et je voudrais pour beaucoup lui ressembler.

DOLBAN, à part, en souriant.

Quelle différence! ah! ah!

FLORVEL

Ah! monsieur Picard sourit.

DOLBAN.

Je songeais au plaisir qu'éprouvera votre oncle en revoyant ses neveux.

FLORVEL.

Ma foi, je ne sais pas trop s'il en éprouvera beaucoup en me voyant; je m'attends à des remontrances qui ne finiront plus.

DOLBAN.

On dit, il est vrai, que vous êtes un libertin, un étourdi, un...

FLORVEL.

On dit, on dit..... Eh bien, on dit peut-être la vérité.

DOLBAN.

Vos affaires sont sans doute très-dérangées?

FLORVEL.

Oh! si dérangées que je ne m'y reconnais plus. Je n'ai pas le sou, mais... j'ai beaucoup de dettes.

DOLBAN, riant.

C'est un avantage; et vous croyez épouser la jeune Élise?

FLORVEL.

A te dire le vrai, je n'y compte pas; mon oncle est trop raisonnable pour me la donner. J'en serais pourtant fâché, car elle est charmante, et surtout d'une naïveté si rare aujourd'hui : elle doit être encore embellie depuis un an.

DOLBAN.

Mais vous ne me parlez pas du plaisir de toucher une certaine dot...

FLORVEL.

Ah! la dot me ferait plaisir; mais elle en ferait encore davantage à mes créanciers.

DOLBAN.

Votre franchise, votre désintéressement me plaisent; je veux vous servir et rétablir vos affaires.

FLORVEL.

Rétablir mes affaires! oh! je t'en défie.

DOLBAN.

Il ne faut pour cela qu'épouser Élise, et l'on peut employer la ruse.

FLORVEL.

Et quelle serait cette ruse? parle avec confiance.

DOLBAN.

Mais il y a mille moyens.

FLORVEL.

Voyons.....

DUO.

DOLBAN.

Vous voulez épouser Élise?

FLORVEL.

En vérité je le veux bien.

DOLBAN.

Je me charge de l'entreprise;
Vous aurez Élise et son bien.

FLORVEL.

Mais, dis-moi quel est ce moyen,
Quelle est cette grande entreprise?

DOLBAN.

Vous le saurez, écoutez bien:
D'abord il faut avec prudence

Éloigner le cousin Dumont.

(A part.)

Voyons s'il mord à l'hameçon.

FLORVEL.

D'abord il faut avec prudence,
Éloigner le cousin Dumont.

(A part.)

Monsieur Picard est un fripon.

DOLBAN.

Alors, profitant de l'absence
De votre cher oncle Dolban,
Pendant la nuit, dans le silence,
Nous enlevons l'aimable enfant.

FLORVEL.

Quoi! c'est là cette entreprise?
C'est donc là ce grand moyen?

DOLBAN.

Si vous enlevez Élise,
Vous aurez bientôt son bien.

FLORVEL.

Traître! sors de ma présence;
Ce moyen est d'un fripon.

DOLBAN.

Bien! il m'appelle fripon.

FLORVEL.

Crains tout de ma violence,
Intrigant, maraud, fripon!

DOLBAN.

Bon, bon, bon, bon!
C'est vraiment un bon garçon.

FLORVEL.

Pour prix de ton insolence,
Tu mérites qu'un bâton....
Mais rends grace à ma clémence,
Et sors à l'instant, fripon!

DOLBAN.

Redoutons sa violence,
Et fuyons ce bon garçon :
Par zèle pour l'innocence
Il pourrait prendre un bâton.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FLORVEL, SEUL.

Quel peut être le but de ce Picard? Faut-il le demander! l'espoir du gain. Mes sottises ne font de mal qu'à moi; mais tromper un oncle dont les bienfaits... Je m'admire avec ma morale; si je n'épouse pas la jeune pupille, je serai mal dans mes affaires..... Bon! il y a remède à tout; quelques caresses à mon oncle, quelques promesses de changer de conduite, le bonhomme s'attendrira, paiera mes dettes, me souhaitera un bon voyage, me recommandera d'être plus sensé; je le lui promettrai, je partirai, je prendrai la route de Paris, et là je deviendrai raisonnable, si je puis. — Mais cette charmante Élise, il n'y a que cela qui me tourmente; je compte bien pourtant n'en pas mourir de chagrin.

RONDEAU.

Non, non, point de mélancolie,
Ou qu'elle ne dure qu'un jour;
Mourir d'amour serait folie,
Quand on peut vivre pour l'amour.

Lorsqu'une cruelle
Rit de mon ardeur,
Lorsqu'elle est rebelle
Au don de mon cœur,
Sans dépit, loin d'elle
Je fuis à l'intant,
Et d'une autre belle
Je deviens l'amant.

Du zéphir volage
Si la fleur des champs
Brave sous l'ombrage
Les baisers charmants,
Zéphir la délaisse,
Et bientôt ailleurs
Porte une caresse
A toutes les fleurs.

Non, non, point de mélancolie, etc.

SCÈNE XI.

ÉLISE, FLORVEL.

ÉLISE.

Eh! vous voilà. (*A part.*) Je suis tout interdite.

FLORVEL.

Eh! c'est vous, charmante Élise? vous me paraissez encore plus jolie.

ÉLISE.

Vous trouvez? oh! j'en suis bien aise.

FLORVEL.

J'avais le plus grand désir de vous revoir.

ÉLISE.

Et moi aussi, je vous l'assure..... Demandez plutôt à ma bonne; je n'ai fait que lui parler de vous.

FLORVEL.

Vraiment, vous vous êtes occupée de moi?

ÉLISE.

Tous les jours. Ah! Florvel, je ne sais d'où cela vient; mais, après votre départ, tous les jeux de mon enfance ont cessé de me plaire; je pleurais même, sans le vouloir, de chagrin de vous savoir aussi loin de moi.

FLORVEL.

L'aimable innocence!

ROMANCE.

ÉLISE.

Premier couplet.

Ah! combien, pendant votre absence,
Le temps a coulé lentement!
Des simples jeux de mon enfance
Je ne m'amusais plus autant;
Rien pour mon cœur n'avait de charmes,
Je pleurais sans savoir pourquoi;

Mais alors, pour sécher mes larmes,
Je vous désirais près de moi.

Second couplet.

Lorsque sur ma harpe sonore
Je modulais un air touchant,
A vous si je pensais encore,
Je ne pensais plus à mon chant.
Ah! Florvel, en votre présence
J'aurais mieux chanté, je le croi,
Et pour m'apprendre une romance
Je vous désirais près de moi.

FLORVEL.

Elle m'inspire un respect....

ÉLISE.

Troisième couplet.

Je désirais, pendant l'orage,
Près de vous, calmer ma frayeur;
Je vous désirais sous l'ombrage,
Pour en partager la fraîcheur.
Soit pour jouir de la nature,
Ou pour apaiser mon effroi,
Toujours, en tous lieux, je le jure,
Je vous désirais près de moi.

FLORVEL, à part.

Voilà le véritable amour! l'amour sans déguisement.

SCÈNE XII.

FLORVEL, ÉLISE, MARIE, DOLBAN.

DOLBAN, à Florvel.

Votre appartement est prêt.

FLORVEL.

Adieu, charmante Élise.

ÉLISE.

Ah! ne tardez pas, car je m'ennuie loin de vous.

DOLBAN.

Avez-vous besoin de mes services?

FLORVEL.

Non, non, Picard, vous vous mêlez trop de ce qui ne vous regarde pas. (*Allant à lui.*) Laisse-moi faire, fripon, je te la garde bonne à l'arrivée de mon oncle.

SCÈNE XIII.

ÉLISE, MARIE, DOLBAN.

DOLBAN, bas à Marie.

Renvoyez la petite, Dumont va venir.

MARIE, bas à Dolban.

Cela n'est pas aisé, si elle a le projet de rester.

ÉLISE, à part.

Qu'ont-ils donc à se parler bas.

MARIE.

Élise, vous devriez aller travailler au dessin que vous avez commencé.

ÉLISE, souriant.

Ma bonne, il est fini.

MARIE.

Ah! — cette fleur que vous brodez...

ÉLISE.

Mon métier est démonté.

MARIE, bas à Dolban.

Que vous disais-je?

ÉLISE, à part.

Ils se parlent toujours en secret, il y a quelque mystère; je ne suis pas curieuse, mais je veux le savoir.

MARIE, impatientée.

Ainsi, vous restez?

ÉLISE.

Non, je sors, car je vois que je vous gêne ici. (*A part.*) Écoutons-les.

SCÈNE XIV.

MARIE, DOLBAN, ÉLISE, CACHÉE.

MARIE.

Votre neveu Dumont vous a donc demandé une entretien?

DOLBAN.

Oui, il m'a dit mystérieusement qu'il avait trouvé le moyen d'écarter Florvel, de tromper son oncle et d'épouser Élise; il va venir dans l'instant même nous communiquer ce beau projet.

MARIE.

Le fourbe! qui se serait douté?....

DOLBAN.

Silence, le voici.

SCÈNE XV.

MARIE, DOLBAN, DUMONT, ÉLISE, CACHÉE.

DUMONT.

Ah! bon, mes amis, je vous trouve seuls, nous pouvons parler en liberté. Je crois avoir trouvé le moyen de faire repartir Florvel.

ÉLISE, sans être vue.

Faire repartir Florvel! prêtons l'oreille.

DUMONT.

Le projet est hardi; mais tout est tellement désespéré que je n'ai plus de précaution à prendre.

MARIE.

Cependant, si votre oncle....

DUMONT.

Il aime sa pupille, il ne voudra point faire son malheur. Elle aime Florvel, et Florvel, malgré ses étourderies, sa dissipation, obtiendra sa main.

DOLBAN.

Je suis de votre avis; mais ce plan....

DUMONT.

Est bien conçu; il s'agirait d'abord de trouver quelqu'un qui voulût passer pour Dolban.

DOLBAN.

Ah! je vous devine.

DUMONT.

La difficulté est de trouver un homme assez adroit.

MARIE.

Bon! et Picard pourrait jouer ce rôle; il fera l'oncle à merveille.

DOLBAN.

Oh! cela sera charmant.

DUMONT.

Vous me donnez une idée.... Mais ils l'ont vu. Il est vrai que mon oncle ayant la réputation d'un original, ayant joué mille tours plaisants dans sa vie, nous pouvons leur faire croire qu'il a pris un habit de valet.....

DOLBAN.

Pour éprouver ses neveux, pour connaître lequel des deux était le plus digne de sa pupille; voilà son projet.

DUMONT.

Bien, très-bien.

DOLBAN.

Oh! reposez-vous sur moi; j'aurai un naturel...

DUMONT.

Il est vrai que tu connais toutes ses habitudes et ses manières.

DOLBAN.

Je jouerai si bien mon rôle, que je parie vous faire croire à vous-même que je suis Dolban.

(Dumont rit.)

MARIE.

Moi, j'aurai été dans la confidence.

ÉLISE, toujours cachée.

Et moi aussi.

DOLBAN.

Mais où cela vous mènera-t-il ?

DUMONT.

A faire repartir tout de suite Florvel pour Paris ou pour l'armée.

ÉLISE, à part.

Les méchants!

MARIE.

Bon, je le suppose parti. Élise, à l'arrivée de l'oncle véritable, connaîtra la supercherie....

DUMONT.

Aussitôt le départ de mon cousin, vous écrirez tous deux à Dolban que Florvel, séduit par l'appât de la dot, avait formé l'horrible dessein d'enlever Élise.

DOLBAN.

Oui, oui, un peu de calomnie, je vous entends.

DUMONT.

Et qu'enfin, pour éluder ces coupables projets, vous aviez eu recours à une ruse qu'il ne peut trouver mauvaise, puisqu'elle est dans son caractère. Prévenu par tout le monde, inaccessible aux plaintes d'Élise, sensible à mes prévenances, n'ayant plus de rival à craindre....

MARIE.

Vous épousez la jeune personne.

DOLBAN.

Vous touchez la dot.

DUMONT.

Et je fais à tous les deux votre fortune.

QUATUOR.

DUMONT.

Mes amis, avec prudence
Exécutons ce projet.

MARIE et DOLBAN.

De cette ruse, d'avance,
Je vous garantis l'effet.

ÉLISE, à part.

Je vous garantis, d'avance,
Votre ruse sans effet.

DUMONT.

Du rôle que tu dois faire
Prendras-tu le caractère ?
Dolban est homme d'esprit.

DOLBAN.

Je connais son caractère,
Ses affaires, son esprit;
Et pour avoir sa manière
Il ne me faut que l'habit.

MARIE.

Oh ! croyez ce qu'il vous dit,
Et pour avoir sa manière
Il ne lui faut que l'habit.

ÉLISE.

Et pour avoir, etc.

DUMONT.

De Florvel, d'un ton sévère,

Gourmande le caractère,
Punis son peu de raison,
Tempête, jure et menace,
Qu'en vain il demande grâce;
Chasse-le de la maison.

DOLBAN.

Voyez si c'est la manière;
Je lui parle en cet instant,
Croyez que je suis Dolban.

MARIE.

Oui, croyez qu'il est Dolban.

ÉLISE ET DUMONT.

Supposons qu'il est Dolban.

DOLBAN, *fixant Dumont avec un air de colère*

Je lui dis, d'un ton sévère:
Méchant, ingrat, suborneur;
Homme faux et mauvais cœur,
Fuyez, fuyez ma colère;
Plus d'amour, plus de bienfaits,
Je vous chasse pour jamais.

DUMONT.

Vraiment il sait bien l'entendre.
Quel ton de sévérité!
Pour mon oncle on doit le prendre:
Il m'étonne, en vérité.

DOLBAN.

Envers toi je saurai prendre
Ce ton de sévérité;
En vain tu crois t'y méprendre,
Je te dis la vérité.

MARIE.

Envers lui vous saurez prendre
Ce ton de sévérité ;
En vain il croit s'y méprendre,
Il lui dit la vérité.

ÉLISE, à part.

Vous ne saurez nous surprendre,
Je connais la vérité.

TOUS TROIS.

Allons, allons en silence
Exécuter ce projet :
De notre ruse, d'avance,
J'attends le meilleur effet.

ÉLISE, à part.

Agissons avec prudence,
Et dérangeons leur projet ;
Je suis dans la confidence,
Il ne peut avoir d'effet.

(Ils sortent tous, excepté Élise.)

SCÈNE XVI.

ÉLISE, SEULE.

Je ne reviens pas de ma surprise ; Marie entre dans ce complot ! Mais je ne vous crains pas, je sais tout, et je vais en prévenir Florvel.

SCÈNE XVII.

FLORVEL, ÉLISE.

FLORVEL.

Vous voyez que je ne suis pas long-temps....

ÉLISE.

Ah! Florvel, vous ne savez pas ce qui se trame contre nous : Marie, Dumont, Picard, ont formé le projet de vous faire repartir.

FLORVEL.

Repartir! je les en défie bien. Je verrai mon oncle, nous avons des comptes à régler ensemble.

ÉLISE.

Ils veulent vous faire croire que Picard est votre oncle, qu'il s'est déguisé de la sorte pour s'amuser à vos dépens; et, sous ce titre, il vous fera rejoindre l'armée.

FLORVEL.

Quelle folie!

ÉLISE.

La chose est certaine, je l'ai entendue.

FLORVEL.

Quoi! ce Picard, ce mauvais sujet, aurait cette impudence; et le doucereux Dumont... Oh! c'est un peu fort!

ÉLISE.

Je suis encore toute tremblante de colère.

FLORVEL.

Soyez tranquille, je les attends! ils seront pris à leur piége. Quel peut être leur but?.... Mais voici Dumont et Marie; feignons de les croire, et amusons-nous bien à leurs dépens.

SCÈNE XVIII.

FLORVEL, ÉLISE, MARIE, DUMONT.

DUMONT.

Ah! Florvel, si vous saviez!... Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

FLORVEL, jouant l'étonné.

Qu'est-il donc arrivé?

DUMONT.

Vous avez entendu parler comme nous des bizarreries de mon oncle?

FLORVEL.

Sans doute. Est-ce qu'il nous aurait joué quelque tour?

MARIE.

Oh! le plus singulier tour....

DUMONT.

Croiriez-vous bien qu'il est ici, déguisé? Il vient de se faire connaître!

ÉLISE.

Il est ici déguisé? que nous apprenez-vous!

FLORVEL.

Allons donc, vous riez, cela n'est pas possible.

DUMONT.

Non, je ne plaisante pas : vous avez vu ce Picard, qui s'est dit le valet-de-chambre de notre oncle....

FLORVEL.

Oui ; cette méchante figure, ce mauvais garnement...

DUMONT.

N'est autre que notre oncle ; Marie était dans la confidence.

ÉLISE.

Et vous dites, ma bonne, que ce Picard est mon tuteur Dolban ?

MARIE.

Je le jurerais, s'il le faut.

ÉLISE, à part.

Ma chère gouvernante ment assez joliment.

FLORVEL.

Je ne reviens pas de ma surprise.

DUMONT.

Il change maintenant d'habit, et vous allez le voir dans l'instant.

FLORVEL.

Je vais me jeter dans ses bras, le presser contre mon cœur, ce bon oncle, ce cher oncle, le plus aimable de tous les oncles.

MARIE.

Si je ne me trompe, le voici.

SCÈNE XIX.

FLORVEL, ÉLISE, MARIE, DUMONT, DOLBAN.

DOLBAN.

Ah ! je suis bien aise de vous trouver réunis.

FLORVEL.

Ah ! mon oncle, permettez que ma vive joie, que ma reconnaissance, que le plaisir..... J'éprouve des transports.

(Il le serre et le retourne.)

DOLBAN.

Que diable faites-vous donc ? vous m'étouffez.

ÉLISE.

C'est par excès de tendresse.

DOLBAN.

Il pourrait me la prouver d'une autre manière ; et toi, ma chère Élise, tu ne viens pas dans les bras de ton tuteur ?

ÉLISE.

La joie me fait un effet contraire, elle m'ôte la parole et le sentiment. Je suis si étonnée, si stupéfaite, que je ne me sens pas le courage de vous embrasser.

DOLBAN, à part.

Voilà un singulier accueil.

FLORVEL.

Vous êtes malin, mon oncle ! vous déguiser sous l'habit d'un valet : j'ai parbleu bien été votre dupe.

ÉLISE.

C'est singulier, cet habit vous allait à merveille.

FLORVEL.

Je vous en demande pardon... on eût dit que mon oncle l'eût porté toute sa vie.

DUMONT.

Moi, je vous ai presque deviné. La manière de vous exprimer...

FLORVEL.

Oh! vous, Dumont, vous êtes fin...

ÉLISE.

Pour nous, nous croyons bonnement ce qu'on nous dit.

DOLBAN, bas à Dumont.

Éloignez-vous avec Marie.

DUMONT, bas à Dolban..

Fâche-toi bien, et congédie Florvel.

FLORVEL, bas à Élise.

Ils nous croient leurs dupes.

ÉLISE.

Ils sont les nôtres.

DOLBAN.

Florvel, nous avons à causer ensemble.

FLORVEL.

Je suis à vos ordres, mon cher oncle.

ÉLISE.

Pour moi, je ne vous quitte pas, je vous aime tant.

DOLBAN, à Dumont et à Marie.

Éloignez-vous.

DUMONT, jouant la sensibilité.

Je vous reverrai bientôt, sans doute. Ah! ne me privez pas long-temps de votre présence.

SCÈNE XX.

FLORVEL, ÉLISE, DOLBAN.

DOLBAN.

Mes chers enfants, je suis bien aise de me trouver avec vous. Vous êtes les seuls ici pour lesquels j'aie vraiment de l'amitié.

ÉLISE.

Que vous êtes bon !

DOLBAN.

Toi-même, Florvel, malgré les écarts de ta jeunesse, je t'aime; tu as un bon cœur, c'est dommage que tu sois un étourdi.

FLORVEL.

Et vous un impertinent.

DOLBAN.

Comment! parler ainsi à son oncle!

ÉLISE.

C'est un écart de jeunesse.

FLORVEL.

Ah! vous n'êtes pas au bout, monsieur le faquin.

DOLBAN.

Mais ce ton...

ÉLISE.

N'est pas trop honnête pour un neveu.

DOLBAN.

Comment, Élise, tu te joins à lui !

ÉLISE.

Qu'est-ce que c'est, tu te joins... Mon cher, je te prie de me parler avec plus de respect.

DOLBAN.

Mais, en vérité, je ne vous conçois pas; serait-ce un jeu?

FLORVEL.

Non, monsieur Picard, ce n'est point un jeu; j'ai ri trop long-temps : maintenant je vais vous parler sérieusement.

DOLBAN.

Que diable veut-il donc faire?

FLORVEL.

C'est donc vous, monsieur le traître, qui vous permettez de machiner de petites fourberies, de prendre un déguisement, de vous faire passer pour mon oncle.

DOLBAN.

Mais non, en vérité, mon neveu, je puis vous assurer.....

FLORVEL.

Paix! votre projet était de me faire repartir.

ÉLISE.

De le calomnier auprès de votre maître.

DOLBAN.

Eh non! c'est que vous n'êtes pas au fait; je puis vous assurer au contraire que c'est une supercherie.

FLORVEL.

Silence, encore une fois.

ÉLISE.

Ne l'irritez pas, il est violent ; c'est un conseil que je vous donne.

DOLBAN, impatienté.

Eh ! je m'embarrasse bien....

FLORVEL.

Hin! mais je crois qu'il raisonne. Misérable, tu oses te couvrir des habits de ton maître, prendre ce nom respectable ! Oh ! il faut que je venge l'affront que tu lui fais.

DOLBAN.

Florvel, écoutez, ne plaisantons pas. (*A part.*) Diable, ceci devient sérieux.

ÉLISE.

Mon ami, avouez tout, ou vous êtes un homme perdu.

DOLBAN.

Me voilà bien, avec mon stratagême. Que le diable emporte les neveux, les valets, et l'oncle qui, je crois, est encore le plus fou.

SCÈNE XXI.

MARIE, FLORVEL, ÉLISE, DOLBAN.

MARIE, en entrant.

Quel bruit !

DOLBAN, à Marie.

Ce sont des diables : ils ne veulent pas absolument que je sois leur oncle.

MARIE, aux jeunes gens.

Vous avez tort, je puis vous jurer que voilà votre oncle Dolban.

FLORVEL.

Ah ! laissez donc, je vous prie.

ÉLISE.

Allons, mon cher Picard, demandez excuse, c'est le plus prudent.

MARIE.

Élise, songez au respect que...

ÉLISE.

Ce n'est pas ce que vous nous direz qui nous convaincra ; dispensez-vous de mentir davantage, j'ai tout entendu.

DOLBAN.

Ah ! l'espiègle. Eh bien, je le répète, vous êtes tous les deux dans l'erreur : oui, je suis Dolban, et, si quelqu'un est trompé, c'est ce fourbe de Dumont, qui ne voit dans moi que Picard.

ÉLISE.

Quoi ! serait-il possible ?

FLORVEL.

Non, je ne croirai jamais...

DOLBAN.

Et crois en donc, bourreau, ce porte-feuille, ces lettres, ces papiers de famille, et plus encore, ce portrait dont je voulais parer Élise, le jour de son hymen.

ÉLISE.

Quoi, le portrait de mon tuteur ! celui que j'attendais..... Ah ! bon dieu ! ce sont vos traits ; oui, oui,

c'est votre portrait : ah! Florvel, que nous sommes coupables!

DOLBAN.

Oh! toi, tu ne peux l'être ; embrasse-moi, et j'ai tout oublié.

(Elle se jette dans ses bras.)

FLORVEL, qui a repris le portrait des mains d'Élise.

Il est ma foi très-ressemblant. Ah! ah! ah! la bonne aventure. Vous avez bien fait de vous faire connaître, car, quelques moments plus tard, par amitié pour mon cher oncle, j'aurais bien pu le jeter par les fenêtres.

DOLBAN.

Oh! je vous conseille de rire, cela est fort plaisant. (*A part.*) Tu m'as fait enrager, mais tu vas avoir ton tour.

FLORVEL.

Me pardonnerez-vous, mon oncle? En vérité, c'est par pure ignorance.

DOLBAN.

Oh! ce n'est pas pour ce qui vient de se passer que je vous en veux; souvenez-vous de certaine confidence que vous m'avez faite ce matin.

FLORVEL.

Ah! mon oncle Dolban doit-il se souvenir de ce que j'ai dit à Picard?

SCÈNE XXII.

DUMONT, MARIE, FLORVEL, ÉLISE, DOLBAN.

DUMONT, paraît et écoute.

Voyons s'il lui ordonne de repartir.

DOLBAN.

Oh! je ne pardonne pas si facilement : vous êtes un étourdi, un original.

FLORVEL.

C'est une qualité de famille.

DOLBAN.

Vous devez de l'argent à tout le monde.

FLORVEL.

Eh! je n'en dois qu'à ceux qui m'en ont prêté.

DOLBAN.

Et qui paiera vos dettes, monsieur le libertin?

FLORVEL.

Oh! ce ne sera pas moi, mais ce sera vous.

DOLBAN.

Comptez-y, nous verrons; en attendant, remontez à cheval, allez en faire de nouvelles, et bon voyage.

FLORVEL.

Vous avez tort de me renvoyer, car je me plais ici; et puis je serai bien aise de faire connaissance avec vous; vous avez beau vouloir paraître méchant, je vois que vous êtes un brave homme, et que nous nous arrangerons fort bien ensemble.

DOLBAN.

Oh! tu crois me cajoler, mais je....

SCÈNE XXIII.

DOLBAN, FLORVEL, ÉLISE, MARIE, DUMONT, *paraissant.*

DUMONT.

Qu'y a-t-il donc, on se querelle?

DOLBAN.

C'est un étourdi qui.... Je suis dans une colère....

DUMONT.

Permettez-moi d'intercéder pour mon cousin ; on est jeune, on fait des sottises... (*A part.*) Fâche-toi donc.

DOLBAN, feignant une colère qu'il ne peut pas avoir.

Il faut absolument... C'est un ingrat, un méchant... Je ne veux plus le voir... Qu'il parte, qu'il parte à l'instant !

DUMONT.

Ah ! mon oncle, vous aurez égard à mes prières ; vous êtes bon, généreux, vous pardonnerez à Florvel ; la jeunesse est sujette à l'erreur... (*Bas à Dolban.*) Repousse-moi durement. (*Haut.*) C'est à genoux que je vous demande sa grace.

DOLBAN, après l'avoir regardé un moment.

Ma foi ! mon neveu, vous avez le ton si pathétique, que vous m'avez attendri. (*A Florvel.*) Viens m'embrasser, je te pardonne, et soyons amis.

FLORVEL.

De tout mon cœur, mon cher oncle...

DUMONT, stupéfait, à Dolban.

Mais tu perds la tête.

DOLBAN, à Florvel.

Ce n'est pas tout; je sais que tu aimes Élise, je crois qu'elle t'aime.

ÉLISE.

Je le crois aussi.

DOLBAN.

Sois heureux, je te la donne pour épouse.

ÉLISE.

Ah! mon cher oncle.

DUMONT, tout déconcerté, à Marie.

Mais je devais croire que Picard...

MARIE.

Picard était votre oncle; vous étiez trompé même en sachant la vérité, voyez.

(Elle montre le portrait.)

DUMONT.

Ce portrait: est-il possible! ô ciel! je ne puis croire.

DOLBAN.

En attendant que vous soyez convaincu de cette vérité, sortez de la maison: j'aime mieux les étourdis et les fous que les imposteurs et les méchants.

QUINQUE.

DOLBAN.

Sortez, sortez de ces lieux,
Vous méritez ma colère.

ÉLISE ET FLORVEL.

Ah! calmez cette colère,
Nous vous en prions tous deux.

MARIE, à Dumont.

Apprenez tout le mystère,
Nous vous trompions tous les deux.

DUMONT.

Mais quel est donc ce mystère?
Ils me trompaient tous les deux.

DOLBAN.

« Pour toi je serai sévère,
« Méchant, ingrat, suborneur,
« Homme faux, et mauvais cœur;
« Fuyez, fuyez ma colère.
« Plus d'amour, plus de bienfaits,
« Je vous chasse pour jamais.

DUMONT.

Je suis forcé de me taire,
Est-ce mon oncle en courroux?...
Pour débrouiller ce mystère.
Un moment, éloignons-nous.

MARIE, ÉLISE, FLORVEL, à Dumont.

Maintenant il faut vous taire,
Ne bravez pas son courroux,
Attendez qu'il se tempère,
Un moment, éloignez-vous.

DOLBAN.

Craignez, craignez ma colère,
Pour jamais éloignez-vous.

DUMONT.

Un moment, éloignons-nous.

(Il sort.)

DOLBAN.

Florvel, de toi seul j'espère

Désormais tout mon bonheur,
Si ta tête est trop légère,
Tu possèdes un bon cœur.
Ne faisons qu'une famille,
Je veux vivre auprès de vous,
Élise sera ma fille,
Et tu seras son époux.

FLORVEL.

Ne faisons qu'une famille,
Je veux vivre auprès de vous,
Elle sera votre fille,
Et je serai son époux.

MARIE, à Florvel.

Ne faites qu'une famille,
Je veux vivre auprès de vous,
Je l'aimai comme ma fille,
Chérissez-la comme nous.

ÉLISE.

Oui, je serai votre fille,
Je veux vivre auprès de vous!
Je retrouve ma famille,
Près d'un père et d'un époux.

FIN DE L'ONCLE VALET.

LE TRENTE
ET QUARANTE,
OU
LE PORTRAIT,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE MUSIQUE.

Représentée sur le théâtre de la rue Feydeau, le 7 mai 1799.

NOTICE
SUR LE TRENTE ET QUARANTE.

Elleviou me priait depuis long-temps de composer pour lui le caractère d'un militaire *mauvais sujet.* Comme je n'avais pas de motif de pièce, je fus plusieurs mois avant de le satisfaire. A la fin je créai cette fable du *trente et quarante*, bien légère et bien romanesque, mais qui remplissait en partie mes vues, puisqu'elle me donnait la possibilité de développer le caractère qu'on m'avait demandé. Cependant, j'étais si peu content de mon ouvrage, que je ne l'aurais pas livré au public si Elleviou n'eût voulu absolument le jouer et ne m'eût répondu de son succès. Il en fit faire la musique par *Tarchi*, compositeur très-estimable que la mort nous a ravi il y a peu d'années, et qui avait obtenu de très-grands succès en Italie, mais qui ne savait point assez notre langue pour lui conserver sa prosodie. On s'aperçoit aussi dans ses ouvrages d'un certain décousu d'idées qui nuit beaucoup à ses chants, d'ailleurs vifs et comiques. Il faut que l'acteur qui chante ses compositions ait beaucoup d'adresse, pour faire disparaître ces fautes de prosodie qui reviennent à chaque instant. En dépit des dé-

fauts de cet ouvrage tant de la part du poète que du compositeur, il eut un très-grand nombre de représentations très-suivies. La première ne satisfit pas le public; mais Elleviou se montra si vrai et si comique dans ce rôle de mauvais sujet, que tout Paris voulut l'y voir.

La contrariété que la pièce éprouva à la première représentation, tenait moins à ses défauts qu'à l'absence d'un prétendu bon ton, que la nouvelle bonne compagnie réclamait alors sans le connaître. Aussi le bruit ne vint-il point du parterre, mais seulement des loges, qui trouvèrent du plus mauvais genre que j'eusse osé mettre sur la scène un militaire qui s'enivrait avec du vin de Champagne, et un domestique qui parlait... comme un domestique doit parler. Le lendemain, après la première représentation, je me trouvai dans une société, le rendez-vous de nos jolies femmes à la mode, où l'on ne craignit point de me dire, du ton d'une pitié protectrice, que je m'*étais tout-à-fait trompé, qu'on ne reconnaissait point là mon bon ton ordinaire, et que je n'avais employé qu'un langage d'antichambre et de corps-de-garde.* Chose vraiment très-étonnante! j'avais mis en scène des militaires et leurs valets... Mais je fus bien vengé; car dès la seconde représentation l'ouvrage reprit une faveur extrême, qui s'est soutenue au-delà même de son

mérite, qui se borne à la vérité du caractère qui m'avait fait composer ce petit opéra.

On ne sera point étonné de ce que les loges aient blâmé la pièce à la première représentation; cela tenait aux nouvelles manières qui venaient de s'introduire dans la société. Elle n'était alors composée que de femmes nouvellement enrichies par les spéculations de leurs maris, qui étaient presque tous des fournisseurs. Leur fortune subite, le luxe nouveau qu'elles déployaient, en avaient fait à *leurs propres yeux* des personnages très-importants; et comme elles savaient par tradition, ou par quelques exemples vivants de quelques grandes dames du faubourg Saint-Germain, qu'il était du meilleur air de trouver toutes nos productions modernes du plus mauvais goût, elles ne se firent point faute de ce genre de ridicule, et croyaient devoir, en blâmant tout, se donner des manières de femmes de qualité. Cette manie d'être un personnage à la mode s'était étendue jusqu'aux jeunes gens, qui ne se donnaient plus même la peine de prononcer. *Ma parole suprême*, que l'on articulait ma *paole supême*, était le mot en faveur, et qu'un jeune homme à bonne manière se fût bien gardé de ne pas dire trois ou quatre fois dans une conversation de cinq minutes.

La société offrait vraiment à cette époque

des mœurs singulières; elles réunissaient à la fois le luxe et la parcimonie : rien n'égalait la richesse des appartements, les fêtes superbes que l'on y donnait, les repas somptueux où se réunissaient tous nos nouveaux parvenus, qui se connaissaient à peine de nom : on traitait les affaires au milieu des plaisirs; et ce qui ajoutait quelque charme à cette liberté de mœurs, c'est l'égalité qui existait dans toutes les classes. On ne trouvait vraiment de supériorité qu'à celui qui pouvait avoir une bonne table, réunir beaucoup de monde, et donner des fêtes. Quant aux moyens dont il s'était procuré cette fortune, c'est la chose à laquelle on songeait le moins; et l'on était toujours très-honnête homme lorsqu'on avait beaucoup d'argent.

Les artistes nécessairement faisaient partie de cette société, et portaient dans les fêtes le genre de délicatesse et d'élégance qui appartient à leurs talents. C'était dans les maisons où ils étaient reçus que l'on s'amusait le plus, d'une manière plus décente et de meilleur goût. Comme, après nos grands malheurs, tous les hommes qui y avaient survécu étaient très-disposés au plaisir et à la gaîté, on ne négligeait aucune occasion de rire : c'est à cela sans doute que l'on doit ce genre d'amusement que l'on appelle *mystification*. Il n'était point de société qui n'eût son plaisant, son mystificateur;

et quelque important que fût un homme, quelque place qu'il eût dans le gouvernement, on trouvait le moyen de le mystifier tout comme un autre.

Ce genre d'amusement, qui est passé de mode aujourd'hui, consistait, de la part du mystificateur, à se faire passer pour un homme tout autre qu'il n'était, et à dire, à l'abri de son rôle, s'il jouait un personnage naïf ou mal élevé, des mots piquants à tel ou tel convive, qui se mystifiait lui-même en voulant se moquer du plaisant qui le jouait. Il n'y a pas encore long-temps que la mort vient de nous ravir le meilleur de tous nos mystificateurs (M. Mulson). Il jouait son rôle si naturellement, et il y mettait tant de mesure que celui même qui était victime de sa plaisanterie ne pouvait lui en vouloir de mal. Tout le monde se l'arrachait, et sa perte a été universellement regrettée; moins encore parce qu'il était fort amusant que parce qu'il était un excellent homme, plein de délicatesse et de probité.

Ce jeu de mystification était porté à un tel excès, que l'on ne pouvait arriver dans une maison sans que le maître ne vous fît signe de ne pas faire connaître le mystificateur. Tous mes amis s'en donnaient à cœur-joie de ce genre d'amusement, et donnaient en même temps d'excellents dîners, que tout le monde mangeait avec beaucoup d'appétit,

tout en riant du mystifié. Ce serait une question de savoir si celui qui faisait les frais du dîner s'était autant amusé que celui aux dépens duquel on riait; mais dans ce temps on ne songeait guère à l'économie, et certains hommes gagnaient l'argent avec tant de facilité, qu'ils n'avaient pas tout-à-fait tort d'en faire part à leurs amis.

L'un des créateurs de ce genre de plaisir, et qui réussissait le mieux à en tirer parti, était M. Lenoir, alors agent de change, l'ami des artistes de tous les genres, qui aimaient sa personne et la gaîté aimable de son esprit. Sa maison offrait souvent la réunion des femmes les plus distinguées et les plus jolies, et tout ce que nous avons eu de célèbre parmi les personnes recommandables de ce temps. Là, on voyait près de mesdames Tal...., Beauh..., mesdames Re..., Ch. A. Ham..., Hing..., etc., enfin tout ce qui composait la haute et la grande société tant en femmes qu'en hommes. Si je ne parle pas de ces derniers, c'est que la plupart vivent encore, et qu'ils ont joué un rôle trop brillant pour que j'ose les juger légèrement. Seulement il me sera permis de parler de cet homme-phénomène, qui occupera les siècles futurs de sa mémoire, comme il a fatigué le siècle présent de ses succès, de sa gloire et de ses malheurs, suite funeste de son insatiable ambition. C'est dans la maison de M. Le-

noir que je l'ai vu pour la première fois. Il se fit remarquer à moi et à mon frère, par l'air de dédain dont il voyait les mystifications dont un homme à talent, trop crédule, était la victime. Il avait l'air de dire aux convives : Mais vous vous amusez d'une niaiserie, et celui que vous mystifiez vaut mille fois mieux que vous. Resté seul avec nous dans un coin, il ne cacha point ses sentiments sur ce genre de plaisir, et nous répéta ce que ses yeux nous avaient déja dit. Une fois engagés dans la conversation, nous eûmes bientôt quitté ce sujet; et, venant à la politique, nous fûmes enchantés de nous trouver avec un jeune homme qui, à la vérité, n'était encore connu que par son *treize vendémiaire*; mais qui nous montra les sentiments du plus grand ami de la liberté. Nous aurions tort, mon frère et moi, de dire que nous prévîmes ce qu'il serait un jour : non; il nous laissa seulement cette idée que pour un jeune homme qui n'avait pas quitté les camps, il avait un sens droit, une raison forte, et qu'il se distinguerait à coup sûr dans sa carrière. Que l'aurore de cet homme extraordinaire est différente de son couchant! Est-il donc de la nature du pouvoir de nous enivrer, et de nous faire voir les objets sous une forme qui ne leur appartient pas! Eh quoi! cet homme si sensé, qui apprécie avec tant de justesse d'esprit les droits d'un citoyen; à qui le ciel a donné

le génie de la guerre; qui doit à la seule liberté ses succès et son avancement; qui ne trouve dans les hommes qui le servent dans les armées et dans les conseils, que des appuis et des admirateurs, finit par enchaîner ces mêmes hommes, et colore l'excès de sa tyrannie de l'odieux prétexte qu'ils n'ont mérité que son mépris! — Oui, sans doute, dans l'opinion de tout homme sage, les hommes qui t'environnaient l'ont mérité, en ne t'éclairant pas sur tes propres intérêts, en te vendant pour des titres et des honneurs ce peuple privé d'une liberté qu'il avait conquise sans toi. Mais cette grande nation qui fit ta gloire, qui te sacrifia ses trésors, ses travaux et son sang, pour l'accroître de plus en plus, le méritait-elle ce mépris? Méritait-elle que tu prisses tous les moyens que l'hypocrisie et l'audace peuvent inventer, pour détruire l'égalité, pour créer des majorats, pour faire un camp d'une nation agricole et industrielle, et la précipiter dans une longue série de guerres, de malheurs et de rapines? Cette nation généreuse n'a dû d'avoir échappé à la honte d'être enchaînée pour toujours, qu'au souvenir qu'elle avait laissé de son courage et à la noblesse de son caractère. Oh! qu'elles seront éloquentes les pages de l'historien qui, après avoir pesé tes droits à l'immortalité, prononcera la sentence! On t'appellera, comme on t'appelle déja,

l'*homme extraordinaire;* mais je doute que la postérité libre t'appelle *le grand homme.* Si j'en juge d'après le sentiment qui me domine, l'historien sans haine et sans passion te jugera comme je le fais ici. J'ai souvent rendu justice à tes grandes qualités, à tes rares talents; je t'ai admiré dans les combats. Mais dès que je fus convaincu de ton insatiable ambition; dès que je te vis substituer le sceptre du monarque aux faisceaux consulaires, et l'aigle des Césars au vieux coq des Gaulois, j'aurais appelé de tous mes vœux ta chute, si je n'eusse craint qu'elle n'entraînât la ruine de ma patrie.

PERSONNAGES.

VALCOURT, officier.
FIRMIN, autre officier.
MICHEL, valet de Firmin.
MADAME DERVAL, tante de Valcourt.
JENNI, pupille de madame Derval.
MADAME DUMONT, maîtresse d'auberge.
UN GARÇON D'AUBERGE.

La scène se passe dans une auberge.

LE TRENTE
ET QUARANTE.

Le théâtre représente une chambre d'auberge ; on y voit une table couverte d'un tapis vert et de plusieurs jeux de cartes dont on s'est servi.

SCÈNE I.

FIRMIN, MICHEL.

MICHEL.

Quoi! personne ne vient nous recevoir : la singulière auberge!

FIRMIN.

En attendant notre hôtesse, je vais écrire à ma chère Jenni : donne-moi mon porte-feuille.

MICHEL.

Votre aimable Jenni me coûtera la vie si cela continue. Toujours sur les grands chemins ; il faudrait être de fer pour résister à ce métier.

ARIETTE.

Morbleu ! je ne peux plus me taire,
Votre amour est un vrai tourment ;
Il me faut toujours, pour vous plaire,
Être partout au même instant.

Pour attendre quelque lettre,
Passer la nuit dans les champs;
Ou bien, s'il faut en remettre,
Attendre encor plus long-temps

Morbleu, etc.

Aller, venir,
Rester, partir,
Toujours courir !...
Jadis, du lis, de la rose
J'avais l'éclat, la fraîcheur;
Hélas ! c'est tout autre chose,
A présent je me fais peur:
Las! que dira ma Gertrude?
Par le souci
Je suis pâli,
Je suis maigri;
Ce coup lui sera bien rude.
Elle n'a point l'habitude
De voir ainsi son mari.

Morbleu! etc.

FIRMIN.

C'est bon. Maintenant, il faut nous approcher discrètement de l'habitation de madame Derval.

MICHEL.

Discrètement, c'est le plus prudent. Car enfin, si l'on se doute que nous sommes des amoureux, votre rival, celui qui doit épouser votre Jenni, pourrait fort bien, dans cette campagne isolée, nous faire un mauvais parti.

FIRMIN.

Poltron ! Mais voici sans doute notre hôtesse.

SCÈNE II.

FIRMIN, MICHEL, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

MICHEL.

Vous êtes un peu paresseuse, charmante hôtesse.

MADAME DUMONT.

Des voyageurs qui ont joué toute la nuit nous ont forcés de la passer aussi sans dormir.

FIRMIN, regardant la table et les cartes.

Oui, j'aperçois encore le champ de bataille; il est couvert de nobles débris.

MADAME DUMONT.

Ah! ne m'en parlez pas, c'était un enfer. Ils ont ruiné un jeune étourdi qui se rendait à la terre de madame Derval.

FIRMIN.

A Derval? (*A part.*) Serait-ce le prétendu?

MADAME DUMONT.

Ce jeune homme arriva fort tard. Il ne put, à cause de la nuit qui le surprit, et des chemins de traverse qui conduisent à cette terre, s'y rendre tout de suite; il se détermina à coucher ici: on soupa, on parla de jouer, et ce jeune imprudent a fini par perdre avec différents voyageurs, son argent, ses bijoux, et même tous ses équipages.

MICHEL.

De sorte qu'il est resté seul en nantissement.

MADAME DUMONT, à Firmin.

Il prend maintenant quelques instants de repos.

MICHEL.

On dort bien quand on n'a pas d'argent.

FIRMIN.

Quelle horrible passion que le jeu!

MICHEL.

Celle des femmes est bien tourmentante.

MADAME DUMONT.

Et le vin? odieuse habitude!

MICHEL.

Oh! ne dites pas de mal de mes amis.

FIRMIN, à l'hôtesse.

Faites-moi, je vous prie, préparer un appartement.

MICHEL.

Et à déjeuner : que le bon ami s'y trouve, je vous en prie.

MADAME DUMONT, sortant.

Vous allez être servis dans l'instant.

SCÈNE III.

MICHEL, FIRMIN.

FIRMIN.

Dis-moi, Michel, ce joueur si maltraité par la fortune, ne serait-il pas le prétendu?

MICHEL.

Bon! quelle idée!

FIRMIN.

Il se rendait à Derval. Si je ne me trompe, Jenni, dans sa dernière lettre, me parlait de ce prétendu comme d'un étourdi, d'un joueur...

MICHEL.

Il se pourrait! Tant mieux, morbleu! cela secondera notre entreprise; le galant n'osera pas se présenter chez sa belle. Il sera obligé de garder l'incognito dans cette auberge, jusqu'à ce qu'il lui soit arrivé des fonds; nous, pendant que ce pauvre reclus fera de tristes réflexions sur les vicissitudes de la fortune, nous battrons la campagne, nous cernerons le château, nous dresserons nos batteries, et qui sait si nous n'emporterons pas la place à la barbe de l'ennemi.

FIRMIN.

Pourrons-nous réussir dans cette entreprise?

MICHEL, prenant un jeu de cartes.

Je m'en vais bientôt vous le dire. Consultons l'oracle des dames.

FIRMIN.

Quoi! tu veux faire parler les cartes? quelle folie!

MICHEL.

Attention : je vais ouvrir le livre des destins.

FIRMIN.

Imbécille!

MICHEL.

Je vois que vous êtes un impie. Toutes nos jolies femmes ne vous ressemblent pas, elles vont consulter l'illustre Vilneuve; je suis élève de cette femme célèbre;

mais je ne fais pas payer mes oracles si cher. (*Il bat les cartes.*) Voyons si vous obtiendrez votre belle.

SCÈNE IV.

MICHEL, FIRMIN, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT, suivie d'un domestique qui porte des porte-manteaux.

Votre chambre est prête. C'est celle de ce côté.

(Elle lui montre une chambre sur le côté du théâtre.)

FIRMIN.

Allons, Michel, suis-moi.

MICHEL.

Aimable hôtesse, n'oubliez pas le déjeuner, je vous en prie.

(Ils sortent.)

L'HOTESSE, seule.

Non, non, soyez tranquilles. — Mais quel bruit! bon, un carrosse dans la cour! deux dames: hé mais, c'est madame Derval et sa jolie pupille.... Qui peut donc les amener? allons vite au devant d'elles. — Mais les voilà.

SCÈNE V.

MADAME DUMONT, MADAME DERVAL, JENNI.

MADAME DUMONT.

Quel hasard me procure l'honneur de vous voir chez moi, mesdames?

MADAME DERVAL.

Dites-moi, n'avez-vous pas ici un jeune homme qui s'est ruiné au jeu la nuit dernière ?

MADAME DUMONT.

Oui, madame, il se rendait à votre terre : c'est un joli garçon; mais il aurait grand besoin d'un mentor. Ah! quel fou! quel mauvais sujet! si vous l'aviez vu hier....

MADAME DERVAL.

Je n'en veux pas savoir davantage : où est-il maintenant ?

MADAME DUMONT.

Dans sa chambre, de ce côté. Je crois qu'il repose encore; mais si vous voulez, je vais lui faire dire...

MADAME DERVAL.

Oh! non: il a besoin de repos, j'attendrai son réveil; ne lui dites pas que je suis ici. Je veux le surprendre. Je crains que, par honte, il ne veuille se soustraire à mes regards.

MADAME DUMONT.

Mais vous ne resterez pas dans cette chambre; elle est commune aux voyageurs. Cette porte conduit au jardin; je vous ferai préparer à déjeuner dans un cabinet de verdure, loin de tous les importuns....

MADAME DERVAL.

Il suffit, ma bonne hôtesse. Dites au cocher qu'il ne dételle pas.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DERVAL, JENNI.

JENNI.

Je n'ai pas encore osé vous demander le motif qui nous conduit dans cette auberge.

MADAME DERVAL.

Tu ne devines pas que j'y viens chercher mon neveu.

JENNI.

Votre neveu?

MADAME DERVAL.

Il a passé la nuit à jouer; il a tout perdu. Un de mes voisins, qui s'est trouvé présent à son désastre, et qui, à certain propos, l'a reconnu pour la personne que nous attendions, s'est empressé de venir m'instruire ce matin de tout ce qu'il avait vu.

JENNI, souriant.

Et vous n'avez pas voulu venir seule....

MADAME DERVAL.

J'ai espéré que ta beauté, ta douceur, mon indulgence, pourraient plus facilement calmer son désespoir.

JENNI.

Il est impossible de trouver une tante dont la clémence....

MADAME DERVAL.

J'avoue ma faiblesse; mais de toute ma famille il ne me reste que ce neveu, qu'à peine j'ai vu dans son enfance. Toi, que j'ai toujours chérie comme la plus

tendre fille.... prouve-moi ta reconnaissance en acceptant mon neveu pour époux.

JENNI.

(*A part.*) Ah! Firmin! il faut que je renonce à vous pour la vie. (*Haut.*) Je dois vous obéir; mais le malheureux Firmin......

MADAME DERVAL.

Firmin! mais ce nom m'est connu; quoi! tu l'aimerais, et tu m'as caché ton secret? Mon dessein ne fut jamais de contraindre ton cœur; et si j'avais connu plus tôt tes véritables sentiments, loin d'envoyer ton portrait à Valcourt....

SCÈNE VII.

MADAME DERVAL, JENNI, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT.

Mesdames, tout est prêt; votre déjeuner est servi dans le jardin, vos domestiques vous y attendent.

MADAME DERVAL.

Allons, viens, ma Jenni; nous reviendrons bientôt trouver l'imprudent qui nous amène en ces lieux.

MADAME DUMONT.

Cette porte conduit au bosquet, suivez l'avenue. J'aurai l'honneur de vous rejoindre bientôt; mais j'ai tant de monde....

MICHEL, en dehors.

Hé! garçon.

MADAME DUMONT.

On appelle: mesdames, je vous salue.

SCÈNE VIII.

MICHEL, MADAME DUMONT.

MICHEL.

Hé bien! l'on nous oublie?

MADAME DUMONT.

Je suis à vous. Pardon; des dames qui viennent d'arriver... à cause d'un certain fou. Vous saurez tout cela.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MICHEL, SEUL.

Elle veut encore parler de celui qui s'est ruiné; il serait vraiment singulier que ce fût notre rival. Mais on vient.

SCÈNE X.

VALCOURT, MICHEL.

VALCOURT.

Eh! mais, après une nuit aussi malheureuse, je n'ai pas trop mal dormi. Il faut pourtant que je songe aux moyens de sortir de l'embarras où je me trouve.

MICHEL.

Ah! voilà sans doute le jeune homme qui a fait de si bonnes affaires la nuit dernière.

VALCOURT, apercevant Michel.

Mais, si je ne me trompe, voilà une physionomie...

MICHEL.

Mais ce jeune homme ressemble beaucoup....

VALCOURT.

J'ai vu, je crois, cet homme à l'armée...

MICHEL.

C'est cet aimable officier si brave, qui m'appliqua un soufflet le jour d'une affaire...

VALCOURT.

Oh! je me le rappelle maintenant. Mon ami, n'es-tu pas au service...

MICHEL.

Du capitaine Firmin; oh! je vous reconnais aussi, vous êtes le capitaine Valcourt.

VALCOURT.

Et que fais-tu donc ici?

MICHEL.

J'accompagne mon maître qui se rend en Allemagne.

VALCOURT.

Quoi! Firmin, mon camarade, est ici? tant mieux! il me tirera peut-être d'embarras.

MICHEL.

Est-il possible? Quoi! vous êtes ce jeune fou dont nous a parlé madame Dumont, notre hôtesse.

VALCOURT.

Oui, je suis ruiné, mais ruiné tout-à-fait. (*Gaîment.*) Je n'ai jamais fait de partie plus malheureuse, de ma vie.

MICHEL.

Diable! vous dites cela bien gaîment.

VALCOURT.

Quand je me désespèrerais, cela ne me rendrait pas mon argent, mes bijoux, mes chevaux...

MICHEL.

Quoi! vos chevaux aussi?

VALCOURT.

Eh! mon ami, c'est un maudit valet de cœur qui m'a enlevé ma belle jument.

MICHEL.

Ainsi, vous voilà maintenant capitaine à pied.

VALCOURT.

J'ai pris mon parti; je vais me mettre en pension ici, jusqu'à ce qu'il me soit arrivé des fonds.

MICHEL.

Vous mènerez une vie tranquille, sans orgueil, sans faste, loin des vanités de ce monde.

VALCOURT.

Je m'imaginerai être aux arrêts.

MICHEL.

Vous avez sans doute instruit votre famille?..

VALCOURT.

Oh! j'y pense toujours dans les moments de détresse. Ce qui me contrarie, c'est que je suis attendu dans la maison voisine, et que je n'ose m'y présenter.

MICHEL, à part.

C'est notre rival.

VALCOURT.

Mais, ton maître pourra peut-être me prêter assez d'argent...

MICHEL, *à part.*

J'y mettrai bon ordre, nous ne te prêterons rien.

VALCOURT.

Cours le prévenir de mon arrivée. Ce cher Firmin, il ne pouvait venir plus à propos.

MICHEL, *à part.*

N'allons pas ravitailler l'ennemi, ce ne serait pas le moyen d'en triompher.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

VALCOURT, SEUL.

Parbleu! si Firmin vient à mon secours;..... mais j'en doute. Les officiers voyagent rarement avec un coffre fort. C'est pourtant bien malheureux de faire naufrage à l'instant... Plus j'y songe... Mais si je me présentais chez ma tante; si je lui faisais une histoire de voleurs de grand chemin... elle n'y croirait pas. Je me vois arriver à pied dans la cour du château; un officier de cavalerie qui voyage sans façon, une badine à la main, comme un voisin qui vient demander à dîner... et les bijoux de la mariée que je n'ai plus! — Oh! non, je serais mal reçu de ma tante, et même de ma prétendue. Mars ne doit jamais marcher sans les attributs de la guerre, et l'amour même, sans ses flèches et son carquois d'or, serait mal reçu de nos belles; et puis ma bonne réputation m'a sans doute précédé; dans ma famille on a de moi une idée si singulière.....

RONDEAU.

On dit que j'ai de grands défauts;
Oh ! mon dieu, (*bis*) quelle calomnie !
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les chevaux,
Mais c'est là jouir de la vie :
Moi, je m'accommode de tout,
Tout me convient et tout m'arrange;
En vérité je suis un ange,
Tout ici bas est de mon goût. *bis.*
Si je rencontre jeune fille
Qui soit fraîche, aimable et gentille,
Je vous la guette nuit et jour.
Je ne sais point peindre ma flamme,
Ni les tendres élans de l'ame;
Mais je sais prouver mon amour,
Je sais prouver mon amour.

Et l'on dit, etc.

Si l'airain résonne,
Si la charge sonne,
Je vole au combat; *bis.*
Si l'on veut faire une partie,
Je joue et cherche une série,
Pour faire (*bis.*) mon sept et le va.
Veut-on boire à pleines rasades
Aux exploits de nos camarades,
Si le vin est bon et très-vieux,
Je vais (*bis*) m'enivrer de mon mieux. *ter.*

Et l'on dit, etc.

SCÈNE XII.

VALCOURT, FIRMIN, MICHEL.

FIRMIN.

Comment! c'est toi, Valcourt!

VALCOURT.

C'est moi-même; tu arrives à propos pour calmer mes chagrins. Je suis vraiment affecté... Tu te portes bien au reste.

FIRMIN.

Tu joueras donc toujours! si tu savais le tort que tu te fais!

VALCOURT.

Oh! non; j'avais même renoncé à jouer, et sans ces diables de voyageurs... Oh! c'est une leçon dont je me souviendrai: tu vois aussi combien je suis triste. Mais à propos, dis-moi, Florvel voit-il toujours cette grande italienne?

FIRMIN.

Tu devrais faire de mures réflexions.

VALCOURT.

Oh! je suis maintenant très-raisonnable. Mais comment se porte la petite Zoé, que nous allions voir ensemble, t'en souviens-tu?

FIRMIN.

Le dénuement où tu te trouves...

VALCOURT.

Est bien cruel. T'a-t-on dit que j'avais gagné à mon

commandant trois cents louis sur sa parole? Il n'a pu me les payer.

FIRMIN.

Pourquoi donc?

VALCOURT.

Il fut tué le soir même sur la brêche à deux pas de moi. Ce diable de boulet a emporté mes trois cents louis.

FIRMIN.

C'était un brave officier.

VALCOURT.

Aussi, l'ai-je bien regretté. Quelque jour je paierai mes dettes comme lui.

FIRMIN.

Revenons à toi. Ne te reste-t-il aucune ressource?

VALCOURT.

Pas que je sache, à moins qu'il ne soit en ton pouvoir de me prêter une somme assez forte pour acheter des chevaux....

MICHEL, bas à Firmin.

Dites que vous n'avez pas le sou.

FIRMIN.

Je le voudrais de tout mon cœur; mais la somme que je pourrais t'offrir ne te suffirait peut-être pas....

VALCOURT.

N'en parlons plus. Je connais ton amitié : d'ailleurs cette somme serait trop considérable, je craindrais de ne pouvoir pas te la rendre. Je ne t'en remercie pas moins, mon cher Firmin.

FIRMIN.

Vraiment ton état me fait de la peine; et que vas-tu faire tout seul dans cette auberge!

VALCOURT.

Philosopher, faire des réflexions sur l'instabilité des choses humaines.

MICHEL.

Vous devriez écrire vos réflexions pour le bien de la jeunesse.

VALCOURT.

A propos, je ne t'ai pas dit que j'allais me marier.

FIRMIN.

Non.

VALCOURT.

Oh! mon ami, c'est une affaire unique: ma belle est à deux pas, dans je ne sais quelle maison de campagne, aux environs;.... c'est une bonne tante à moi, que je n'ai jamais vue, qui a manigancé tout cela. Elle a écrit à mon père, mon père lui a répondu, enfin tout cela s'est arrangé; on m'écrit aussi, on m'envoie le portrait de la jeune personne, avec sa garniture de diamants; ils étaient fort beaux les diamants, je les reçois avec plaisir; on m'envoie de plus, de l'argent, des bijoux; moi qui suis la douceur même, je consens à tout, je promets d'épouser; je pars dans les meilleures intentions, j'arrive à la nuit dans cette auberge; il est trop tard pour aller à Derval, je trouve ici d'aimables voyageurs; on m'accueille, on soupe, on joue, je perds tout; enfin, de mon argent, de mes

chevaux, il ne me reste plus que cette dame..... sans garniture.

FIRMIN, *prenant le portrait.*

Laisse-moi voir....

VALCOURT.

Le portrait n'est pas mal; cependant, il ne faut pas toujours juger d'une femme sur la peinture; nos artistes français sont si galants!.... Mais tu regardes ce portrait avec une attention....

FIRMIN.

Oh! mon ami, c'est qu'il est d'une ressemblance si frappante....

VALCOURT.

Comment! connaîtrais-tu ma belle?

FIRMIN.

Non, mais je trouve qu'il ressemble à une jeune parisienne de mes parentes dont je suis très-amoureux.

MICHEL.

Ces ressemblances n'existent que pour les amants.

VALCOURT.

Oui, on trouve que tout ce qui est joli ressemble à l'objet aimé.

FIRMIN.

Que je serais heureux de posséder un semblable trésor!

VALCOURT.

Bon, vraiment! Il a donc bien de la valeur à tes yeux?

FIRMIN.

Que ne donnerais-je pas pour en être le maître!

VALCOURT.

Ma foi, moi, je ne connais ni n'aime l'original.

FIRMIN, souriant.

Tu ne voudrais pas me le céder par quelque arrangement....

VALCOURT, réfléchissant.

Un arrangement....

MICHEL.

Non, mais dans un besoin pressant vous le joueriez peut-être.

VALCOURT, éclatant de rire.

Ha! ha! ha! cela serait plaisant.

FIRMIN, riant.

Quoi! tu pourrais consentir....

VALCOURT.

Je crains de n'avoir pas assez de vertus pour résister à tes séductions....

FIRMIN.

Tu plaisantes peut-être?

VALCOURT.

Non, je ne plaisante pas. Une sottise de plus ou de moins n'est pas une affaire pour moi. Nous sommes seuls dans cette auberge, personne ne nous trahira; et vite, dans un coup de trente et quarante, voyons à qui des deux appartiendra le portrait de ma belle.

FIRMIN.

Tu es un grand fou! Mais je ne joue jamais, et je suis honteux....

VALCOURT.

Cela sera bientôt fait. Tu vas devenir le possesseur de cette image adorable.

MICHEL.

Jouez. L'amour doit triompher de la fortune.

FIRMIN, se consultant.

Oh! si je pouvais gagner!.. Ma foi, je suis indécis... D'ailleurs, je serai le maître de quitter le jeu.

VALCOURT.

Bon, tu chancelles? Allons, Michel, approche la table.

FIRMIN, en riant.

Mais si tu allais me ruiner.

VALCOURT.

Ma foi, tant pis pour toi.

FIRMIN.

Un ami, oh! cela ne serait pas bien.

VALCOURT.

Point d'ami au jeu; après, c'est différent, bourse commune.

FIRMIN, en riant.

Sais-tu bien que tu m'effraies.

VALCOURT.

Tu te moques de moi, parce que je ne suis pas en fonds; mais que sait-on, la fortune est si bizarre.

FIRMIN.

Et les hommes si fous! Mais quelle somme faut-il mettre contre ce portrait?

VALCOURT.

Regarde-le d'abord, vois comme il est bien fait, la

belle carnation.... C'est par *Isabey* (*).... Crois-tu que vingt louis....

FIRMIN.

Quoi! vingt louis, une simple miniature!

VALCOURT.

Une femme de vingt ans qui a des yeux bleus...... Mais vois donc ces yeux-là, ils sont superbes.

FIRMIN.

Ils sont beaux; mais tous les jours....

MICHEL.

On en voit....

VALCOURT.

Tu déprises ce que tu aimes;... cela n'est pas bien; une figure comme celle-là est impayable.

FIRMIN.

Allons, va pour les vingt louis.

VALCOURT, mettant le portrait sur la table.

Commençons, je mets ma dame au jeu.

MICHEL.

Pauvre malheureuse! la voilà exposée aux caprices du sort.

TRIO.

VALCOURT, à part.

Le sort me sera favorable,
Si j'en crois mon pressentiment.

(*) *Isabey*, le premier peintre dans son genre. On admirerait encore plus la beauté de ses miniatures, si ses grands dessins, par leur composition et leur exécution, ne le mettaient au rang des premiers dessinateurs de l'Europe.

MICHEL, à part.

Oh! pour moi, je me donne au diable,
S'il peut vous gagner votre argent.

VALCOURT.

Commençons; c'est moi qui taille.

MICHEL, riant.

Oui, vous êtes le banquier.

VALCOURT.

Si je gagne le premier,
Je pourrai, quoiqu'on en raille,
Gagner aussi le dernier.

(Il donne les cartes.)

Voilà pour toi; bon! quarante.
(Il tire les cartes.)
Moi, je n'ai que trente-trois.

MICHEL, FIRMIN.

On peut, contre notre attente,
Gagner la première fois.

FIRMIN, mettant de l'argent sur la table.

Allons, je double la somme;
Voyons un peu cette fois.

MICHEL.

Oh! je l'irai dire à Rome,
Si vous gagnez cette fois.

VALCOURT.

On gagne plus d'une fois.
(Il tire les cartes.)
Pour toi; voilà trente-trois.

FIRMIN, MICHEL.

Le sort pourra cette fois

Remplir notre juste attente.

MICHEL, FIRMIN, riant.

Allons, amenez quarante.

VALCOURT, tirant les cartes.

Voilà trente-un : quel bonheur!

MICHEL, FIRMIN.

Voilà trente-un : quel malheur!

FIRMIN, à Michel.

Agissons avec prudence :
Il m'a déja gagné deux fois.

MICHEL, VALCOURT.

Vous pouvez, sans imprudence,
Aller encor jusqu'à trois.

FIRMIN.

Eh bien, voyons, je redouble.
Oh! c'est me pousser à bout;
Mais ce coup me rendra tout.

VALCOURT.

Si mon joueur ainsi double,
Je pourrai lui gagner tout.

(Il se fait un silence, Valcourt donne les cartes, puis tout à coup il s'écrie :)

J'ai gagné!

MICHEL, FIRMIN.

Quel sort maudit
En cet instant me poursuit.

VALCOURT.

Bon, je ne suis plus maudit;
La fortune me sourit.

FIRMIN.

De jouer, quelle imprudence,

Mais je veux ravoir le tout,
Je vais le pousser à bout...
Oh! quelle est mon imprudence!...
Mais si je puis regagner,
Au jeu, je promets d'avance,
De ne jamais retourner.

MICHEL.

Oh! quelle est mon imprudence!
Par les cartes il dût gagner;
S'il perd, je promets d'avance,
De n'y jamais retourner.

VALCOURT.

Jouons avec confiance :
J'espère tout regagner;
Profitons de notre chance,
Elle pourrait retourner.

FIRMIN, d'un air agité.

Allons, jouons.

MICHEL, voulant le retenir.

De la prudence.

VALCOURT.

Allons, jouons.

MICHEL, à Firmin.

De la prudence.

(Ils se mettent à jouer; Michel se tient éloigné; Firmin paraît perdre à chaque coup; le public le devine à son humeur, aux cartes qu'il déchire.)

MICHEL, le regarde.

Je lui parlerais vainement,
Le jeu l'enflamme et l'agite,

Cette passion subite,
Cause son égarement.

FIRMIN.

Quel coup cruel! ô sort! ô rage!

MICHEL, le regarde.

Il jure, il peste, il enrage;
L'homme, avec de la raison,
Lorsque le jeu s'en empare,
Plus facilement s'égare
Qu'un joueur de profession.

FIRMIN.

Quelle carte épouvantable!

MICHEL.

Je n'ose le regarder,
Je n'ose lui demander
Si le sort toujours l'accable.

FIRMIN, se levant furieux.

Funeste sort, j'ai tout perdu.

MICHEL.

Quoi! vous avez tout perdu.

VALCOURT.

Vraiment, il a tout perdu.

MICHEL.

Oh! je reste confondu.

FIRMIN.

D'un malheur épouvantable
J'éprouve tout le courroux;
Mais du destin qui m'accable
Ai-je mérité les coups!

MICHEL.

D'un malheur épouvantable, etc.

VALCOURT.

Tantôt d'un sort détestable
J'éprouvai tout le courroux;
Il me devient favorable :
Destin, voilà de tes coups.

VALCOURT.

Je suis fâché vraiment de te voir t'affliger de la sorte, moi je supporte plus patiemment la mauvaise fortune.

FIRMIN.

Nous n'avons pas le même caractère; mais il suffit, Valcourt. Je n'ai point de reproches à vous faire, je ne dois accuser que moi de ma sottise.

VALCOURT.

Une autre fois tu seras plus heureux.

FIRMIN.

Moi rejouer! non; c'est une leçon dont je me souviendrai toute ma vie, et jamais, sans le portrait.... mais la douleur serait d'un homme faible, le reproche serait injuste : je me retire. (*A part.*) Oh! Jenni! j'ai voulu ravir ton image à des mains indignes de te posséder, et je m'ôte peut-être pour jamais les moyens de triompher des obstacles qui nous séparent. (*A Valcourt.*) Avant de partir, je vous ferai tenir tout ce qui vous appartient.

(Il sort.)

VALCOURT.

A ton aise, mon ami, ne te gêne pas.

SCÈNE XIII.

VALCOURT, MICHEL.

MICHEL.

Parbleu, c'est bien mal à vous de venir nous dépouiller de la sorte...

VALCOURT.

J'en suis fâché; mais la chance tourne et j'en profite.

MICHEL.

Vous aviez bien à faire de nous montrer la face de votre dame.

VALCOURT.

N'en dis pas de mal, elle est charmante.

MICHEL.

A mes yeux, maintenant, elle est laide à faire peur.

VALCOURT.

Le malheur de ton maître te rend injuste : je n'avais pas encore fait grande attention à cette miniature; mais depuis que je lui dois ce retour de fortune, je commence à trouver ma prétendue jolie.

MICHEL.

C'est bien heureux :... nous voilà bien dans nos affaires : qu'allons-nous devenir?

VALCOURT.

Vous ferez comme moi : vous philosopherez.

MICHEL.

Vous arrangez tout cela bien à votre aise; vous êtes habitué à toutes ces révolutions; mais nous qui sommes

des gens de mœurs, de conduite; oh! mon dieu, mon dieu!

VALCOURT.

Calme-toi, je ne suis pas un turc; j'ai même les moyens de vous consoler tous les deux; — (*se parlant.*) mais oui, cette idée est bonne; mais ma tante?.... Un petit mensonge me tirera d'embarras : je l'aurai perdu. Quand on le peut, il faut faire des heureux.

MICHEL.

Il se consulte; s'il pouvait nous rendre notre argent.

DUO.

VALCOURT.

Porte à ton maître ce portrait :
Ma foi, je le lui sacrifie,
J'espère que c'est un beau trait
Qu'on pourra citer dans ma vie.

MICHEL, à part, ironiquement.

Ah! quel cadeau que ce portrait!
Comment, il nous le sacrifie!
(Haut.)
Vraiment c'est un superbe trait
Que je n'oublierai de ma vie.

VALCOURT.

Comment la trouves-tu, dis-moi?

MICHEL, à part.

(Haut.)

Ah! qu'elle est laide. Elle est jolie.

VALCOURT.

Je suis honnête, tu le vois.

MICHEL.

Elle nous coûte cher, ma foi.
Avoir joué... quelle folie!

VALCOURT.

Mais Firmin l'aime à la folie.

ENSEMBLE.

Porte à ton maître, etc.

MICHEL, sanglottant.

Oui, votre cœur est généreux;
Mais dans notre sort malheureux
Quelle sera notre ressource,
Vous avez vidé notre bourse.

VALCOURT.

Vous trouverez des cœurs compatissants.
Il faut....

MICHEL.

Il va nous rendre notre bourse.

VALCOURT.

Il faut....

MICHEL, faisant le calin.

Vous êtes bon.

VALCOURT.

Écrire à vos parents.

MICHEL.

Le voilà le maudit portrait.

VALCOURT.

Porte à ton maître, etc.

VALCOURT.

Avant de songer à mon départ, il faut que tu me fasses connaître mes chevaux.

MICHEL.

Comment! vos chevaux?

VALCOURT.

C'est-à-dire, ceux de ton maître.

MICHEL.

Quoi! vous les avez aussi gagnés... Pauvres bêtes! dans quelles mains passez-vous! voilà le coup le plus cruel; nous qui vivions si bien ensemble! jamais je ne pourrai me faire à cette séparation.

VALCOURT.

Bien! j'aime qu'on ait de la sensibilité. Je suis accablé des fatigues de la nuit; je vais me rafraîchir à ma manière, et boire à vos santés quelques verres de Champagne.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MICHEL, SEUL.

Et nous autres nous boirons de l'eau.... Il emporte notre argent, et nous donne gracieusement cette petite figure. (*Parlant au portrait.*) Vous nous restez donc, madame; certainement vous nous faites honneur; mais, dites-moi, vos beaux yeux nous tiendront-ils lieu de tout au monde?... Mais une dame arrive.... Allons vite porter à mon maître cette fiche de consolation.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DERVAL, SEULE.

Tandis que Jenni se repose, informons-nous si Valcourt a paru. Je désire connaître un neveu que je n'ai jamais vu : ses étourderies seules... On vient... Un jeune homme!

SCÈNE XVI.

MICHEL, MADAME DERVAL, FIRMIN, L'AIR DÉFAIT, SANS CHAPEAU.

MADAME DERVAL, sans être vue.

A son désordre, à son trouble, il est impossible de ne pas reconnaître le coupable.

FIRMIN, considérant le portrait.

Quel que soit le chagrin que me cause mon étourderie, ma faiblesse, j'éprouve une douce consolation.

MICHEL.

Peste soit de celui qui inventa les cartes. Jouer sa fortune!...

FIRMIN.

Il me reste au moins le portrait de ma chère Jenni.

MADAME DERVAL, à part.

Il parle de Jenni.

MICHEL.

Oh! oui, ce portrait-là nous sera d'un grand secours.

Si nous pouvions, en le montrant comme une curiosité rare, gagner assez d'argent pour rejoindre l'armée.

FIRMIN.

Oh! ma Jenni! tu ne quitteras pas mon cœur; c'est là! que je te conserverai toute ma vie.

MADAME DERVAL.

Comment donc? il aime ma pupille!

FIRMIN.

Malheureux Valcourt!... plus d'espoir pour moi de posséder Jenni! Comment m'offrir à ses yeux? et si madame Derval... Sa juste sévérité, peut-être... bientôt mon rival, plus heureux...

MADAME DERVAL.

Souvenez-vous que vous avez une tante dont les bontés...

FIRMIN, étonné.

Moi, madame, j'ai une tante?...

MICHEL, bas à Firmin.

Si cette tante veut rétablir nos affaires, adoptons-la bien vite.

MADAME DERVAL.

Elle connaît vos erreurs, elle a vu votre repentir, elle vous pardonne et veut vous rendre au bonheur.

FIRMIN.

Madame, vous me voyez dans un étonnement...

MADAME DERVAL.

Vous voyez bien que c'est moi qui suis madame Derval; mais un peu de honte...

FIRMIN.

Madame Derval!... dont Jenni est la pupille!... ah!

MICHEL.

Gare le quiproquo.

MADAME DERVAL.

J'ai appris votre malheur. — Ce n'est pas ici le moment de vous faire des reproches, des remontrances; quand vous serez plus calme, je vous parlerai le langage d'une mère, d'une amie; en attendant, bannissez tout chagrin: quelque considérable que soit votre perte, ma fortune me permet de la réparer.

MICHEL.

Ah! la bonne, l'excellente tante! Madame, si mon maître ne répond pas à tant de bontés, croyez que c'est la confusion seule qui lui ôte la parole.

MADAME DERVAL.

Vous aimez Jenni?

MICHEL.

Oh! s'il l'aime.

MADAME DERVAL.

Eh bien! apprenez que votre hymen se fera aussitôt après notre arrivée.

FIRMIN, plus embarrassé.

Que dire, que répondre?

MICHEL.

Rien, car vous gâteriez tout.

MADAME DERVAL.

Mais, mon cher neveu, il me semble que je fais assez en votre faveur, pour entendre au moins de votre bouche quelques mots de tendresse, de remerciement.

MICHEL.

Allons donc, flattez son erreur.

FIRMIN.

Quoi! tu veux...

MICHEL.

C'est un moyen de voir votre Jenni.

FIRMIN.

Ah! madame!... ma tante.

MICHEL, bas.

Jettez-vous à ses pieds.

FIRMIN.

C'est à vos genoux que je dois...

MADAME DERVAL.

Allons, allons, que tout soit oublié.

(Firmin l'embrasse.)

MICHEL.

Le bon cœur! voilà le phénix des tantes.

MADAME DERVAL.

Je vous quitte un instant. — Je vous prépare encore un plaisir auquel vous ne vous attendez pas : je suis à vous dans un moment.

(Elle entre dans la chambre de Jenni.)

SCÈNE XVII.

MICHEL, FIRMIN.

FIRMIN.

Quelle est son erreur! elle me croit Valcourt, son neveu.

MICHEL.

Tant mieux! Cette erreur va nous servir : elle va

peut-être nous conduire à Derval, et là vous concerterez avec votre belle...

FIRMIN.

Mais est-il bien de la tromper?

MICHEL.

Vous ne la trompez pas : c'est elle qui se trompe.

FIRMIN.

Mais Valcourt?

MICHEL.

Il a passé la nuit, il sable le Champagne, il ne verra pas aujourd'hui madame Derval; au reste, s'il vient, vous serez installé dans la maison, l'explication ne peut tourner qu'à votre avantage.

FIRMIN.

J'ai des scrupules...

MICHEL.

Si vous m'en croyez, prenons toujours cette bonne tante, puisque le ciel nous l'envoie... Qu'entends-je?...

FIRMIN, regardant à la porte.

Quel bonheur! serait-ce...

MICHEL.

Des fonds qu'elle nous apporte.

FIRMIN.

C'est elle; c'est ma chère Jenni.

SCÈNE XVIII.

FIRMIN, MICHEL, MADAME DERVAL, JENNI.

QUATUOR.

FIRMIN.

Oui, je la vois; oui, c'est elle;
Pouvais-je la croire ici?
Elle me semble plus belle.
O! Jenni; chère Jenni.

MICHEL.

Cette personne est très-belle:
Qui donc nous l'amène ici?
Eh! oui, vraiment, c'est bien elle:
C'est votre chère Jenni.

MADAME DERVAL.

Ah! ne soyez point rebelle,
Approchez donc, ma Jenni.
Quoi! vous faites la cruelle,
Parce que Valcourt est ici.

JENNI, approchant, mais sans regarder Firmin.

Ah! que vous êtes cruelle,
De me tourmenter ainsi!

MADAME DERVAL.

Allons, tourne donc la tête,
Cesse donc cette rigueur;
Si Valcourt est ta conquête,
Tu lui dois aussi ton cœur.

FIRMIN, à Jenni.

Jenni, la crainte m'arrête,
Et le trouble est dans mon cœur.

JENNI.

Un trouble secret m'arrête!

MADAME DERVAL, MICHEL.

Un trouble secret l'arrête.

JENNI.

Quelle voix a frappé mon cœur,
Malgré moi je suis émue:
C'est Firmin, c'est mon amant!
Par quel secret à ma vue
S'offre-t-il en ce moment?

FIRMIN.

Ne détournez point la vue
D'un trop malheureux amant...
Elle me paraît émue;
Moi-même je suis tremblant.

MICHEL, à madame Derval.

Voyez, son ame est émue,
Quel est son étonnement?

MADAME DERVAL.

Son ame paraît émue,
Et Valcourt est tout tremblant.

FIRMIN, se jetant à ses genoux.

Hélas! si j'ai pu vous déplaire,
Cachez-moi bien votre rigueur.

MADAME DERVAL, MICHEL.

Ne lui montrez pas de colère,
Ayez pitié de sa douleur.

JENNI.

Je n'éprouve point de colère,
Je plains seulement votre erreur;
(A Firmin.)
Votre amour ne peut me déplaire.
Votre pardon est dans mon cœur.

MADAME DERVAL, à Jenni.

Tu l'aimeras, laisse-moi faire.
Allons, allons, tout va très-bien.

MICHEL, FIRMIN.

Allons, allons, tout va très-bien.

MADAME DERVAL, à Firmin.

Je saurai trouver le moyen,
Par quelque ruse nécessaire,
De former le plus doux lien.

MICHEL, à madame Derval.

Oui, cherchez quelque bon moyen :
Il est, je crois, très-nécessaire
Pour former entre eux ce lien.

FIRMIN, à Jenni.

Vous apprendrez par quel moyen
Nous obtenons cet entretien.

JENNI, à Firmin.

Firmin ici! par quel moyen?
Révélez-moi donc ce mystère,
Car, pour moi, je n'y comprends rien.

MADAME DERVAL, à Jenni.

Allons, je vois avec plaisir que tu triompheras de ta répugnance.

JENNI.

Ah! madame, si vous saviez....

FIRMIN.

Croyez que jamais je n'aurais osé me présenter à vos yeux, si le hasard n'avait voulu que madame... ma chère tante, m'eût trouvé dans ces lieux.

JENNI.

Sa tante?

MADAME DERVAL.

Mais le temps se passe : il faut que nous retournions dîner. (*A Firmin.*) Allez, mon ami, préparer tout pour votre départ.

MICHEL.

Nous ne vous ferons pas attendre, notre équipage sera bientôt prêt.

FIRMIN, à Jenni.

Vous ne jugerez pas mal de moi, mademoiselle, par la faute dont je me suis rendu coupable ?

JENNI.

J'attribue tout à votre passion funeste.

FIRMIN, à part.

Jenni consent à tout : poursuivons l'aventure.

MADAME DERVAL.

Nous vous attendons ici.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

JENNI, Madame DERVAL.

MADAME DERVAL.

Avouez, ma Jenni, que mon neveu est un jeune homme charmant, à son goût près pour le jeu....

JENNI.

J'en conviens.

MADAME DERVAL.

Tu aurais bien tort de ne pas l'aimer, car il t'aime...

Je l'ai rencontré ici s'accusant de sa mauvaise fortune, ne trouver de consolation que dans ton image.

JENNI, à part.

Ah! je commence à pénétrer.

MADAME DERVAL.

Mais quel est cet autre jeune homme?

SCÈNE XX.

JENNI, MADAME DERVAL, VALCOURT, MICHEL.

VALCOURT.

Eh! garçon, qu'on m'apporte mon compte; mais, avant de partir, il faut que je voie mon ami.

MADAME DERVAL, à part.

C'est sans doute celui qui a ruiné Valcourt.

VALCOURT.

Je ne veux pas le laisser dans l'embarras. Eh! mais la tête me tourne... ce diable de Champagne.

MADAME DERVAL, à part.

Il a l'air d'un bien mauvais sujet.

VALCOURT.

On parle de moi. Ah! pardon, mesdames, je ne vous avais pas aperçues: ces dames voyagent, sans doute?

MADAME DERVAL.

Nous, nous sommes....

VALCOURT.

De ce pays: qui pourrait croire que dans ce vilain bourg on peut rencontrer des objets aussi.... Ah! c'est toi, Michel.

MICHEL, traversant avec une valise.

Oh! c'est le diable !

VALCOURT.

Ton maître s'est-il consolé des rigueurs de la fortune, en contemplant sa belle idole?

MICHEL, à part.

Nous sommes perdus.

VALCOURT.

A-t-il sauté de joie en voyant ce portrait; a-t-il été sensible à mon cadeau?

JENNI, à part.

Ne serait-ce pas là ce Valcourt. (*Haut.*) Sortons, ce jeune homme paraît ivre.

MADAME DERVAL.

On a parlé d'un portrait; je suis bien aise de m'instruire...

MICHEL, bas à Valcourt.

Retirez-vous, de grace; ces dames sont de ma connaissance, nous sommes en famille.

VALCOURT.

Que dis-tu?

MICHEL.

Je ne le tirerai pas d'ici; quel embarras! (*A Valcourt.*) Est-ce que vous ne partez pas.

VALCOURT.

Tout à l'heure : dis à l'hôtesse de m'apporter son compte; et cours vite me seller un cheval.

MICHEL.

Tout va se découvrir : adieu la parenté.

VALCOURT.

Allons, va donc, ou morbleu....

MICHEL.

Quel diable d'homme! il nous porte toujours malheur.

VALCOURT.

Eh bien! il se fâche, je crois. N'en soyez pas étonnées, mesdames; il m'en veut : c'est assez naturel; j'ai ruiné son maître, un de mes amis.

MADAME DERVAL.

Ruiner son ami! cela est affreux.

VALCOURT.

J'en conviens; mais j'avais tout perdu la nuit précédente.

MADAME DERVAL.

Mais que parliez-vous de portrait?

VALCOURT.

Ah! je vais vous conter cela : c'est une aventure assez plaisante. Je n'avais plus le sou, il me restait une petite miniature : elle était jolie, la miniature.

JENNI.

Ciel! c'est Valcourt!

VALCOURT.

Tenez, elle avait..... une figure brune, piquante, dans le genre de celle de mademoiselle : mon ami voit ce portrait; il trouve qu'il ressemble à une parisienne pour laquelle il brûle d'un beau feu; il me propose de le jouer : moi qui ne connais pas l'original, et qui me trouvais sans ressources, je le joue; je suis d'un bonheur inconcevable; je trouve une série superbe; je gagne argent, bijoux, chevaux, enfin tout ce qu'il possède, et je dois tout cela à ma petite brune. Convenez,

mesdames, qu'on ne peut être plus heureux. Ah! bon dieu, comme je babille.

MADAME DERVAL.

Et quel est donc ce portrait?

VALCOURT.

C'est... je n'oserai jamais... je suis vraiment...

MICHEL, rentrant.

Tout est prêt, quand vous voudrez partir...

VALCOURT.

Je ne suis pas pressé, j'ai du temps : je verrai toujours assez tôt la chère madame Derval.

JENNI ET MADAME DERVAL.

Madame Derval!

VALCOURT.

C'est ma tante, une bonne femme que je ne connais pas, mais dont on dit assez de bien dans ma famille.

MICHEL.

Nous y voilà.

MADAME DERVAL, très-étonnée.

Quoi! madame Derval.....

VALCOURT.

Doit avoir chez elle une petite fille, une enfant qu'elle a élevée. Je ne viens dans ce pays que pour l'épouser : ne me trouvez-vous pas l'air d'un futur?

MADAME DERVAL.

Ha! ha!

VALCOURT.

C'est un mariage tramé de loin : je ne peux pas y penser sans rire. Cette tante, un peu singulière, mais

très-respectable d'ailleurs, m'aime beaucoup ; elle est très-riche, et je me prête à l'idée qu'elle a de marier des gens qui sont pour le moins indifférents l'un pour l'autre. J'obéis, j'épouse ; mais aussitôt que je serai débarrassé de toutes les cérémonies usitées en pareille occasion, je souhaite le bonsoir à la tante, j'emmène la petite femme, j'emballe la dot, et je vais courir le monde.

MICHEL.

Bon, ses extravagances vont nous servir.

MADAME DERVAL, à Michel.

Est-ce un imposteur? Serait-ce un tour?

VALCOURT.

Connaîtriez-vous ma tante, mesdames?

JENNI.

Beaucoup. Tout le monde la respecte et l'aime, et vous serez le premier à rougir de votre indiscrétion quand vous la connaîtrez. Vous cherchez madame Derval, elle est devant vos yeux.

MADAME DERVAL.

Pourquoi l'avoir détrompé?

VALCOURT.

Quoi! madame, vous êtes..... Me voilà bien : adieu le mariage et la dot.

SCÈNE XXI.

VALCOURT, MADAME DERVAL, JENNI, FIRMIN, MICHEL.

FIRMIN, sans voir Valcourt.

Lorsque ma tante voudra partir...

VALCOURT.

Ma tante! oh! dis donc notre tante.

FIRMIN.

C'est Valcourt!

VALCOURT.

Ah! mon cher Firmin, puisque tu es de la famille, viens m'aider à faire ma paix; mais par quel hasard...

MADAME DERVAL.

Quoi, Firmin!

MICHEL, bas à Firmin.

Tout est découvert.

MADAME DERVAL.

Vous étiez ce Firmin que...

FIRMIN.

Je l'avoue. Punissez un amant moins coupable que malheureux. La crainte de perdre Jenni, l'espoir de la revoir, les relations que vous avez eues avec ma famille, tout me faisait espérer...

VALCOURT.

Comment, tu t'avises d'aimer ma prétendue! je ne m'étonne plus de la ressemblance que tu trouvais...

MADAME DERVAL.

Jenni, je n'aurais pas cru...

JENNI.

Je vous jure que j'ignorais...

FIRMIN.

Oui, madame, elle ignorait mon arrivée. Quant à la méprise à laquelle je me suis prêté, le portrait seul...

MADAME DERVAL.

Je sais de quelle manière vous l'avez eu.

VALCOURT.

Hé ! mon dieu oui : j'ai tout dit, je suis franc ; vous n'avez causé qu'une minute avec moi, et vous me connaissez déja comme si vous m'eussiez vu toute votre vie.

MADAME DERVAL.

Valcourt, votre conduite est horrible : il est des erreurs excusables ; les vôtres ne sont pas de ce nombre : mais j'ai tort de m'en plaindre, c'est à elles que je dois l'avantage de préserver ma Jenni d'un grand malheur.

VALCOURT.

Celui de m'épouser, sans doute ? oh ! vous pouvez le dire.

MADAME DERVAL.

Quel sort vous vous préparez pour l'avenir !

VALCOURT.

Ah ! de la morale. — Pourquoi montrer de l'humeur ? je ne me fâche pas, moi. J'aurais pourtant quelques raisons de me plaindre ; car je le vois bien, tout s'arrangera : vous êtes une femme sensible, Firmin est intéressant, il est aimé ; on pleurera, vous vous attendrirez et tout finira par un mariage. — Hé bien, soit : je ne veux déranger personne ; que Firmin épouse, qu'il reste mon ami ; que mademoiselle me pardonne, que je sois de la noce : je peux me consoler de tous mes revers, surtout si je puis espérer un jour de regagner votre amitié.

MADAME DERVAL.

Mon neveu, vous êtes un grand fou.

VALCOURT.

J'en suis convenu, ma tante.

MADAME DERVAL.

Vous ne changerez jamais.

VALCOURT.

Franchement, je le crains.

MADAME DERVAL.

Ne vous mariez pas.

VALCOURT.

Vous avez raison. Je compromettrais ma belle humeur : je ne veux pas devenir misanthrope.

FIN DU TRENTE ET QUARANTE.

LES TUTEURS VENGÉS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée, pour la première fois, le 7 décembre 1799.

J'ai vengé les vieillards, outragés trop long-temps.
(*Les Tuteurs vengés*, scène dern.)

NOTICE

SUR LES TUTEURS VENGÉS.

« En composant cette comédie, je me suis dit :

« Je la dédierai au vieillard dont les vertus ont « mérité l'estime de tous ses concitoyens ;

« A celui que le respect et l'amour de ses fils envi- « ronnent, et dont toute la vie est pour eux un « modèle ;

« A celui qui n'a cessé d'être tendre époux, bon « père, citoyen utile....

« Je la dédie à MON PÈRE. »

Telle était la dédicace que j'adressais au meilleur des hommes, qui n'eut, dans une vie de soixante-seize ans, ni un ennemi, ni un procès. Je ne puis résister au désir d'entrer dans quelques détails sur mes respectables parents. C'est un hommage qui m'est commandé par la piété filiale ; c'est un hommage que je leur rends au nom de tous leurs en-

fants, qu'ils aimaient avec une égale tendresse, et qui en ont conservé une égale reconnaissance. Cet hommage sera apprécié par les concitoyens de mon père qui lui ont survécu, et qui n'ont point dû perdre le souvenir de ses vertus; il le sera surtout par notre bonne mère, qui, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, pourra lire, *elle-même*, cette expression vraie de notre tendre amour pour elle, de notre admiration pour sa piété si sincère et si tolérante (*).

Si ses trois fils n'ont pas très-strictement suivi les principes religieux qu'elle cherchait à leur inculquer, plus par ses exemples que par ses discours, c'est que, comme tant d'autres, il nous a bien fallu payer tribut au siècle qui nous a vus naître; c'est que nous avons de bonne heure, opposé le raisonnement à certains préceptes de l'église qui nous paraissaient blesser à la fois la justice et le bon sens. Mais toujours, dans ces discussions sur des matières religieuses, que l'âge et quelques études nous permettaient d'élever dans le sein de notre famille, nous admirions la morale

(*) Elle habite maintenant la campagne, chez son troisième fils (Henri), qui joint à l'amitié qui unit les trois frères, le même goût pour les lettres, et tous les moyens de réussir dans la carrière littéraire. Il a remporté plusieurs prix dans nos académies de province; et s'il ne donne pas plus souvent des preuves de son talent, c'est que sa timidité, et peut-être un peu de paresse, le retiennent trop long-temps sur différents ouvrages qu'il a presque achevés.

pure et touchante de nos bons parents. Forts des arguments que la raison fournit sur de telles matières, nous n'étions combattus par eux que par le sentiment et la douceur. Et tel était pourtant sur eux-mêmes l'empire de cette raison, sur eux qui n'ont jamais manqué de leur vie à une seule des pratiques de la religion catholique (*), que, lorsque nous les poussions dans leurs derniers retranchements, en leur demandant s'ils pensaient que tout homme né dans une autre religion que la leur pût être sauvé, ils nous répondaient que la raison se refusait à croire que le maître de l'univers ne fût pas un être tout rempli de justice et d'amour pour les hommes, et qu'il ne pouvait les punir de les avoir fait naître hors de notre Église. Ce seul raisonnement, inspiré par un sens droit, par des cœurs vraiment vertueux, condamnait à jamais

(*) Ma mère, à 91 ans, malgré les prières de sa famille, de son curé, jeûne encore tout le carême, par la seule raison qu'elle n'y a jamais manqué. Elle jeûne de plus un jour de chaque semaine, pour l'exécution d'un vœu qu'elle fit dans une maladie qui attaqua l'enfance de mon frère aîné. De plus, cette femme si pieuse, d'un esprit si distingué, d'une raison si calme, et d'une sensibilité excessive, tout en lisant les bons livres de notre littérature et en répétant les beaux morceaux de notre théâtre, n'est jamais allée de sa vie au spectacle, par scrupule religieux. Je l'ai même entendue reprocher à son époux d'y aller trop souvent. Mon père s'en excusait sur sa passion pour la musique, et assurait naïvement qu'il fermait les yeux pour ne pas voir les actrices. Et son second fils a fait et joué des comédies! et le temps arriva où le bon vieillard en était devenu fier!.. O tendresse paternelle!

tous ces prêtres persécuteurs, ces cruels partisans de l'inquisition, qui ne connaissent d'autres arguments que la force, ces criminels auteurs des massacres des Albigeois, de Mérindol, et de la Saint-Barthélemi. Tout homme qui tolère mes opinions, fussent-elles des erreurs, m'intéresse; tout homme qui prie et pardonne, me touche; mais celui qui, l'écume à la bouche, me menace de me punir parce que ma raison se refuse à penser comme lui, et qui, armé de l'épée guerrière, me frappe pour *me forcer d'entrer*, est un monstre à mes yeux, un fanatique en délire, le destructeur d'une religion de paix et d'amour, et le fléau de toutes les sociétés.

Mais laissons là les discussions religieuses. Elles ne sont pourtant pas si étrangères qu'on pourrait le penser à l'art de la comédie. L'Église n'a-t-elle pas eu de tout temps des comédiens de plus d'un genre; et les comédiens ne peuvent-ils pas compter des saints de leur profession, et entre autres un martyr (*)! En France, quoique là seulement les comédiens soient excommuniés, c'est à la religion et à ses *mystères* que l'art de la comédie dut son origine. Aujourd'hui, plus que du temps de Molière, nous trouverions, si on nous laissait faire, dans nos modernes dévôts, des caractères très-propres

(*) Saint Genest, comedien sous *Théodose*, fut frappé de la grace dans le courant d'une représentation, et périt martyr.

à la scène : tels, ces incrédules d'hier, que l'ambition a si promptement convertis; tels, ces missionnaires ardents qui, au lieu de chercher à rétablir le vrai culte prescrit par l'évangile, veulent rendre au peuple les grossières superstitions de nos ayeux, qui, dans les chaires, dans les places publiques, déclament contre la philosophie, du style dont les prédicateurs de la ligue déclamaient contre Henri IV; tels, ces journalistes infames qui, pour plaire au parti qu'ils croient dominant, rappellent les tortures et les bûchers de l'inquisition! etc., etc.

Les *Tuteurs vengés*, que j'avais dédiés, comme je l'ai dit, à mon père, eurent assez de succès pour flatter mon amour-propre et m'encourager à suivre ma carrière, mais pas assez pour attirer cette affluence du public, qui satisfait d'autant plus un auteur qu'elle contribue tout à la fois à sa fortune et à sa gloire. Cette comédie, quoique très-bien accueillie et très-bien jouée, ne procura point d'argent à la caisse du théâtre, et après quinze ou seize représentations fut abandonnée.

Je conçus ma pièce d'après une idée que je crus nouvelle, et qui l'était en effet, mais qui n'offrait rien de très-piquant, en ce qu'elle me faisait rentrer dans le genre de nos vieilles comédies, où des valets jouent les rôles principaux, et où leurs ruses font à elles seules toute l'intrigue. J'avais pensé

qu'il serait plaisant de mettre sur la scène un tuteur qui, loin d'être berné par les valets et les amants, se moquerait d'eux à son tour, après les avoir attirés dans le piége qu'il leur avait tendu. Tous mes moyens, quoique légers, étaient assez bien conduits, et le dénouement sortait bien du sujet. Aussi la pièce, à la représentation, fit-elle plaisir, mais n'excita point cet enthousiasme que l'on a toujours droit d'attendre d'une idée nouvelle. Depuis, j'ai cherché à me rendre compte de ce peu d'effet qu'avait produit ma pièce, et je crois l'avoir trouvé dans le genre même de la comédie, qui a tout-à-fait vieilli. Cinquante ans plus tôt ma petite comédie aurait obtenu un bien plus grand succès. A cette époque les valets étaient encore des personnages importants, et tenaient sur le théâtre le rang qu'ils avaient dans la société, comme conseils et complaisants de leur maître. Mais depuis la révolution, qui a changé tout-à-fait nos mœurs, les maîtres n'admettent plus les valets dans leurs salons, nos dames ne font plus usage dans leurs intrigues, de leurs galantes femmes de chambre, et en résultat, nos valets, mieux payés, moins humiliés, ont perdu peut-être quelques-unes de leurs prérogatives, mais ont retrouvé d'autres avantages qui rendent leur existence plus heureuse, tout en attirant sur leurs maîtres plus de considération.

Une chose assez singulière, et dont il sera facile de s'apercevoir à la lecture de cette pièce, c'est que la censure du temps où je l'écrivis me contraignit à faire un tour de force. Elle ne permettait pas alors que l'on se servît d'un autre titre que de celui de *citoyen :* les noms de *monsieur*, de *madame* m'étaient formellement interdits. On doit concevoir quel dut être mon embarras ; car il m'était impossible d'appeler mes valets *citoyens* et ma jeune personne *citoyenne*. Je pris le parti de n'employer aucune de ces dénominations, et, si le mot de *madame* m'est échappé une ou deux fois dans la pièce imprimée, c'est que probablement il était indispensable ; et qu'une fois la pièce jouée, je crus devoir me permettre cette petite infraction aux lois d'une censure qui a toujours été, comme on le voit, aussi douce, aussi juste, aussi spirituelle qu'elle l'est encore aujourd'hui.

PERSONNAGES.

BONNARD, tuteur de Sophie.
MADEMOISELLE BONNARD, sœur du tuteur.
SUSETTE, suivante de Sophie.
CHARLES, valet de Bonnard.
SOPHIE, pupille de Bonnard.
BELVAL, amant de Sophie.
DUBOIS, valet de Belval.

La scène est aux environs de Paris, dans une maison de campagne.

LES

TUTEURS VENGÉS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHARLES, SUSETTE.

(Ils arrivent des deux côtés opposés.)

CHARLES.

Ah! je te trouve enfin, soubrette incomparable!

SUSETTE.

Laisse-là tes douceurs, bavard insupportable!
Parlons de nos amants. Ont-ils quelque projet?
Pourrons-nous voir ici Belval et son valet?

CHARLES.

Ton favori Dubois, homme d'un grand génie,
Compte bien du tuteur tromper la bonhomie;
Malgré tout l'intérêt que je prends aux amants,
Il m'impatientait tantôt avec ses plans:
Parce qu'il fut valet d'un poète comique,
En esprit, en intrigue, il se croit l'homme unique.

SUSETTE.

Ah! je vois que de lui monsieur Charle est jaloux.

D'un esprit cultivé le drôle a tous les goûts:
Il aime le plaisir, le vin, le jeu, la table;
Enfin, mon cher Dubois est un homme admirable.

CHARLES, à part.

Ton Dubois aujourd'hui ne sera qu'un grand sot.

SUSETTE.

Quel est donc ce projet conçu par vous tantôt?

CHARLES.

De tromper le tuteur, d'enlever la pupille.

SUSETTE.

Mais tromper notre maître est-il aussi facile...?

CHARLES.

Voulût-on s'en moquer, sans risques on le peut.
Il croit tout ce qu'on dit, il dit tout ce qu'on veut;
Il est, tu le sais bien, de cette bonhomie
Que, parmi le beau monde, on appelle ineptie.

SUSETTE.

Sur lui, sur son esprit, je pense ainsi que toi;
Mais comment un tuteur d'un aussi bon aloi
A-t-il sur ma maîtresse un aussi grand empire?
Nous ne faisons jamais rien que ce qu'il désire.
Notre porte est, dit-on, ouverte à nos amis;
Et personne jamais près de nous n'est admis.
Si, pour nous divertir, on prépare une fête,
Un nouvel incident tout aussitôt l'arrête.
Montrons-nous de l'humeur; c'est un autre moyen:
On craint pour nos santés, nous ne sommes pas bien;
De mille petits soins alors on nous accable,
Et la dispute ainsi finit à l'amiable:
Enfin, lorsqu'à chacun nous avons obéi,

On nous oblige encore à dire grand merci.

CHARLES.

Notre maître a raison, ta maîtresse est timide,
Un seul mot de douceur aussitôt la décide.

SUSETTE.

Parlons des amoureux...

CHARLES.

Tous deux prennent ainsi
Les noms des étrangers que l'on attend ici:
Mons *Dubois* est *Dermon*, et *Belval* est *Blinville*.

SUSETTE.

Ces noms des habitants de je ne sais quelle île,
Qui traversent les mers pour voir notre tuteur,
Et dont l'un est, je crois, le fils d'un armateur
Ami de notre maître?..

CHARLES.

Eh bien! voilà l'affaire.
Dubois a tout conçu; notre amant, au contraire,
Répugnait à tromper. — Bientôt nous les verrons;
Ils ont reçu de moi d'exactes notions
Sur le genre et l'esprit de chaque personnage;
Ils n'ont point de papiers, car ils ont fait naufrage.
Tout va très-bien, déja notre maître est instruit,
De je ne sais quel port ils ont daté l'écrit.
Dubois imite bien toutes les écritures:
Ah! surtout comme il fait les fausses signatures!
Ce garçon ira loin. Enfin tout est conclu,
Et chacun doit jouer son rôle à l'impromptu.
Tu préviens ta maîtresse avant leur arrivée;
Nos amants se verront, la belle est enlevée,

Le tuteur en enrage, et le public en rit:
Car le monde est toujours du côté de l'esprit.

SUSETTE.

Eh quoi! ce grand projet conçu par le génie,
N'est qu'un de ces moyens usés de comédie!

CHARLES.

Ne la jouons-nous pas? Les rôles sont plaisants:
Le tuteur est borné, les valets amusants,
L'amant est généreux; et quant à la soubrette,
Elle est grande parleuse, intrigante, coquette...

SUSETTE.

Mais voyez ce faquin! Crains d'être baffoué...

CHARLES.

Comme à la comédie, un vieillard est joué;
Comme à la comédie, une amante est peu sage;
Et tout finit enfin par un bon mariage...
Comme à la comédie.

SUSETTE.

Oh! l'aimable garçon!
De mon maître jadis je t'ai cru l'espion;
Je vois qu'il n'en est rien; garde ce caractère:
Quand on a de l'esprit on est sûr de me plaire.

CHARLES.

Friponne! si tu prends à moi quelque intérêt,
C'en est fait, je deviens le plus mauvais sujet...

SUSETTE.

Tu le peux sans effort. Crois-tu que ma maîtresse
Veuille bien consentir à servir notre adresse?

CHARLES.

Aime-t-elle Belval?

SUSETTE.

Oh! rien n'est plus certain.
Ils s'écrivent tous deux, j'en ai la preuve en main.
Voici notre tuteur.

SCÈNE II.

SUSETTE, BONNARD, CHARLES.

BONNARD.

(Il faut que ce rôle soit joué avec la plus grande bonhomie. Le regard seul du personnage doit indiquer au public que cet air de bonhomie cache l'esprit et la finesse.)

Ah! te voilà, Susette.
Je viens mal à propos, vous parliez d'amourette.

CHARLES, bas à Bonnard.

Tout va très-bien.

BONNARD, bas à Charles.

C'est bon.

SUSETTE.

Mais nous parlions de vous.

BONNARD.

D'en savoir ce qu'on dit je suis toujours jaloux.

SUSETTE.

Mais ce n'est que du bien que de vous on peut dire.
Il faut être méchant pour faire la satire
D'un bon homme, ou plutôt d'un homme franc et bon.

BONNARD.

Oh! le bon homme, soit; j'aime beaucoup ce nom.
Je sais que dans le monde on a peu de scrupule,

Et qu'on appelle bon un homme ridicule :
Moi, je pense qu'un mot qui nous peint la bonté
Doit, malgré les plaisants, flatter la vanité.

SUSETTE.

C'est ce que nous disions.

BONNARD.

Ah! je connais ton zèle :
Aux soubrettes tu veux offrir un bon modèle.
Tu sais me respecter; oui, Susette, je croi,
N'a jamais hasardé de se moquer de moi.
Oh! d'avoir des gens sûrs il est vraiment utile,
Quand on a sous sa garde une jeune pupille!
Depuis deux ans au plus qu'elle est dans ma maison,
Elle ne peut avoir pris d'inclination
Pour personne. Tu dois avoir lu dans son ame?
Si pourtant elle avait quelque secrète flamme?...
Qu'en dis-tu?

SUSETTE.

Mon dieu, non.

BONNARD.

C'est un vrai point d'honneur,
Chez tous les jeunes gens, de tromper un tuteur.
Moi qui suis étranger à toutes ces intrigues,
Je serais à coup sûr la dupe de leurs brigues.

SUSETTE, à part.

Il m'embarrasse.

BONNARD.

Il est tant de valets méchants,
Astucieux, menteurs, bavards et médisants!
Ne pouvant être bons, ils veulent le paraître,

Et disent en secret mille horreurs de leur maître.

SUSETTE, embarrassée.

Charle, il faudrait pourtant songer au déjeuné.

BONNARD.

Mais écoute-moi donc!

SUSETTE.

Pardon, l'heure a sonné.

BONNARD, la retenant.

Je voulais te louer encor, ma bonne amie.

CHARLES.

L'éloge mérité blesse sa modestie.

BONNARD.

Charles, dis à ma sœur qu'on va servir le thé.

SCENE III.

SUSETTE, BONNARD.

SUSETTE, à part.

Son air souvent ressemble à la malignité.

BONNARD.

Susette, souviens-toi qu'il faut ce soir tout mettre
En ordre au pavillon : je reçois une lettre
Qui m'annonce Blinville et son ami Dermon;
Je compte les loger tous deux dans ma maison.

SUSETTE.

Ce Dermon?...

BONNARD.

Est l'ami de Blinville, le père.

Il vient ici chercher un secours salutaire.
Le pauvre malheureux, depuis près de trois ans,
Après un grand malheur, a perdu le bon sens :
Il est devenu fou, non de cette folie
Qui pourrait nous forcer à fuir sa compagnie.

SUSETTE.

Ah! ah! c'est singulier!

BONNARD.

Par un autre accident,
Ils ont fait tous les deux naufrage en arrivant.

SUSETTE.

(A part.) (Haut.)
Il croit tout!... Pardon si je vous questionne:
Vous savez bien pourquoi l'étranger déraisonne?

BONNARD.

Il a perdu sa femme; il l'aimait bien, dit-on;
Et son trépas subit a troublé sa raison.

SUSETTE.

Voilà ce qui s'appelle une folie unique!
Je doute qu'on la trouve ailleurs qu'en Amérique.
Mais voici votre sœur; moi, je vais à l'instant
Retrouver ma maîtresse, et dire qu'on l'attend.

(Elle sort, Bonnard la suit des yeux.)

SCENE IV.

MADEMOISELLE BONNARD, BONNARD.

BONNARD.

Friponne! je te tiens!

MADEMOISELLE BONNARD.

Comment va notre affaire?
Poursuit-on le projet de vous tromper, mon frère?
Que dit, que fait Belval?

BONNARD.

Il a pris son parti:
Sous le nom de Blinville il s'introduit ici;
Mais ce galant paîra tous les frais de la ruse.

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon frère, son amour peut lui servir d'excuse.

BONNARD.

Voilà bien votre sexe! une faute est toujours
Excusable à vos yeux, dès qu'il s'agit d'amours.
Non, je ne serai point dupe de son adresse,
Et je veux à l'intrigue opposer la finesse.
Il ne me connaît pas, je ne l'ai jamais vu :
Me voilà contre lui tout-à-fait prévenu.
L'entreprenant Belval n'obtiendra point Sophie.
Il a cru qu'on pouvait tromper ma bonhomie :
Eh bien! soit. Je l'attends, pour lui prouver bientôt
Qu'on peut être bon homme, et n'être pas un sot.

MADEMOISELLE BONNARD.

Qui vous a donc ainsi découvert le mystère?

BONNARD.

Charles: mais j'ai besoin de votre ministère
Pour jouer notre amant. Je veux d'abord savoir
Si Sophie est instruite, et s'attend à le voir.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE BONNARD, BONNARD, SOPHIE.

BONNARD, embrassant Sophie.

Elle arrive à propos. Eh! bonjour, ma pupille.

(A sa sœur.)

Elle a passé la nuit dans un sommeil tranquille,
Si j'en crois la fraîcheur et l'éclat de son teint :
C'est la rose qui brille au retour du matin.

MADEMOISELLE BONNARD.

Mais, mon frère, voilà de la galanterie.

BONNARD.

Qui n'est galant auprès d'une femme jolie?

MADEMOISELLE BONNARD.

Les jeunes étourdis qui vivent à présent
Ne vous ressemblent pas.

BONNARD, en riant.

Non, très-heureusement.

MADEMOISELLE BONNARD.

Aujourd'hui la jeunesse est folle, inconséquente;
Il est pourtant des gens qui la trouvent charmante!
En elle je ne vois rien qui soit à louer :
Elle sait bien se battre, et fumer et jouer.
Voyez-la dans un cercle : on parle politique,
De valses, de canons, de chevaux, de musique,
De femmes et d'assauts. Si l'on parle de vers,
C'est pour en raisonner bien souvent de travers.
Des hommes d'autrefois quelle est la différence!

C'était l'esprit, la grace, unis à la science.
Comme ils étaient galants! ils ne pensaient qu'à nous,
Et prévenaient en tout nos désirs et nos goûts.
Aucun ne dédaignait la moindre bagatelle:
L'un brodait au tambour, ou faisait la dentelle;
Aujourd'hui, dans le monde, un ton de liberté
A remplacé la grace et la civilité.

BONNARD.

Ma sœur, aux jeunes gens pourquoi donc faire outrage?
Vous avez le défaut des filles de votre âge.
Toujours au temps moderne on cite le vieux temps:
Les pères sont toujours meilleurs que les enfants.
Eh bien! moi, je prétends que ce temps-ci vaut l'autre,
Et qu'on vaut mieux peut-être encor que dans le nôtre.
Nos jeunes gens, instruits aux plus nobles travaux,
Dans les arts, à la guerre, ont vaincu leurs rivaux;
Des plus grands intérêts leurs ames sont frappées:
Nous avons des héros, vous aviez des poupées;
Et si des jeunes gens, ma sœur, viennent me voir,
Je mettrai mon plaisir à les bien recevoir.

MADEMOISELLE BONNARD.

Quoi! de voir le grand monde avez-vous fantaisie?

BONNARD.

Mais il est des plaisirs de l'âge de Sophie;
Je veux qu'elle en jouisse.

SOPHIE.

Il est vrai que pour nous
Ce serait un bonheur....

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous connaissez nos goûts.

Notre chère Sophie aime la solitude,
Et de voir tant de monde elle a peu l'habitude;
Elle sait qu'on ne voit, dans les sociétés,
Que des objets peu faits pour être regrettés.

BONNARD.

Chère Sophie! en rien je ne veux te contraindre,
Et jamais de mes goûts tu n'auras à te plaindre.

SOPHIE.

J'en suis sûre; et pourtant....

BONNARD.

Il faut de la douceur,
Lorsque d'une pupille on veut guider le cœur.
Je n'approuve pas ceux qui, par zèle et prudence,
Deviennent les tyrans de la faible innocence.

SOPHIE.

Je voudrais...

MADEMOISELLE BONNARD.

Le moyen est d'agir comme vous;
De prévenir l'ennui, d'étudier les goûts
D'une jeune personne.

BONNARD.

Oui, mais sur nos théâtres,
Pourquoi tous les tuteurs sont-ils acariâtres,
Sots, défiants, trompés? En vérité, ma sœur,
Il me semble qu'on doit respecter un tuteur;
Et je souffre vraiment plus que je ne puis dire,
Lorsque, pour le railler, tout le monde conspire;
Quand je vois un amant, un valet effronté,
Le berner aux regards d'un public enchanté.
S'il arrivait ainsi quelque plaisante histoire

Aux maris, aux tuteurs qui forment l'auditoire,
Je serais curieux de voir tous leurs voisins
Les poursuivre, à leur tour, avec des ris malins.
Mais, à propos, Blinville arrive aujourd'hui même;
J'en reçois la nouvelle.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ah! ma joie est extrême!

SOPHIE, à part.

Ah! grands dieux!

BONNARD.

La raison de cet étonnement?
Quelque motif secret t'agite en ce moment.
Ne puis-je donc apprendre....?

MADEMOISELLE BONNARD.

Oh! cela se devine.

BONNARD.

A Blinville tu crains que l'on ne te destine?

SOPHIE.

Il est vrai; car on dit qu'à cet Américain,
Sans m'avoir consultée, on a promis ma main.
Pour ne pas m'exposer au hasard de lui plaire,
J'ai formé le projet de vivre solitaire.
Enfin, pour me soustraire à tout engagement,
Je ne sortirai pas de mon appartement.

BONNARD.

(A part.) (Haut.)
Bon! elle ignore tout. Pour t'ôter cette crainte,
Fais comme tu voudras, vis, agis sans contrainte.
Que n'ai-je dans ceci pu prévenir tes vœux!
Mais je consens à tout, je fais ce que tu veux.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE BONNARD, BONNARD, SUSETTE, SOPHIE.

SUSETTE.

Je viens vous annoncer que le jeune Blinville
Et son ami Dermon, arrivent de la ville;
Ils ont...

BONNARD.

(Il observe discrètement Susette qui parle à Sophie.)

Oh! nous serons enchantés de les voir.
Allons, ma chère sœur, il faut les recevoir.

SOPHIE, à Susette qui lui fait des signes.

Eh bien! que me veux-tu?

SUSETTE, bas.

Excellente nouvelle!
Je n'ai pu vous parler plus tôt, mademoiselle;
Ce Blinville est Belval, et Dermon est Dubois.

SOPHIE, vivement.

Quoi! Belval! imprudent!

BONNARD.

Allons, songeons à toi.
A ton appartement, ma chère, il faut te rendre;
Car si Blinville entrait, il pourrait te surprendre.

SUSETTE, à part.

Que dit-il?

SOPHIE, timidement.

Un départ aussi précipité
Ne fait-il pas manquer à la civilité?

Dès que vous n'avez point de projets d'alliance,
Je pourrai lui parler, le voir sans défiance.

BONNARD.

Quel caractère doux! Je te reconnais bien :
Tu veux sacrifier toujours ton goût au mien;
Tu ne prétends le voir que par obéissance!
Je n'abuserai pas de tant de complaisance.
Vers ton appartement rendons-nous de ce pas.

(Appuyant avec finesse.)

Je te le promets bien, tu ne le verras pas.
Chère sœur, avec moi venez la reconduire;

(A Susette.)

Et toi, pendant ce temps, charge-toi d'introduire
Ici ces étrangers. Je reviens à l'instant.

SCÈNE VII.

SUSETTE, SEULE.

Comment donc! Elle rentre en son appartement!
Elle a cru que Blinville... On devine la chose...
Elle aura su trop tard cette métamorphose...
Mais voici nos amants.

SCÈNE VIII.

CHARLES, BELVAL, SUSETTE, DUBOIS.

(Dubois est vêtu un peu en caricature.)

SUSETTE.

Oh! vous pouvez entrer.

CHARLES.

Voilà le cher Dubois.

DUBOIS.

Tout prêt à t'adorer.

BELVAL.

Mais pouvons-nous parler sans crainte de surprise?

DUBOIS, à Susette.

Comment me trouves-tu? Suis-je bien à ta guise?

SUSETTE.

Je vois un loup caché sous la peau d'un mouton.

CHARLES.

L'habit d'un honnête homme ici cache un fripon.

BELVAL.

Nous perdons notre temps; je dois avant te dire...

DUBOIS.

Il faut que vous sachiez...

BELVAL.

Moi, je dois vous instruire...

SUSETTE.

Il serait nécessaire...

CHARLES.

Il est prudent, je crois...

DUBOIS.

Ah! tâchons de ne pas parler tous à la fois:
Ce n'est pas là du tout le moyen de s'entendre.
Susette a la parole; il faudra nous la rendre,
Si la chose est possible...

SUSETTE.

Faquin! Sachez d'abord
Que mon maître a bien pris l'écrit daté du port:

Qu'il n'a pas de soupçon, qu'il plaint votre naufrage,
Et qu'il vous recevra tous deux très-bien, je gage.

DUBOIS.

Oh! nous réussirons, je vous l'ai toujours dit :
Pour tromper ce tuteur, il faut si peu d'esprit ;
Il a, dit la chronique, une ame si bénigne,
Que de mon savoir-faire il me paraît indigne.

BELVAL.

Moi, je conviens ici que ce n'est qu'en tremblant
Que je vais m'exposer à son ressentiment.
Si j'avais su trouver quelque plan plus honnête
Pour parler à Sophie... Ah! la crainte m'arrête!

DUBOIS.

Eh! c'est le seul moyen d'approcher le patron.
Songez que vous avez la réputation
D'être un grand étourdi. Cette raison sans doute
De cette maison-ci vous fermerait la route.
Sur ce point les vieillards sont toujours scrupuleux ;
Ils voudraient qu'à votre âge on fût sage comme eux.
Le bon tuteur bientôt connaîtra mon génie...
Je suis fâché qu'il ait autant de bonhomie.
Que n'est-il défiant autant que Bartholo,
Et que n'a-t-il de plus l'esprit de Figaro!
Je voudrais, tant la gloire a de droits sur mon ame,
Enlever sa pupille et lui souffler sa femme.

SUSETTE.

Eh! personne ne doute ici de tes talents.
S'il se peut, mes amis, employons mieux le temps.
Vous savez du tuteur quel est le caractère?

CHARLES.

Mais ils savent très-bien tout ce qu'ils doivent faire.
De leurs noms, de leurs biens, je les ai prévenus :
Seulement dans les flots leurs papiers sont perdus.

DUBOIS.

J'ai fait à ce sujet la plus belle tempête!..
Je crains, en la contant, de perdre aussi la tête.
Il ne pourra jamais l'entendre sans pâlir;
Enfin, c'est un récit qui doit faire frémir.
Quelle description! Qu'il est beau mon naufrage!
C'est un bruit infernal, c'est un remu-ménage!
Des gouffres, des rochers, des feux, des ouragans,
La foudre, les éclairs et les flots écumants,
Le ciel, la mer, l'enfer, les noyés, et le diable!...

BELVAL.

Puisse-t-il t'emporter, bavard impitoyable!
Vous verrez que ce fat, en voulant trop parler,
A tout le monde ici pourra bien révéler
Le stratagème...

SUSETTE.

Eh! non, mon dieu, laissez-le faire,
En parlant sensément il gâterait l'affaire.

BELVAL.

Tu dis?

SUSETTE.

Qu'il doit avoir le cerveau dérangé.
Il est fou, pour cela seul il a voyagé;
Ainsi ne craignez pas qu'il fasse de méprises :
Il parlera très-bien, s'il dit bien des sottises.

CHARLES.

Ma foi, tu dois jouer les fous parfaitement.

DUBOIS.

Toi, tu joueras les sots tout naturellement.

BELVAL, à Susette.

Es-tu certaine au moins de cette circonstance?

CHARLES.

Je l'atteste; Dermon doit paraître en démence;
Je croyais bien, ma foi, tantôt vous l'avoir dit.

DUBOIS.

Bien plus que l'étranger, ce faquin perd l'esprit.
Que fût-il arrivé, si, d'un ton raisonnable,
J'avais parlé de tout? si j'avais fait l'aimable?
On eût connu la fourbe alors.

CHARLES.

Eh! mon dieu! non.
Tu passeras pour fou, même en parlant raison.

BELVAL.

A quelques questions si je ne sais que dire,
Sauve mon embarras par des mots de délire,
Coupe-moi la parole.

DUBOIS.

Allez, ne craignez rien;
Comptez sur mon adresse, et tout ira très-bien.

SUSETTE.

Voilà notre tuteur...

BELVAL.

Allons, zèle et prudence!

DUBOIS.

Attention!

BELVAL.

J'ai peur...

DUBOIS.

C'est le fou qui commence.

SCÈNE IX.

CHARLES, BELVAL, SUSETTE, BONNARD, DUBOIS.

BONNARD.

Vous arrivez enfin : soyez les bien venus.
Par moi depuis long-temps vous étiez attendus.

(A Belval.)

Ah ! de vous reconnaître il n'est pas difficile ;
Oui, dans ces traits heureux....

DUBOIS.

(Dubois, pendant toute la pièce, met dans ses gestes et dans son jeu une manière grotesque et bizarre, qui peut faire croire au tuteur qu'il a le cerveau dérangé.)

On voit tous les Blinville.
Voulez-vous accueillir deux pauvres naufragés ?

BONNARD.

Je connais vos malheurs, je les ai partagés.

DUBOIS.

Je ne suis pas heureux !...

BONNARD.

Votre sort m'intéresse.
Je ferai tout pour vous, j'en ai fait la promesse
A mon ami ; croyez...

DUBOIS.

Ah! que vous êtes bon!

BONNARD, à Dermon.

Savez-vous que Blinville est un joli garçon?

DUBOIS.

Il n'est pas mal....

BONNARD, à Blinville.

Souvent les hommes de votre âge,
Et surtout dans Paris, affectent l'air peu sage;
Ils sont vifs, étourdis, légers, inconséquents;
Vous ne ressemblez pas à tous nos jeunes gens.

BELVAL.

Vous êtes trop poli....

BONNARD.

Je gagerais ma tête
Que vous êtes rangé, discret, prudent, honnête....
Je ne fais pas de vous des éloges trompeurs,
Et votre seul aspect doit gagner tous les cœurs.
Mais vous êtes tous deux fatigués, j'imagine,
Prenez quelque repos avant que l'on ne dîne.

DUBOIS.

Oh! ce sera, pour nous, avant le déjeuner.

BONNARD.

Quoi! vous êtes à jeun!... l'ai-je pu deviner?
Mais vous allez bientôt.... Allons, Charles, Susette,
Que pour nos étrangers à l'instant tout s'apprête.
Afin que vous soyez à l'aise en déjeunant,
Je vous ferai servir dans votre appartement.

SUSETTE.

Je vais tout préparer...

DUBOIS.

Promptement, je vous prie :
J'aurai grand soin de vous, allez, ma bonne amie.

(Il lui prend le menton.)

SCÈNE X.

BELVAL, BONNARD, DUBOIS.

BONNARD.

On aime à raconter les maux qui ne sont plus.
Dites-moi donc comment vous vous êtes perdus ;
D'abord sur quel vaisseau?

DUBOIS.

C'est où je vous arrête.
C'est moi qui dois conter et peindre la tempête ;
Vous en serez content.

BONNARD.

Mais dites-moi toujours
Comment on vous sauva, par quels heureux secours?

DUBOIS.

Par un moyen très-simple : après notre naufrage,
Nous avons fait, tous deux, vingt milles à la nage.

BONNARD.

Quoi! vingt milles, bien vrai?

BELVAL, à Bonnard.

Croyez-vous ce qu'il dit?
Et ne savez-vous pas qu'il a perdu l'esprit?

BONNARD.

Ah! je n'y pensais pas. Vous, dont la tête est saine,

De m'instruire de tout daignez prendre la peine;
Vous me satisferez....

BELVAL.

C'est mon intention.

(Embarrassé.)

Après trente-six jours de navigation,
Nous espérions bientôt voir les côtes de France:
A la hauteur du Cap... Cap de...

DUBOIS.

Bonne-Espérance,
Sans crainte, sans souci, nous voguions sur les flots;
Un ciel pur et serein, les ris des matelots...
Les chants du rossignol....

BONNARD.

Rossignol! je l'écoute.

(A Belval.)

Il a dû vous causer de l'embarras en route,
Un fou de cette espèce....

BELVAL.

Ah! ne m'en parlez pas.

BONNARD, bas à Belval.

Pour ne pas l'affecter, mon ami, parlons bas.

DUBOIS, à part.

Je vois que de mon mal le bon tuteur s'occupe:
Il me croit fou, vraiment il est bien notre dupe.

(Dubois rit d'une manière originale.)

BONNARD, à Belval.

Son geste est convulsif; il rit, le malheureux;
Il ignore qu'il est atteint d'un mal affreux.
Je n'ose le fixer; mon regard l'importune.

Ah! je dois respecter ses maux, son infortune.
Vous pensez comme moi, chacun doit des égards
(Appuyant.)
Surtout aux insensés, aux enfants, aux vieillards.

SCÈNE XI.

BELVAL, DUBOIS, BONNARD, SUSETTE.

SUSETTE.

Tout est préparé....

DUBOIS.

Bon! mon cher, il faut nous rendre.
Jamais au déjeuner je ne me fais attendre.
Pour mon compte je meurs de faim et de sommeil.

BONNARD, à Belval.

Nous parlerons d'hymen; mais à votre réveil.
A votre appartement je prétends vous conduire.
Sans doute le repos va calmer son délire:
Vous, bravant aujourd'hui le naufrage et le sort,
Ne songez qu'au plaisir de vous trouver au port.
(Ils sortent.)

DUBOIS, à Susette.

Tu vois que le succès couronne la finesse :
Mais tu dois réserver un prix à mon adresse.

SUSETTE.

Tu seras mon époux.

DUBOIS.

J'y consens; mais, ma foi,
Friponne, à ce marché tu gagnes plus que moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, SUSETTE.

DUBOIS.

Vive notre tuteur! sa maison est très-bonne:
A sa table, à ses vins, volontiers je m'abonne.
Mais quelqu'un peut venir, profitons des instants,
Et parlons des moyens d'unir nos deux amants.

SCÈNE II.

DUBOIS, SUSETTE, CHARLES.

CHARLES, *s'essuyant.*

Je n'en puis plus! pour toi je reviens de la ville,
Encore n'ai-je fait qu'une course inutile.

DUBOIS.

Pourquoi?....

CHARLES.

Je suis allé chercher un médecin.

DUBOIS.

Un médecin! grands dieux!

SUSETTE.

Et pour qui donc enfin?

CHARLES.

Eh! parbleu, c'est pour lui; sa tête n'est pas saine.

SUSETTE.

Et d'aller le chercher tu t'es donné la peine?

DUBOIS.

Un médecin pour moi! le tour est assez bon.

SUSETTE.

Tu devais éviter cette commission.

CHARLES.

Eh! mais c'est bien aussi ce que j'ai voulu faire;
Mais à l'ordre, pourtant, je n'ai pu me soustraire.
— Charles, m'a dit tantôt mon maître avec humeur,
Va porter à l'instant cette lettre au docteur.
— Au docteur! ai-je dit, et qui donc est malade?
—Eh! parbleu, c'est Dermon; je crains quelque incartade,
Il est dans son accès... Moi, par compassion,
J'ai voulu te sauver la consultation.
— Mais pourtant, ai-je dit, il m'a paru très-sage....
— Ah! c'est qu'il ne t'a pas raconté son naufrage,
Avec des rossignols.... mille autres visions,
Qui devraient le mener aux petites maisons.
Allons, prends mon billet, cours vite le remettre;
Tu me rapporteras la réponse à ma lettre.
A ces mots, en plaignant ton funeste destin,
J'ai couru lentement chercher le médecin.

SUSETTE.

S'il allait découvrir notre supercherie?...

DUBOIS.

Non pas. Tout médecin croit à la maladie.

CHARLES.

Il est fameux.

DUBOIS.

Tant pis! il fera son devoir,
Et bientôt me tuera pour prouver son savoir.

SUSETTE.

Cette visite-là devient inquiétante.

DUBOIS.

Si ce fou de Dermon, qu'ici je représente,
A souvent des accès qui peuvent alarmer;
S'il vient dans ce pays pour se faire enfermer,
A sa place, on pourrait fort bien me mettre en cage.

CHARLES.

Là, tu peux jusqu'au bout jouer ton personnage.
Connais-tu le château?... C'est un grand agrément
D'être nourri, logé, par le gouvernement!

DUBOIS.

Voilà que ton château maintenant m'inquiète.

CHARLES.

Tu n'as donc pas encore de goût pour la retraite?
C'est donc là ce valet, ce fripon si vanté!...
Je rougis pour l'honneur de la communauté.

DUBOIS, voyant Bonnard.

Paix!...

SCÈNE III.

DUBOIS, BONNARD, CHARLES, SUSETTE.

BONNARD.

C'est vous, cher Dermon : et comment va la tête?

DUBOIS.

Mais cela va très-bien : vous êtes trop honnête.

BONNARD.

Vous vous porterez mieux ; j'ai par précaution
Mandé le médecin...

DUBOIS.

Ah ! vous êtes si bon !

(A part.)

Peste soit de son zèle !

BONNARD, à Charles.

Il va venir sans doute ?

CHARLES.

Non, pour se rendre aux champs le docteur est en route.

DUBOIS.

Attendons qu'il revienne.

BONNARD.

Allons, soit, je le veux.

(A Charles et Susette.)

Ne puis-je vous parler ? Laissez-nous tous les deux.
Si Blinville est levé, priez-le de descendre :
Dites que pour le voir je vais ici l'attendre.

CHARLES, à Dubois.

Le courageux Dubois ne craint plus le docteur ?

DUBOIS.

Grace au ciel, j'en suis quitte encore pour la peur.

SCÈNE IV.

DUBOIS, BONNARD.

BONNARD.

Ah! bon, nous voilà seuls : si je les congédie,
C'est pour causer à fond de votre maladie.
Vous aimez à parler de vos accès passés :
On me l'a dit...

DUBOIS.

Qui, moi ? Mais vous me connaissez :
Mes accès ne sont pas très-forts pour l'ordinaire.

BONNARD.

Pardonnez-moi, mon cher ; je sais bien le contraire.
Quand votre mal vous prend, vous êtes dangereux,
Même le plus souvent vous êtes furieux.

DUBOIS.

Oh ! ne le croyez pas, c'est une calomnie ;
On m'a connu toujours une aimable folie.

BONNARD.

Qu'importe? avant six mois, grace aux bons traitements,
Nous vous aurons bientôt rendu votre bon sens.

DUBOIS.

Non, non, laissons agir maintenant la nature.
Avec l'excellent vin, la bonne nourriture,
Que l'on trouve chez vous, je veux me rétablir.
La promenade encor...

BONNARD.

Sans doute il faut sortir :
De peur qu'il ne vous prenne un accès de furie,
Plusieurs de mes valets vous tiendront compagnie.

DUBOIS, à part.

Quel diable d'homme!...

BONNARD.

Allons, oubliez vos douleurs ;
Et lorsque votre femme a causé vos malheurs...

DUBOIS, étonné.

Une femme! Qui, moi? Je possède une femme!...

BONNARD.

Hélas! son souvenir occupe encor votre ame.
On dit que la douleur vous fit perdre l'esprit.

DUBOIS.

(A part.) (Haut.)
On ne me prévient pas... Oui, l'on vous a bien dit,
La douleur dérangea... ma tête trop émue ;
J'aimai beaucoup ma femme... après l'avoir perdue.

BONNARD.

J'entends.

DUBOIS.

J'étais heureux... je ne hais pas le bruit ;
Elle me tourmentait et le jour et la nuit!

BONNARD.

En vous remariant, la perte est réparable.

DUBOIS.

Oh! non, j'aime encor mieux mourir inconsolable.

SCÈNE V.

DUBOIS, BELVAL, BONNARD.

BONNARD.

Blinville, votre ami, nous rejoint à propos.

(A Blinville.)

Etes-vous délassé?

BELVAL.

Grace à quelque repos,
Je ne me souviens plus de notre long voyage.

BONNARD.

Nous pouvons maintenant parler de mariage.

DUBOIS.

Oui, c'est fort bien pensé.

BONNARD.

Vous êtes prévenu
Quel est l'objet par qui vous êtes attendu?
Votre père sans doute...

BELVAL, embarrassé.

Oui, je sais que mon père...
Et puis....

DUBOIS.

Sa prétendue est sûre de lui plaire.
On dit qu'elle est charmante!

BONNARD.

Oh! pour charmante, non.
Mais on admire ici son esprit, sa raison:
Pourtant, à parler vrai, je crains bien que son âge...

BELVAL, vivement.

L'âge n'empêche point de faire un bon ménage;
Et que font quelques ans ou de moins ou de plus?
N'a-t-on pas, à tout âge, un cœur et des vertus!
Je vais bientôt la voir; mais, hélas! le naufrage...

DUBOIS.

Nous force de paraître en habit de voyage.

BONNARD.

Ah!

DUBOIS.

Nous vous apportions des présents du pays,
Des singes fort adroits, des perroquets instruits.
D'avoir ces animaux des gens ont la manie,
Et les dames souvent en font leur compagnie:
C'est une rareté.

BONNARD.

Vous le croyez ainsi;
Mais les singes, mon cher, sont très-communs ici.
Parlons de la dot.

BELVAL.

Ah! de grace, je vous prie,
L'argent fait-il jamais le bonheur de la vie?

BONNARD.

Quand on parle d'hymen, on y songe toujours;
C'était au bon vieux temps ainsi que de nos jours.
Votre père, d'ailleurs, qui fit cette alliance,
Ne vit dans cet hymen qu'un nœud de convenance:
Il me l'a dit ainsi; mais je suis enchanté
De vous voir si gaîment suivre sa volonté.
A nos projets souvent la jeunesse est rebelle;

Mais vous, pour obéir, vous montrez un beau zèle :
Car, soit dit entre nous, tout en louant son cœur,
On peut s'effaroucher de l'âge de ma sœur.

BELVAL, à part.

De sa sœur !

DUBOIS.

De sa sœur !... Beau fruit du stratagème.

BONNARD.

Mais, comme vous disiez fort bien à l'instant même,
Et que font quelques ans ou de moins ou de plus ?
N'a-t-on pas, à tout âge, un cœur et des vertus !

BELVAL.

Je me suis bien trompé !

BONNARD.

Qu'est-ce que la jeunesse ?
De folles passions la fugitive ivresse !

DUBOIS.

Oh ! c'est bien dit vraiment.

BONNARD.

De même la beauté,
Comparable à la fleur, a sa fragilité.

DUBOIS.

Songe-t-on au printemps, quand on trouve en automne
Les trésors de Bacchus et les dons de Pomone ?

BELVAL, bas à Dubois.

Traître ! te tairas-tu ?

BONNARD, à Belval.

Je vois avec plaisir
Qu'aux vœux de mon ami vous allez obéir ;
Tant mieux : avec ma sœur vous ferez bon ménage.

DUBOIS.

Oh ! jamais ils n'auront de querelle.

BELVAL, à part.

J'enrage.

DUBOIS, bas à Belval.

Allons, contenez-vous, songez qu'il faut...

BELVAL.

Je suis

Dans une impatience...

DUBOIS.

Ecoutez mes avis.

BONNARD, à Dubois.

Que dit-il donc ?

DUBOIS.

Qu'il est dans une impatience...
Qu'il veut former bientôt cette tendre alliance...
Mais surtout il voudrait voir l'objet de ses feux ;
Pressez-en le moment, et faites deux heureux.

BELVAL, à part.

Que la peste t'étouffe !

BONNARD.

Oh ! qu'à cela ne tienne :

Je cours chercher...

BELVAL.

Eh ! non, pourquoi prendre la peine..

BONNARD.

Une peine pour moi ! c'est plutôt un plaisir.
Je vais presser l'instant qui doit vous réunir.
Ma sœur ne sera pas très-long-temps attendue,
Et vous allez bientôt voir votre prétendue.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUBOIS, BELVAL.

BELVAL.

Nos affaires vont bien. Oh ! le maudit tuteur !

DUBOIS.

L'aventure est unique, et j'en ris de bon cœur.

BELVAL.

Ris, ris donc en effet, la chose est très-plaisante !

DUBOIS.

Mais votre prétendue est peut-être charmante.
Ce n'est pas un enfant...

BELVAL.

Faquin, quitte ce ton,
Car ta plaisanterie est fort peu de saison.

DUBOIS.

Mais pourquoi vous fâcher ? car enfin cette dame
Est, malgré ses appas, loin d'être votre femme.
Il faut être prudent. Laissez-là vos fureurs,
Préparez-vous plutôt à dire des douceurs ;
Songez que d'un futur vous occupez la place.

BELVAL.

Je n'oserai jamais, la regarder en face.

DUBOIS.

Oh ! vous avez beau dire, il le faut cependant ;
Près d'elle, bien ou mal, il faut jouer l'amant.

BELVAL.

Nous aurions dû prévoir cet embarras extrême ;
Mais nous duperait-on par notre stratagème ?

DUBOIS, *vivement.*

Pour moi, je jugerais que le tuteur Bonnard
Est de très-bonne foi. Tout n'est dû qu'au hasard.
Nous savons aujourd'hui, par notre expérience,
Qu'un tout autre intérêt conduit Blinville en France.

BELVAL.

Mais peut-on supposer ce bizarre lien?

DUBOIS.

Tout s'arrange ici bas lorsque l'on a du bien.
La beauté, les vertus, attirent nos hommages;
Mais l'argent est le dieu qui fait les mariages.

BELVAL.

J'entends du bruit : on vient...

DUBOIS.

Ce n'est que le tuteur.

SCÈNE VII.

DUBOIS, BELVAL, BONNARD.

BONNARD.

J'ai rempli vos désirs, je viens de voir ma sœur :
J'ai, comme je l'ai dû, parlé de votre flamme,
Du vœu que vous formez de l'obtenir pour femme;
Enfin, jai fait de vous le plus sensible amant :
Est-il possible? a dit ma sœur en rougissant...

DUBOIS, *à Belval.*

En rougissant! voyez quelle est son innocence.

BONNARD.

Allons, je vais me rendre à son impatience,

A-t-elle dit encore; et d'un ajustement,
Elle a couru, pour vous, se parer à l'instant.
Ma sœur, dans tous les temps, a passé pour jolie;
Mais, aujourd'hui, j'ai cru qu'elle était rajeunie
Pour le moins de quinze ans.

BELVAL.

Quoi! de quinze ans? grands dieux!

DUBOIS.

Voilà de la toilette un effet merveilleux.

BONNARD.

Vous pouvez en ces lieux attendre sa visite.
Ma pupille, un enfant qui jamais ne la quitte,
Contre vous prévenue, et nous accusant tous
De vouloir quelque jour vous nommer son époux,
A vous voir, vous parler, se montre si rebelle,
Qu'elle a pris le parti de s'enfermer chez elle.
Tant mieux! vous et ma sœur, vous en trouverez bien;
Personne ne pourra troubler votre entretien.

BELVAL.

De la désabuser il est de la prudence;
Vous seriez trop long-temps privé de sa présence.

BONNARD.

Je m'en garderai bien. D'abord, même pour vous,
Je ne voudrais j'amais contrarier ses goûts.
C'est un petit caprice excusable à son âge;
Et pourvu qu'elle assiste à votre mariage
Avec ma sœur...

DUBOIS.

Mon dieu, c'est tout ce qu'il nous faut.

BELVAL, bas à Dubois.

Vois dans quel embarras tu m'as jeté, maraud!

BONNARD.

Mais j'aperçois ma sœur.

SCÈNE VIII.

DUBOIS, BELVAL, BONNARD, MADEMOISELLE BONNARD.

BELVAL, à part.

Oh! ruse détestable!

BONNARD, lui montrant sa sœur.

Qu'en dites-vous, Blinville?

BELVAL, embarrassé.

Elle est...

DUBOIS.

Très-respectable.

BONNARD, à sa sœur.

Ma sœur, voilà l'amant qui désire vous voir:
D'obtenir votre cœur accordez lui l'espoir.

MADEMOISELLE BONNARD.

(Mademoiselle Bonnard met, dans cette scène et les suivantes, beaucoup de finesse : tout en prenant le ton ridicule d'une vieille qui a la folie d'aimer un jeune homme, elle indique, par son jeu et ses regards, qu'elle s'amuse de l'embarras de Belval.)

Ah! mon frère!

BELVAL.

Ah! madame!

DUBOIS.

Ah! trop heureux Blinville!

A l'amour, au devoir montrez-vous donc docile.
(A Mademoiselle Bonnard.)
Il vous aime, madame, et j'en suis caution.

BELVAL, bas à Dubois.

Je voudrais bien te voir à ma place, fripon.

BONNARD, à Dubois.

Ils n'osent se parler : j'explique leur silence,
Ils sont gênés : sortons ; bientôt, dans notre absence,
Ils seront plus hardis...

DUBOIS.

Mais sommes-nous prudents
De laisser tête à tête ainsi des jeunes gens ?

BONNARD.

Ah ! qu'il est fou ! Malgré la différence d'âge,
Nous faisons, j'en suis sûr, un heureux mariage.

SCÈNE IX.

BELVAL, MADEMOISELLE BONNARD.

MADEMOISELLE BONNARD, à part.

Jouons bien l'amoureuse.

BELVAL, à part.

Il faut prendre le ton
D'un amant, si je veux éloigner tout soupçon.

MADEMOISELLE BONNARD.

Parlez-moi sans détour : dois-je en croire mon frère ?
Suivez-vous sans chagrin les volontés d'un père ?

BELVAL.

En toute occasion, je lui dois obéir ;

Mais mon obéissance ici n'est qu'un plaisir.

(A part).

Bien !

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon âge pourtant devait me faire craindre...

BELVAL.

De votre âge, madame, ai-je droit de me plaindre,
Quand je trouve à la fois, dans le plus digne objet,
D'esprit et de vertus un modèle parfait?

(A part.)

Au mieux !

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous m'enchantez !...

BELVAL, à part.

Comment ! elle s'enflamme.

MADEMOISELLE BONNARD.

Nous sommes seuls; lisez dans le fond de mon ame:
Votre père, avec nous depuis long-temps lié,
Voulut par d'autres nœuds doubler notre amitié.
Ce nœud n'aurait été qu'un nœud de convenance,
Formé par la fortune et par l'obéissance,
Si vos lettres depuis ne m'avaient fait sentir
Qu'à vous unir à moi vous aviez du plaisir;
Qu'enfin vous préfériez aux charmes du jeune âge
Des qualités du cœur le solide avantage.

BELVAL.

La jeunesse, en effet, ne saurait me charmer.

MADEMOISELLE BONNARD.

Dans toutes les saisons ne sait-on pas aimer?
C'est ce que vous disiez; j'ai trop su vous entendre.

Vous écrivez si bien! votre style est si tendre!

BELVAL.

Vous êtes bien honnête.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ah! pour moi quel bonheur!
M'écriviez-vous encor, si, prompt comme mon cœur,
Franchissant l'océan qui de vos yeux me prive,
Je pouvais m'élancer de l'une à l'autre rive.

BELVAL, la regarde et recule.

Je disais tout cela?

MADEMOISELLE BONNARD.

Je m'en souviens trop bien!

BELVAL, à part.

Et personne ne vient troubler notre entretien?

MADEMOISELLE BONNARD.

Ainsi, pour notre hymen aucune répugnance?...

BELVAL.

Ah! croyez que plutôt ma vive impatience...
Mon respect... qui... d'ailleurs... et mon ravissement...
(A part.)
Je ne sais plus que dire.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ah! vous êtes charmant!
J'ai craint, je l'avouerai, de trouver dans votre ame,
Pour un plus digne objet, une plus vive flamme;
Mais, quelque déplaisir que m'eût fait cette ardeur,
J'aurais sacrifié tout, jusque à mon bonheur.

BELVAL.

Se peut-il?

MADEMOISELLE BONNARD

Je pourrais, amante délaissée,
D'un amour malheureux éloigner ma pensée,
Et près d'une rivale, objet de tous ses vœux,
Par pitié pour l'ingrat, servir encor ses feux,
Si de sa confiance une preuve sincère...

BELVAL, transporté.

(Haut.) (A part.)

Grands dieux! si vous saviez... Je crains de lui déplaire.

(Il se met à genoux.)

Permettez qu'à vos pieds les plus tendres aveux...
Sachez...

MADEMOISELLE BONNARD, avec la plus grande tendresse.

Je sais combien nous nous aimons tous deux.

SCÈNE X.

BELVAL, SUSETTE, MADEMOISELLE BONNARD.

SUSETTE.

(Apercevant Belval à genoux.)

Madame, on a servi; mais...

MADEMOISELLE BONNARD.

Approchez, ma chère:
N'interprétez pas mal une faveur légère.
Oui, si vous avez vu quelqu'un à mes genoux,
C'est l'homme qui dans peu doit être mon époux.

SUSETTE, en riant.

Comment! il se pourrait que la plus tendre flamme...

BELVAL, déconcerté.

Oui, je venais ici pour épouser madame.

SUSETTE.

C'est singulier...

MADEMOISELLE BONNARD.

Je ris de ton étonnement :
Il faut autant qu'on peut agir secrètement ;
Un hymen peut manquer : alors cette nouvelle...
Chez les méchants...

SUSETTE.

Oui, fait tort à la demoiselle...

(A Belval.)

Ainsi vous épousez ?...

BELVAL, à Susette.

Je suis d'une fureur !..

MADEMOISELLE BONNARD, à Susette.

Tu dois voir sur nos traits l'image du bonheur ?

(Susette fait aussi la grimace.)

Mais, Susette, je lis aussi sur ton visage
Combien tu prends de part à notre mariage ;
Je vois que cet hymen te fait un grand plaisir,
Et tu n'ignores pas qu'il doit t'en revenir
Un beau présent de noce...

SUSETTE, d'un ton chagrin.

Aussi j'en suis ravie.

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval, en lui donnant la main.

Allons, Blinville, allons trouver la compagnie.

SCÈNE XI.

SUSETTE, seule.

Est-ce un tour, ou serait-ce un effet du hasard?
Serions-nous donc ici joués par les Bonnard?...
Oh! non, notre tuteur a trop de bonhomie,
Et sa simplicité ne s'est point démentie
Depuis que je le sers. N'importe! il est prudent
D'avoir sur tout le monde un regard clairvoyant.
Attention! à tout il faudra que je veille,
A toute heure, en tout lieu, prêtons l'œil et l'oreille:
Il serait trop honteux qu'un tuteur, en ce jour,
L'emportât sur l'esprit, et l'intrigue, et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BELVAL, SUSETTE.

BELVAL.

ÉPROUVA-T-ON jamais un supplice semblable?
Je n'ai pu l'endurer, et j'ai quitté la table.
Maudit soit ce Dubois qui fit mon embarras,
En me donnant un nom qui ne m'appartient pas.
Tout augmente ma gêne et la rend plus pénible:
Le tuteur est content, et la sœur est sensible;
Tous les deux ont pour moi mille fois trop d'égards;
Ce sont tendres propos, petits soins, doux regards,
Surtout ma prétendue... Elle est d'une tendresse!
Enfin, je ne sais plus que dire en ma détresse.
Ah! de tromper quelqu'un combien il est honteux!
Du rôle d'intrigant je rougis à mes yeux;
Et si je ne craignais de perdre ma Sophie,
J'avouerais tous mes torts et mon ignominie.

SUSETTE.

Vous avouerez aussi que, prêtant mon secours,
J'ai trahi mon devoir pour servir vos amours:
Alors je recevrai tout le prix de mon zèle.

BELVAL.

Ma situation, Susette, est bien cruelle!
En vérité, je crois qu'on se moque de nous.

SUSETTE.

Mais, tantôt franchement, je l'ai cru comme vous;
J'ai même à ce sujet pris quelque inquiétude...
Ils sont de bonne foi, j'en ai la certitude.
Que craignez-vous?

BELVAL.

Je crains de me défendre en vain
De la sœur qui prétend m'épouser dès demain.
Trop certaine déja qu'elle pourra me plaire,
Elle m'a menacé d'avertir le notaire.

SUSETTE.

Bon! le notaire! il faut des formes et du temps:
Du soir au lendemain mariera-t-on les gens?
Poursuivons notre plan; surtout soyez tranquille,
Et trouvons le moyen de voir notre pupille.
Mais quelqu'un vient à nous...

SCÈNE II.

BELVAL, DUBOIS, SUSETTE.

DUBOIS, accourant.

J'implore vos secours.
Hélas! sauvez Dubois, on en veut à ses jours.

BELVAL.

Sommes-nous découverts?...

DUBOIS.

Ah! c'est bien autre chose,
Le docteur est ici...

BELVAL.

Comment! c'est là la cause?

SUSETTE.

Tu m'as fait une peur!...

DUBOIS.

Mais, comptes-tu pour rien
Qu'on veuille me guérir quand je me porte bien?

BELVAL.

Oh! de grace, finis; et que peux-tu donc craindre?
Bien plus que toi, ma foi, j'ai le droit de me plaindre.

SUSETTE, en riant.

Votre position est la même à peu près,
Et je ris malgré moi...

SCÈNE III.

BELVAL, DUBOIS, BONNARD, SUSETTE.

BONNARD.

C'est vous que je cherchais.
Mon ami, le docteur, homme d'un grand mérite,
Est ici : près de lui rendez-vous au plus vite.

DUBOIS.

Je ne suis pas pressé.

BELVAL.

Que d'obligations!
Pour vos soins généreux combien nous vous devons!

DUBOIS.

De mes remercîments dispensez-vous, de grace.

BONNARD.

J'ai pris soin d'éviter ces charlatans de place.
A mon docteur on peut s'en fier aujourd'hui,
Ses malades jamais ne se sont plaint de lui.

DUBOIS.

Parbleu, je le crois bien...

BONNARD.

Il n'est pas à la mode;
Même beaucoup de gens ont blâmé sa méthode;
Mais croyez que ses soins ne sont pas superflus.
S'il vient souvent vous voir...

DUBOIS.

On ne me verra plus.

SUSETTE, bas à Dubois.

Viens donc.

DUBOIS.

Non, tantôt.

BONNARD.

Soit : dis au docteur d'attendre,
Et que bientôt, vers lui, Dermon pourra se rendre.

DUBOIS.

Oui, bientôt.

SCÈNE IV.

BELVAL, DUBOIS, BONNARD.

BONNARD, à Belval.

Maintenant il faut songer à nous.
Ah! je m'en vais avoir de l'embarras pour vous.

BELVAL.

Pourquoi?

BONNARD.

Ne faut-il pas que, bien vite, j'apprête
Tout pour le mariage, et surtout pour la fête?
Je compte réunir beaucoup de mes voisins;
J'aurai feux d'artifice, et concert, et festins.

BELVAL.

Pourquoi tout ce fracas? Il est prudent, je pense...

BONNARD.

Ma foi, je ne veux pas épargner la dépense:
De mes biens aujourd'hui je veux me faire honneur;
On n'a pas tous les jours à marier sa sœur.

BELVAL.

Mais c'est moins la dépense encore que la peine!

DUBOIS.

Si je puis vous aider?...

BONNARD.

Votre offre n'est pas vaine;
D'un maître de maison on a toujours besoin.

DUBOIS.

De l'office et des vins confiez-moi le soin.

BELVAL.

Mais, dans tous ces détails, votre jeune pupille
Aux soins de la maison peut être très-utile;
Elle devrait venir...

BONNARD.

C'est mon intention,
Et je vais l'engager à quitter sa prison.
Je connais maintenant le motif véritable
Qui d'abord à ses yeux vous a rendu coupable.
Elle aime!

BELVAL.

Eh! mais qui donc?

BONNARD.

Un jeune homme charmant.
Quelqu'un de cet amour m'a fait le confident.
Depuis près de deux ans cette intrigue-là dure;
On s'écrit; je sais tout. Oh! c'est une aventure
De roman!...

BELVAL.

Vous croyez? (*A part.*) Je ne sais où j'en suis.

DUBOIS.

L'amant de son amour obtiendra-t-il le prix?

BONNARD.

Ah!

BELVAL.

Vous savez son nom?...

BONNARD.

C'est Belval qu'on l'appelle.
Je connais sa famille, et je suis connu d'elle;

Le père de Belval fut toujours respecté,
Et de son alliance on doit être flatté.

DUBOIS.

Puisque tout se rencontre, amour, fortune, estime,
Belval peut espérer qu'un hymen légitime...

BONNARD.

Oh! non pas, s'il vous plaît. Si le père est aimé,
Le fils, des gens de bien ne peut être estimé.
C'est un mauvais sujet, si j'en crois l'apparence,
Et ce qu'on m'en a dit en mainte circonstance...

BELVAL.

Mais du monde doit-on écouter les propos?
On trouve presque autant de méchants que de sots:
Peut-être on vous trompa...

BONNARD.

Je sais quelle est sa vie,
Et jamais il ne doit prétendre à ma Sophie.
On m'a fait de ses mœurs des récits trop certains:
Pour toute compagnie il voit des libertins;
De plus, il a, dit-on, un homme à son service,
Qui le pille, le vole, et l'encourage au vice,
Un très-mauvais sujet, en intrigue fécond,
Qui se croit de l'esprit, et qui n'est qu'un fripon.

BELVAL.

Le malheureux Belval est sans doute coupable;
Mais il doit vous paraître un peu plus excusable,
S'il est vrai qu'un valet le gouverne aujourd'hui:
Cet homme-là paraît plus blâmable que lui.

BONNARD.

Tenez, l'un, selon moi, ne vaut pas mieux que l'autre.

DUBOIS, à Belval.

Mais pourquoi de l'amant vous rendre ainsi l'apôtre?
Qu'un valet soit coupable, il est ce qu'on le fait.
Vous savez bien qu'on dit : *tel maître*, *tel valet*.

SCÈNE V.

BELVAL, DUBOIS, BONNARD, CHARLES.

CHARLES.

D'attendre si long-temps, le médecin se lasse.

BONNARD, à Dubois.

Mon cher, auprès de lui, rendez-vous donc de grace.

BELVAL, à Dubois.

Allez donc.

DUBOIS.

Non, qu'il parte.

CHARLES.

Il a beaucoup d'humeur.

BONNARD.

Il ne reviendra pas; je connais le docteur.
Allons, mon cher ami, prouvez-moi votre estime,
D'abord en le voyant, en suivant son régime;
Songez que de guérir je vous offre un moyen;
Ce que je fais ici n'est que pour votre bien.

DUBOIS.

Ah! pour vous obliger je donnerais ma vie.
Vous la voulez; je pars et je me sacrifie.

(Il sort avec Susette et Charles.)

SCÈNE VI.

BONNARD, BELVAL.

BONNARD.

Pensons à ma pupille.

BELVAL.

Oui, vous avez raison.

BONNARD, réfléchissant.

Mais ce moyen pourrait... en effet, il est bon.
Dans cet appartement j'amènerai Sophie,
Et nous l'entretiendrons tous deux de la folie
Qu'elle a d'aimer Belval; surtout nous lui dirons,
Sur ses vices, ses mœurs, ce que nous en savons:
Et vous ajouterez, pour appuyer la chose,
Que depuis trop long-temps le voisinage en cause;
Qu'un ami m'a de tout averti pour son bien,
Et qu'enfin vous étiez présent à l'entretien.

BELVAL.

Mais ce serait mentir, de parler de la sorte!
Je n'ai rien entendu...

BONNARD.

J'en conviens; mais qu'importe?
A ce mensonge-là je ne vois aucun mal,
Et c'est plutôt un bien, s'il peut nuire à Belval.
Nous devons d'un malheur garantir la jeunesse.
Allons, de me servir faites-moi la promesse.

BELVAL.

Amenez la pupille, et vous serez content.

BONNARD.

Bien obligé, mon cher, je reviens à l'instant.

SCÈNE VII.

BELVAL, seul.

Mais à me tourmenter quel démon persévère?

SCÈNE VIII.

SUSETTE, BELVAL.

SUSETTE.

Que fait-on? que dit-on? et comment va l'affaire?

BELVAL.

Je ne sais plus, ma foi, que penser de Bonnard.
Il se peut que tout soit un effet du hasard;
Mais chaque mot qu'il dit d'un ton de bonhomie
Me fait trop repentir de notre fourberie.

SUSETTE.

Ainsi le criminel est toujours inquiet,
Et dans tout ce qu'on dit il trouve son arrêt.
Mais, au fait, vous verrez bientôt votre Sophie.

BELVAL.

Oui, d'elle et du tuteur j'attends la compagnie,
Je vais l'entretenir; mais sais-tu bien pourquoi?
C'est pour la supplier de renoncer à moi.

SUSETTE.

Eh! comment! pas possible!

BELVAL.

Oui, ton maître m'engage
A jouer maintenant ce triste personnage:
On a dû, moi présent, mal parler de Belval,
Et de moi-même enfin je dois dire du mal.

SUSETTE.

Eh bien! soit. Descendez dans votre conscience,
Et vous direz alors plus de mal qu'on n'en pense.

BELVAL.

Tu ris en vain.

SUSETTE.

Je ris, c'est de votre frayeur:
Vous vous désespérez de toucher au bonheur.
Dites, que trouvions-nous tantôt de difficile?
C'était d'entretenir et de voir la pupille.
Que fait qu'à l'entretien le tuteur soit présent?
Toujours à demi-mot on entend un amant.

BELVAL.

Oui, mais je dois...

SUSETTE.

Songez que notre péril presse,
Et que pour triompher il faut de la vitesse.

BELVAL.

Et Dubois, que fait-il avec le cher docteur?

SUSETTE.

Contre lui, contre nous, il peste de bon cœur.
On lui tâte le pouls; sa figure est plaisante:
Il se plaint, il soupire, il pleure, il se tourmente;
Je n'ai pu m'empêcher, voyant son embarras,
De le plaindre tout haut et d'en rire tout bas.

Nous triomphons enfin, je vois votre Sophie.

BELVAL.

Crois-tu qu'elle pardonne à la supercherie?

SCÈNE IX.

SUSETTE, BELVAL, BONNARD, SOPHIE.

SUSETTE.

Elle est bien prévenue.

BELVAL.

Ah! je sens que mon cœur...

BONNARD, montrant Belval.

Ce jeune homme, ma chère, est l'époux de ma sœur.

BELVAL.

Il est vrai qu'en ces lieux mon amour seul m'entraîne;
J'y viens serrer les nœuds de la plus tendre chaîne.

SOPHIE, à Belval.

Ignorant le motif qui vous amène ici,
Je vous ai fui, j'ai dû me comporter ainsi.

BONNARD.

Nous savons la raison qui t'a déterminée:
Je te le dis encore, oui, tu fuis l'hyménée,
A cause de l'amour que tu sens pour Belval.

SOPHIE.

Moi! de l'amour! songez...

SUSETTE.

Où donc est le grand mal?
Quoi! d'aimer un jeune homme êtes-vous condamnable,
Et peut-on n'aimer pas ce que l'on trouve aimable?

BELVAL.

S'il est vrai que Belval vous sut plaire un instant,
Ne désavouez pas ce malheureux penchant.

BONNARD.

Quoi! tu peux?...

SOPHIE.

Aujourd'hui j'apprends à le connaître :
Oui! je crois que Belval est coupable peut-être.
(Regardant Susette.)
Mais envers moi s'il est criminel aujourd'hui,
On doit en accuser les autres plus que lui.

SUSETTE, à part.

Cette morale-là vient droit à mon adresse.

BELVAL.

Si Belval sent pour vous la plus vive tendresse,
Croyez que votre cœur à son amour est dû :
Pourrait-il vous aimer sans aimer la vertu !

BONNARD, bas à Belval.

Cessez donc; vous m'aviez promis toute autre chose :
Loin de le desservir vous défendez sa cause.

SUSETTE.

Mais contre lui quelle est votre prévention?...

BONNARD.

Oh! je sais trop quelle est sa réputation.
On m'a tout dit...

SUSETTE.

Eh bien! l'on vous trompa, je gage,
Et notre amant est bon, doux, généreux et sage.
Mais comment se peut-il que vous, homme d'esprit,
Vous prêtiez à ce point l'oreille à ce qu'on dit?

Et ne savez-vous pas, par votre expérience,
Que le mal que l'on dit, rarement on le pense?
A votre place, moi, si j'étais le tuteur,
De deux tendres amants je ferais le bonheur;
Leurs cœurs reconnaissants s'occuperaient sans cesse
Des moyens d'embellir votre heureuse vieillesse..
Vous verriez leurs enfants et leurs petits-enfants
Vous chérir, vous presser de leurs bras caressants...
Ah! ce tableau pour vous doit avoir bien des charmes;
Je n'y saurais penser sans répandre des larmes:
Votre cœur à ma voix doit se laisser toucher,
Ou bien tous les tuteurs ont des cœurs de rocher.

BONNARD.

Oui, tu m'as attendri... Susette est énergique!
Elle sait à propos user de pathétique.
Quoi! Sophie, est-il vrai que ma juste rigueur
A l'égard de Belval, peut faire ton malheur?...

SOPHIE.

Je ne le cache pas, Belval a mon estime:
Et je ne pense pas enfin commettre un crime
En avouant ici que, sensible à ses feux,
Je n'aurai de bonheur qu'en le voyant heureux.

BONNARD.

Il suffit, mon enfant; je me ferais reproche
De désunir deux cœurs qu'amour ainsi rapproche.
Non, non, je ne veux pas contrarier tes goûts;
Belval a ton amour, il sera ton époux.

SUSETTE.

Que dites vous?

SOPHIE.

Comment!...

BELVAL, courant à Bonnard.

Serait-il bien possible !
L'excès de mon bonheur...

BONNARD.

Vous êtes bien sensible!
Pourquoi tant de chaleur?

BELVAL, embarrassé.

J'ai pris en ce moment,
Pour vous remercier, la place de l'amant.

BONNARD.

Ah! c'est bien généreux! mais, mon ami, de grace,
Par égard pour ma sœur, restez à votre place.

SUSETTE.

Pour moi, je suis encor dans l'admiration.
Ah! vous faites pour nous la plus belle action!...

BONNARD.

Oui, je crois faire bien d'en agir de la sorte.
Belval est très-léger, j'en conviens; mais n'importe,
Quant à moi je n'ai point à me plaindre de lui:
Ainsi je vais au père en écrire aujourd'hui.

BELVAL.

(A part.) (Haut.)
Je suis dans une joie! Oh! sa reconnaissance!...
(A Susette.)
Je vais me découvrir.

SUSETTE, à Belval.

Soit, mais avec prudence.

BONNARD.

Ce que j'aime en Belval, c'est qu'il m'a respecté,

Qu'il ne s'est pas joué de mon autorité.

BELVAL.

Comment!

BONNARD.

Il aurait pu, par quelque stratagème,
Je ne sais trop comment, venir ici lui-même.
Son valet est un drôle : aidé de ce fripon,
Il eût pu pénétrer jusque dans ma maison,
Employer contre nous et la ruse et l'adresse,
Mettre en ses intérêts et soubrette et maîtresse,
Se servir des moyens communs aux intrigants,
Quand ils veulent tromper d'estimables parents :
Enfin, il aurait pu m'enlever ma pupille;
Je lui sais bien bon gré d'être resté tranquille :
Il aurait réussi; je suis bon, confiant,
Et l'on me trompe, moi, comme on trompe un enfant.

SUSETTE.

En sorte que s'il eût tenté quelque entreprise...

BONNARD.

Il eût fait, je l'avoue, une grande sottise.

(A Sophie.)

Bien loin de consentir à l'unir avec toi,
Je l'eusse, au même instant, fait sortir de chez moi.

BELVAL.

Je rougis...

SOPHIE.

Ah! Grands dieux!

BONNARD.

Tel est mon caractère :

A tous les bons esprits l'intrigue doit déplaire.
Qu'espérer de celui qui, manquant à l'honneur,
Foule aux pieds tous les droits d'un père ou d'un tuteur ?

SCÈNE X.

SUSETTE, BONNARD, BELVAL, SOPHIE, DUBOIS, CHARLES.

DUBOIS, en dehors.

Si vous ne me laissez, je crierai comme un diable!

CHARLES, en dehors aussi.

C'est l'ordre du docteur...

BONNARD.

Mais quel bruit effroyable!

DUBOIS, paraissant.

Quoi! vouloir contre moi commettre un attentat!

CHARLES.

Le médecin le veut...

DUBOIS.

C'est un assassinat!

A Belval.)

En ma faveur, hélas! que la pitié vous touche.
On veut, en cet instant, me donner une douche.

CHARLES.

Mais c'est le seul moyen, dit-on, de le calmer.

DUBOIS.

Peut-être après encore ils voudront m'enfermer.

(A Belval.)

Je vais tout découvrir...

SUSETTE.

O ciel!

BELVAL, bas à Dubois.

Crains ma vengeance!

DUBOIS, à Bonnard.

Sachez que c'est à tort qu'on me croit en démence;
Je me porte à ravir.

BONNARD.

Se moque-t-il de nous?

DUBOIS.

Non, ne me rangez point dans la classe des fous,
Car je ne le suis point.

BONNARD.

Voilà bien leur langage,
Et le fou le plus fou se croit toujours très-sage.

DUBOIS.

Oh! morbleu, c'en est trop...

BONNARD.

S'il vient à s'emporter,
Appelez tous mes gens, et faites-les monter.

SCÈNE XI.

SUSETTE, BONNARD, BELVAL, SOPHIE, DUBOIS, CHARLES, MADEMOISELLE BONNARD.

BONNARD, à sa sœur.

Enfin, vous arrivez...

MADEMOISELLE BONNARD.

Je vous apprends, mon frère,

Que je quitte, à l'instant, notre ami le notaire :
Il ne peut, m'a-t-il dit, nous venir aujourd'hui,
Et nous ne devons pas du tout compter sur lui.

(Susette et Belval respirent.)

Mais voici le contrat...

BONNARD.

Bon, rien ne nous arrête.

DUBOIS, bas à Belval.

C'est un médicament, je crois, qu'on vous apprête.

BONNARD.

Nous sommes réunis, nous pouvons à présent
Signer notre contrat...

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval.

Tantôt impatient,
Vous m'avez témoigné votre désir extrême
De ne pas perdre un temps précieux quand on aime :
Jalouse d'obéir, j'ai moi-même hâté
Ce qui doit assurer notre félicité.

BELVAL, embarrassé.

Certainement, madame...

BONNARD, à Charles.

Approche cette table :
Allons, venez tous deux...

BELVAL, à part.

Que faire, misérable!

SOPHIE.

Ah! quel est son tourment!

SUSETTE, bas à Belval.

Ne vous trahissez pas.
Et vos papiers perdus...

BELVAL.

Ciel ! dans quel embarras !

BONNARD.

Venez donc.

BELVAL, d'un ton très-embarrassé.

Pouvons-nous penser au mariage,
Quand d'utiles papiers perdus dans mon naufrage ?..

BONNARD.

Ah ! bon, vous voulez rire, et vous savez très-bien
Que j'ai tout ce qu'il faut pour former ce lien :
(Lui montrant les papiers.)
Voilà tous vos papiers, votre extrait de naissance ;
On me les fit passer pour plus de diligence.
Allons, mon cher, signez le bonheur de tous deux.

MADEMOISELLE BONNARD.

Oh ! le bonheur, mon frère, est pour moi dans ces nœuds.
Voilà la plume...

BELVAL.

Oh ciel !

SOPHIE.

Hélas !

SUSETTE.

L'orage gronde.

BONNARD.

Allons...

DUBOIS.

Mais signez donc !

BELVAL.

Que le ciel te confonde !
Traître ; sans tes conseils et ta perversité,

Je n'éprouverais pas la dure extrémité
De rougir maintenant, d'avouer en coupable
Que je voulus tromper un homme respectable.

(A Bonnard.)

Vous saurez que je suis cet imprudent Belval,
Dont vous avez tantôt débité tant de mal.
Hélas! c'est à vos pieds que j'avouerai la ruse:
Vous devez me punir, moi-même je m'accuse:
Mais ne comprenez pas dans votre juste arrêt
Celle qui d'une erreur devint l'unique objet.
Toujours votre Sophie a mérité l'estime,
Et je dois porter seul la peine de mon crime.

DUBOIS, se mettant à genoux.

Maintenant j'en conviens, j'ai perdu la raison
Faites-moi par pitié conduire à *Charenton*.

SUSETTE, à genoux.

Il faut, je le vois bien, faire amende honorable;
Ordonnez de mon sort, je suis aussi coupable.

CHARLES, les regardant.

Le beau tableau! voyez.

SUSETTE, à Charles.

Ah! tu nous as trahis!

CHARLES, en riant.

Hein! comment trouvez-vous que je sers mes amis?

BONNARD.

Ah! le tuteur triomphe une fois dans la vie,
Et la raison pourtant a gagné la partie!
J'ai vengé les vieillards, outragés trop long-temps,
Et je puis à mon tour bien rire à vos dépens.

BELVAL.

Ah! ne m'accablez pas!

BONNARD.

Eh! vraiment c'est dommage;
Car chacun a très-bien joué son personnage:
Mais ailleurs vous serez heureux autant qu'adroits;
L'intrigue vous appelle à de nouveaux exploits.

BELVAL.

Dieux!

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon frère, quittez le ton de l'ironie;
Belval a de grands torts, mais il aime Sophie:
Maintenant de sa faute il est trop convaincu,
Et vous ferez enfin grace à mon prétendu.

BELVAL.

Madame!

SOPHIE.

Mon tuteur!

BELVAL.

Que votre ame attendrie...

BONNARD.

Ah! vous croyez sans doute être à la comédie,
Où l'amant est heureux en dépit du tuteur;
Moi, je ne donne pas ma pupille au trompeur.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ne désespérez pas.

BONNARD.

J'estime votre père;
Si vous pouvez un jour changer de caractère,
Je peux... D'abord, chassons ces deux mauvais sujets.

CHARLES, en riant.

Mais, en les mariant, plutôt punissez-les.
Vous rendrez à tous deux un très-mauvais service.

DUBOIS, regardant Susette.

Je me résigne à tout, quel que soit le supplice!

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval.

Vous l'épouserez...

BELVAL.

Ah!

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous m'aimez à présent
Plus que vous ne m'aimiez tantôt assurément.

BONNARD.

Puisse cette leçon vous être salutaire!
Belval, souvenez-vous qu'un tuteur est un père,
Qu'on ne peut se jouer de son autorité,
Et qu'un vieillard toujours doit être respecté.

FIN DES TUTEURS VENGÉS.

BÉNIOWSKI,

OU

LES EXILÉS DU KAMTSCHATKA,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Représenté pour la première fois le 8 juin 1800.

NOTICE
SUR BÉNIOWSKI.

Cet opéra de Béniowski, dont la musique charmante est de Boyeldieu, doit son existence à un singulier hasard. Je ne crains pas d'ennuyer le lecteur en entrant dans quelques détails à ce sujet: ils ont rapport à un acteur dont tout le public apprécie l'immense talent, depuis plus de trente années, et qui sans contredit peut se flatter d'avoir fourni, au théâtre, la carrière la plus longue et la plus glorieuse. D'après ce que je viens de dire, je n'aurais pas besoin de nommer Talma; mais comme c'est lui dont je vais presque uniquement m'occuper dans cette notice, il faut bien que j'appelle mon principal personnage par son nom.

Si Talma a fait frissonner la France entière dans les rôles de conspirateurs qu'il représente si bien; si tout le monde a admiré avec quel art et quelle énergie il a rendu les craintes, l'espoir, la fureur concentrée d'un conjuré qui se voit toujours près de monter sur l'échafaud, c'est que dans ces temps déplorables où notre patrie était livrée aux fureurs

des partis, où l'on voulait trouver partout des coupables, même parmi les hommes les plus honnêtes, il avait bien réellement éprouvé toutes les angoisses de la crainte d'une mort soudaine et terrible.

Personne n'ignore que les opinions de Talma, conformes à celles de tous les patriotes sages, l'avaient mis en relation avec ce que la France avait de plus distingué parmi les représentants et les généraux d'une nation qui voulait la liberté, mais la liberté forte de ses lois et de ses institutions. Plusieurs de ces hommes recommandables se réunissaient souvent chez lui, et trouvaient dans une société aimable et près de la maîtresse de la maison, qui en faisait parfaitement les honneurs, des délassements à leurs travaux, et une conversation d'artistes de tous les genres qui les sortait de leur sombre politique.

Un jour que plusieurs représentants se trouvaient réunis chez Talma avec le général *Dumourier*, qui revenait vainqueur de l'armée du Nord, au moment où l'on se réjouissait avec le plus de franchise des premières victoires de la France, *Marat*, d'horrible mémoire, se présenta seul dans cette joyeuse assemblée. Sa présence fit sur la société l'effet de la tête de Méduse : il semble que l'on prévoyait déja tout le mal qu'il devait faire. Il était dans ce costume aimable sous lequel on l'a représenté, ce qui con-

trastait beaucoup, je ne dirai pas avec la grande parure, mais avec l'élégante simplicité de toutes les personnes qui composaient la fête. Lui, sans se démonter, s'adresse à Dumourier; dit des injures, dans son style ordinaire, aux représentants dont il ne partageait pas les opinions, et finit enfin par avoir avec le général une assez longue conférence à voix basse. Dugazon, l'un des personnages de la fête, qui était toujours sûr d'égayer la compagnie par son esprit et ses bons mots, quand il ne se laissait pas aller à toute son extravagance, fit une plaisanterie qui était plus que hardie, et qui pensa conduire Talma et sa femme sur l'échafaud. Il prit un réchaud embrasé, y répandit des parfums, et suivait Marat dans tous les mouvements qu'il faisait, comme s'il voulait purifier l'air qu'il empoisonnait de sa présence. Marat n'eut pas l'air d'y faire attention; mais dès le lendemain son journal retentit du repas donné par Talma aux conspirateurs, et de l'insulte faite aux véritables patriotes.

Comme le temps, quoique déja noirci par l'orage qui devait éclater en 1793, ne devait pas faire craindre que cette mauvaise plaisanterie eût des suites, Talma resta dans la plus grande sécurité. Bientôt l'orage éclate, nos amis communs périssent sur l'échafaud; le tribunal révolutionnaire multiplie de jour en jour ses victimes; et souvent à ce

tribunal de sang on demandait aux accusés s'ils faisaient partie des conspirateurs qui s'étaient réunis chez l'acteur Talma. On juge quelle était sa situation, celle de tous ceux qui l'aimaient, et certes le nombre en était grand. Cependant on lui conseilla de se taire; on lui représenta que la force de son talent, que le peuple savait apprécier, l'empêcherait toujours de faire partie des victimes; et en effet son grand talent seul l'a sauvé de la mort. Malgré eux ces monstres étaient désarmés par l'ascendant d'un homme qui élevait leur ame en leur peignant l'amour de la patrie, ou qui excitait leurs pleurs sur des malheurs qu'ils pourraient un jour avoir à supporter. Cependant, comme nos *sales tyrans* finirent par ne plus rien respecter, Talma fut instruit par un de ses amis que son nom était porté sur une liste de proscription. L'amitié qui nous unissait dès ce temps-là, la conformité de nos opinions, l'engagèrent à me confier ses craintes. Je me gardai de lui dire ce que je pensais de la fatale confidence qu'on lui avait faite. Un soir qu'après avoir joué la tragédie il me parut plus sombre qu'à l'ordinaire, je lui demandai le sujet de sa tristesse : il me dit qu'il ne pouvait se rendre compte de ses pressentiments, mais qu'il craignait d'être arrêté au premier moment, et que ce n'était qu'en tremblant qu'il rentrait chez lui; qu'il allait s'y trouver seul;

qu'il avait envoyé sa femme dans une campagne écartée.... Le voyant dans ce trouble, qu'il ne pouvait vaincre, je lui proposai d'aller souper chez lui, et même d'y passer la nuit. J'étais alors garçon, et rien ne s'opposait à l'exécution de mes offres. Le long de la route, je tâchai de lui donner de l'espérance; et en soupant, et après quelques verres de vin, nous finîmes par éloigner tout-à-fait nos trop justes inquiétudes.

Mais quand je fus retiré dans ma chambre, ou plutôt dans sa bibliothèque, car c'était là que je couchais sur un très-beau lit grec, très-élégant sans doute, mais très-peu commode, je me mis à réfléchir sur la position dangereuse dans laquelle il se trouvait; et de réflexion en réflexion, je finis par me dire : Mais si par hasard on venait l'arrêter cette nuit! mes opinions, moins connues que les siennes peut-être, mais qui néanmoins le sont assez, pourraient me mériter l'honneur de suivre mon héros jusque sur l'échafaud. Je ne pourrais pas dire que je ne suis pas de *la compagnie de monseigneur.* Cette idée m'attrista : ce n'est pas que je redoutasse beaucoup d'accompagner mon ami à la mort (en ces temps-là on tenait peu à la vie); mais j'éprouvais un sentiment mélancolique dont je ne me rendais pas compte, qui ne suffisait que trop pour m'empêcher de me livrer

au sommeil. Pour comble de contrariété un maudit gros chien, gardien de sa maison (*), par ses aboiements furieux me faisait craindre de voir entrer à chaque instant la force armée, précédée, suivant l'usage de ce temps, des membres d'un comité révolutionnaire. Ne pouvant espérer de trouver le sommeil, je saisis le premier livre qui me tomba sous la main, et le hasard me fit tomber sur les *Mémoires de Béniowski.* Je lus; et, malgré mes frayeurs, je me trouvai la tête assez libre pour faire le plan d'un opéra que le public a accueilli avec bienveillance, sans savoir seulement que ce malheureux enfant était né au milieu des craintes et des alarmes.

Le lendemain, je contai à Talma mes terreurs de la nuit; il en rit avec moi, comme on riait dans ce temps-là. Heureusement que quelques jours après, le neuf thermidor arriva, et la France secoua le joug horrible qui pesait sur elle. Si Talma, depuis ce temps de désastres, n'a pas cessé de faire des progrès dans son art, je suis convaincu qu'il en est redevable aux impressions qu'a dû faire sur son esprit le funeste spectacle qu'il a eu long-temps sous les yeux. C'est en voyant de près les crimes et les grands criminels, en éprouvant lui-même les terreurs de la victime, qu'il aura

(*) Cette maison était celle de la rue Chantereine, que plus tard Talma vendit à Bonaparte.

appris à donner à sa physionomie une expression si terrible, à peindre les sentiments violents, les passions fortes, avec tant de profondeur et d'énergie. *Joseph Vernet* étudiait au milieu de la tempête; et le grand Corneille a peut-être dû ses plus beaux vers sur les fureurs de parti, aux guerres de la fronde.

PERSONNAGES.

MILLOW, gouverneur.

APHANASIE, sa nièce.

BÉNIOWSKI.

STÉPHANOW.

GESLIN.

PANOW.

Le CHANCELIER.

L'HETMAN.

Un OFFICIER COSAQUE.

Un EXILÉ.

Les EXILÉS.

Plusieurs Femmes.

La scène se passe dans la presqu'île du Kamtschatka.

BÉNIOWSKI

OU

LES EXILÉS DU KAMTSCHATKA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une caverne, au-dessous de laquelle on aperçoit des montagnes couvertes de neige.

SCÈNE I.

STÉPHANOW, SEUL.

AIR.

QUAND de l'ingrate Aphanasie
J'accuse l'injuste rigueur,
Mon rival chante son bonheur,
Et chante auprès de son amie !
L'écho sauvage de ces lieux
Répète mes plaintes amères :
Les bois, les rochers solitaires
Sont seuls confidents de mes feux.
Puis-je chanter Aphanasie ?
Un autre possède son cœur !
Las ! si j'ai perdu le bonheur,
Je dois aussi perdre la vie.

Béniowski, Béniowski !.... Quel nom ! il excite ma

colère. Où est-il maintenant? Chez le gouverneur : il y voit Aphanasie; et moi, je reste seul dans cette caverne à maudire mon existence!.... Qu'est-il plus que moi? Comme moi exilé, comme moi condamné aux travaux les plus honteux, les plus périlleux, il sait s'en affranchir, tandis que je gravis des monts glacés pour y combattre les ours les plus cruels! Lui paisiblement près du gouverneur Millow! près de sa nièce!... O rage! Il n'en sort que comblé de présents; il nous fait part de son triomphe, de son bonheur; nous l'en félicitons encore : il est l'ame de nos conseils, le chef de notre entreprise... Et moi, moi, officier russe, brave, intrépide, je ne suis rien!... Mais Aphanasie!... Ah! voilà ce qui trouble ma raison.

SCÈNE II.

GESLIN, STÉPHANOW.

GESLIN.

Eh bien, Stéphanow, toujours triste, inquiet, solitaire.

STÉPHANOW.

Et toi, toujours insouciant, léger.

GESLIN.

Que n'es-tu comme moi? Je sais trouver des consolations, des plaisirs, même au milieu du plus horrible esclavage.

STÉPHANOW.

J'admire ton courage. On a raison de dire que les Français ont une gaîté que le malheur ne peut abattre.

GESLIN.

De la gaîté ? Oh ! non : je sais m'accommoder aux circonstances ; voilà tout. Certainement je ne puis m'empêcher de faire une différence entre nos maisons de Paris et les iourtes que nous habitons : je ne parle pas de cette caverne ; c'est notre salon de compagnie.

STÉPHANOW.

Il nous serait bien impossible de nous y rassembler : chacune d'elles ressemble à la tanière de l'animal le plus féroce.

GESLIN.

On y est à couvert, on y dort.

STÉPHANOW.

Oui, sur de misérables peaux d'ours. Et nos travaux quels sont-ils ?

GESLIN.

Une chasse périlleuse : c'est l'occupation des héros ; nous tuons des ours, des zibelines...

STÉPHANOW.

Afin d'enrichir l'impératrice. Et notre nourriture ?

GESLIN.

L'écorce des bouleaux et la chair des animaux que nous tuons. J'ai fait des repas plus délicats, sans doute, mais souvent avec moins d'appétit.

STÉPHANOW.

Nous ne pouvons avoir aucune propriété.

GESLIN.

Le dernier cosaque a le droit de nous en dépouiller.

STÉPHANOW.

Aucune société.

GESLIN.

N'avons-nous pas les Kamtschatdales, femmes charmantes ?

STÉPHANOW.

Ce sont des monstres hideux.

GESLIN.

Ah! ma foi, au Kamtschatka...

AIR.

Dans ces forêts, d'un regard curieux,
Nous ne pouvons suivre nymphe légère;
Mais en revanche, au fond de leur tanière,
Nous poursuivons des monstres furieux :
Quand nous avons triomphé de leur rage,
Nous célébrons nos exploits glorieux.
Pour des héros qu'enflamme le courage,
Est-il, mon cher, un destin plus heureux ?

STÉPHANOW.

A la gaîté, quand son ame est livrée,
Par la douleur la mienne est déchirée.

GELIN.

De l'amitié daigne entendre la voix :
Pourrais-tu donc méconnaître ses charmes !
De l'infortune adoucir les alarmes,
Est le plus doux, le plus cher de ses droits :
Bannis enfin le trouble où je te vois.

A peine la souffrance
Vient tourmenter mon cœur,
Qu'aussitôt l'espérance
Me promet le bonheur.
Qui sait braver l'orage,

Le conjure souvent.
Allons, reprends courage,
Et calme ton tourment.

A peine la souffrance, etc.

Le faible se désole,
Et se livre aux soupirs;
Le sage se console
Par d'heureux souvenirs.

A peine la souffrance, etc.

Oui, console-toi; le temps approche où nous pourrons dire adieu à ce charmant pays.

STÉPHANOW.

Je n'espère rien.

GESLIN.

Pourquoi? Notre projet est bien conçu.

STÉPHANOW.

Il peut avorter : qui me répondra de la fidélité de Béniowski?

GESLIN.

Sa probité. C'est mon ami; n'en dis pas de mal.

STÉPHANOW.

Soit. Mais tu ne peux m'empêcher d'avoir des soupçons : Béniowski, depuis un an, est tous les jours chez le gouverneur; il aime sa nièce, il en est aimé. On dit même que M. Millow a écrit à l'impératrice pour obtenir sa liberté. S'il l'obtient, qu'aura-t-il à désirer? Neveu du gouverneur, second de la ville, époux fortuné, ira-t-il se mettre à la tête d'une

conspiration dont le succès est incertain? Non: s'il ne nous trahit pas, au moins il ne pourra nous servir.

GESLIN.

Stéphanow, tu peux soupçonner Béniowski; tu n'es pas son ami : mais moi, qui lis tous les jours dans son ame, je réponds que, loin de nous trahir, il nous servira de son épée, de son sang. Aimé du gouverneur, Béniowski n'oubliera jamais ce qu'il doit à ses camarades d'infortune, il n'oubliera point qu'il ne peut, sans honte, abandonner un projet dont il fut l'auteur, et dont le succès tient tout entier à ses talents.

STÉPHANOW.

A ses talents! à ses talents!..... Il fut général polonais : je suis officier russe, et l'on peut, comme lui...

GESLIN.

Tu peux avoir des talents militaires; mais cela ne suffit pas pour diriger une conjuration aussi périlleuse que la nôtre. Béniowski a l'art peu commun de plaire à tout le monde : il séduit par son éloquence; il inspire la confiance par ses lumières; il donne du courage au lâche, il impose au méchant; son esprit liant prévient toute querelle; généreux avec ses ennemis, sévère quand il le faut, humain, éclairé, intrépide, il commande le respect, l'amour et l'obéissance. Ce portrait n'est point flatté, Stéphanow, et je gage que tu rends justice à l'original.

STÉPHANOW, à part.

Non, il ne l'est point, et c'est ce qui me désespère.

GESLIN.

Et quel autre que lui pourrait mettre à fin notre

projet? Quand notre courage nous aurait rendus maîtres des vaisseaux, du port, en serions-nous plus avancés? Aucun de nous n'est marin : Béniowski seul peut nous faire surmonter les dangers de cette mer de glaces qui nous sépare du reste des mortels. Mais le voici avec nos amis.

SCÈNE III.

STÉPHANOW, GESLIN, BÉNIOWSKI, PANOW, Les EXILÉS.

BÉNIOWSKI.

Bonjour, Geslin; bonjour, Stéphanow : quelqu'un veille à notre sûreté, nous pouvons parler en liberté. Mes amis, le moment approche où nous devons agir;... mais de la prudence, et surtout de la discrétion. Le gouverneur est loin de soupçonner notre conjuration. « Béniowski, me disait-il encore hier, on m'a rapporté que les exilés s'assemblent souvent dans la caverne des Échos. » Vous concevez quelle dut être ma surprise; mais bientôt il m'a rassuré en me disant : « Ils se réunissent, sans doute, afin de se distraire par quelques jeux. Hélas! ajouta-t-il, les malheureux ont besoin de s'étourdir sur leur esclavage. » Mais s'il venait à savoir...

GESLIN.

Qui de nous serait assez traître, assez perfide... Je sais que, victimes de la persécution, nous avons tous

apporté dans ce séjour sauvage une ame indignée, des cœurs purs, et le sentiment de notre innocence. Pourrions-nous, sans frémir de rage, nous rappeler les motifs de la haine de nos oppresseurs?

PANOW.

Mon crime fut d'avoir écrit la vérité.

GESLIN.

Le mien d'avoir dit un bon mot qui fit rire quelques courtisans, mais qui m'envoya en exil.

BÉNIOWSKI.

Né polonais, je dus défendre mon pays. Prisonnier de guerre, les Russes m'ont puni de mes victoires passées, en m'envoyant dans ces horribles lieux.

STÉPHANOW.

Vengeance, mes amis! lions-nous par un serment.

BÉNIOWSKI.

Le serment ne lie que l'honnête homme : il peut se trouver parmi nous un scélérat, et c'est le motif qui m'a fait vous assembler. Vous connaissez les ordonnances du czar Pierre : le seul article qui soit avantageux à l'exilé, c'est que, s'il est dénonciateur de quelque conjuration, il aura sa liberté, et les conjurés seront condamnés à mourir de faim. Voyez, s'il se trouvait parmi nous un traître, à quel sort nous sommes réservés!

LES EXILÉS.

Nous serons tous fidèles!

BÉNIOWSKI.

Mes amis, plus notre projet est près de l'exécution, plus nos mesures doivent être sévères. S'il se trouve

un exilé qui, séduit par l'appât de sa liberté, tente de nous dénoncer, qu'il soit à l'instant puni de mort!

LES EXILÉS.

Oui! oui!

BÉNIOWSKI.

Quant à moi, moi, que vous avez choisi pour le chef de cette entreprise; moi, qui vais vous engager dans des périls presque certains, vous allez voir si je suis digne de votre confiance. S'il arrivait que, séduit par le sort heureux dont je jouis auprès du gouverneur, je voulusse seulement renoncer à mon plan, que je sois à l'instant puni de mort. (*Tirant un poignard de son sein.*) Geslin, toi, qui fus dans tous les temps, mon ami le plus intime, prends ce poignard; et si je trahis mes serments, sois le premier à m'en punir. C'est un sacrifice que tu devras à l'amitié trompée.

GESLIN.

Jamais il ne servira qu'à ta défense.

CHOEUR DES EXILÉS.

Nous jurons, par les maux que nous avons soufferts,
Par nos pleurs et par la vengeance,
Par la vertu, par l'innocence,
Ou de mourir, ou de rompre nos fers.

SCÈNE IV.

STÉPHANOW, GESLIN, PANOW, UN EXILÉ, UN OFFICIER COSAQUE, LES EXILÉS.

L'EXILÉ.

Mes compagnons, de la prudence;
Vers nous un officier s'avance.

(Tous les Exilés se séparent par troupes: les uns se mettent à jouer aux dés; d'autres aux cartes, et à quelques jeux de mains. Quand ils voient l'officier, il se mettent à chanter.)

CHOEUR D'EXILÉS.

Savoir supporter ses malheurs,
C'est la bonne philosophie :
Il faut toujours semer de fleurs
L'aride sentier de la vie.

L'OFFICIER COSAQUE.

Monsieur le gouverneur ordonne à l'exilé Béniowski de rester en ce lieu; il veut l'entretenir en particulier.

BÉNIOWSKI, à part.

Quel est ce projet d'importance?
Que me veut donc le gouverneur?
Sachons déguiser ma frayeur.

LES EXILÉS, se parlant en désordre et d'un ton très-bas.

Quel est ce projet d'importance?
Que lui veut donc le gouverneur?
Mais déguisons notre frayeur:
Amis, il faut de la prudence.

(L'officier cosaque regarde les exilés avec curiosité; les exilés, avec l'apparence d'un air libre, se remettent à leurs jeux, et chantent.)

Savoir supporter ses malheurs, etc.

SCÈNE V.

GESLIN, STEPHANOW, BÉNIOWSKI, LES EXILÉS.

GESLIN.

Serions-nous découverts? (*A Béniowski.*) Tu parais inquiet.

BÉNIOWSKI.

Non : mais je ne puis concevoir.... Jamais le gouverneur n'est venu dans cette caverne écartée : saurait-il.... Mes amis, rassurez-vous : s'il était instruit de notre entreprise, croyez que, loin de se rendre au milieu de nous, il me ferait venir chez lui, sous un prétexte quelconque, pour s'assurer de ma personne. Adieu; séparons-nous.

STÉPHANOW, à part.

Dérobons-nous à tous les regards, et écoutons leur entretien.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BÉNIOWSKI, GESLIN, LES EXILÉS.

BÉNIOWSKI.

Dans une heure, revenez savoir le sujet de la visite du gouverneur. Adieu : soyez fermes et prudents.

GESLIN.

Compte sur nous, comme nous comptons sur toi.

SCÈNE VII.

BÉNIOWSKI, SEUL.

Me voilà seul, enfin ; respirons un moment. Combien ma situation est pénible ! Je suis à la tête d'une conjuration juste, louable, nécessaire au bonheur de six cents individus ; mais contre qui conspiré-je ! contre un homme qui m'a comblé de biens, dont j'adore la nièce, qui a enfreint ses ordres mêmes pour adoucir mon infortune. Ce gouverneur, généreux, humain, n'est point la cause de nos maux ; non, mais il en est l'instrument ; et, malgré son cœur, il fait le mal, et quel mal !.. Ah ! s'il pouvait lire dans mon ame... quand il est près de moi !.. quand, dans les transports d'une tendre amitié, il me presse contre son cœur !.. Je frémis !.. une sueur froide couvre mon front !.. tant il est vrai que, quelque juste que soit le motif de notre dissimulation, il en coûte toujours au cœur généreux de tromper ! Mais je crois entendre le gouverneur : je tremble à son approche.

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

BÉNIOWSKI.

Quoi ! vous daignez venir voir un malheureux exilé !

LE GOUVERNEUR.

Je viens rendre visite à mon ami.

BÉNIOWSKI.

Votre ami! ce titre ne m'appartient pas. Je n'oublierai jamais ce qu'un exilé doit à celui qui peut disposer de sa vie.

LE GOUVERNEUR.

Ah! ne me rappelle pas l'étendue de mon pouvoir! Sans doute, dans ces contrées barbares, je commande en maître; et puissé-je un jour ne m'en pas repentir!

BÉNIOWSKI.

Comment?

LE GOUVERNEUR.

Eh! Béniowski, puis-je vivre tranquille au milieu de ces malheureux! Tous ont le sentiment du désespoir, et je conçois qu'à leur place....

BÉNIOWSKI, avec transport.

Oui, à leur place, vous penseriez comme eux : vous avez l'ame assez belle pour secouer le joug d'un esclavage aussi cruel, aussi honteux.

LE GOUVERNEUR.

Oui : mais comme gouverneur, j'ai l'ame assez ferme pour remplir mes devoirs, et pour punir les conspirateurs. Cependant, il faut l'avouer, depuis quelques années, depuis ton arrivée à peu près, il n'a point éclaté de conspiration.

BÉNIOWSKI.

Ce sont vos bons traitements envers ces infortunés qui ont prévenu toute idée de révolte.

LE GOUVERNEUR.

Il n'en est pas de même de la Sibérie : le gouverneur vient de m'écrire que trois cents exilés venaient

de s'enfuir avec les armes qu'on leur confie pour la chasse, et qu'ils avaient tourné leurs pas vers le Kamtschatka.

BÉNIOWSKI, à part.

C'est le renfort qui doit nous arriver.

LE GOUVERNEUR.

Je viens de rassembler mes cosaques : c'est vainement que ces exilés de la Sibérie prétendraient soulever ce pays; ils n'y réussiraient point. Grace à tes soins et à tes bons conseils, tout le Kamtschatka est dans une parfaite tranquillité. Je t'en dois la récompense;... accepte d'abord quelques présents : tu trouveras, à l'entrée de la caverne, deux traîneaux qui te sont destinés.

BÉNIOWSKI.

Quoi! votre bonté s'étend..... Oubliez-vous qu'un exilé ne peut....

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est plus à un exilé que j'offre ces dons; c'est au général Maurice, comte de Béniowski.

BÉNIOWSKI.

Qu'entends-je!

LE GOUVERNEUR, lui remettant un papier scellé de différents sceaux.

Lis, et vois comme je sers mes amis.

BÉNIOWSKI.

Ma liberté! (*A part.*) Malheureux que je suis!

LE GOUVERNEUR.

Bientôt je ferai davantage : ma nièce t'est chère, elle t'aime,.... je le sais; demain elle sera ton épouse.

BÉNIOWSKI.

Grands dieux! je ne puis parler.... la joie.... monsieur.... mon père.... (*A part.*) O mes infortunés compagnons! pardonnez-moi; je n'ai pas été maître de mes premiers transports.

LE GOUVERNEUR.

Je jouis de ton trouble. Le bonheur est sur ton visage.

BÉNIOWSKI, à part.

Le désespoir est dans mon cœur. (*Haut.*) Non, je ne puis croire encore que vous dérogiez au point....

LE GOUVERNEUR.

Déroger!.... Je donne ma nièce à un brave général qui m'aime, qui passera ses jours avec moi, et qui m'aidera, par ses lumières et par son courage, à renverser les complots des exilés, s'ils voulaient tenter d'anéantir mon pouvoir et mes droits.

BÉNIOWSKI.

Ah! croyez-vous que des hommes qui ont toujours devant les yeux le tableau de leur infortune, et celui de leur innocence, cèdent à des raisons aussi frivoles? C'est en succombant qu'ils renoncent à leur espoir.

LE GOUVERNEUR.

Oui, des hommes comme toi; mais tous n'ont pas ton caractère, ton énergie. Mais il est tard; il faut songer aux préparatifs de ton mariage: je veux donner une fête à toute la ville. Viens, Béniowski, accompagne mes pas jusqu'au détour de cette caverne. (*Regardant la caverne.*) Conçoit-on que des hommes puissent habiter ces tristes demeures!

BÉNIOWSKI.

Conçoit-on qu'on ait pu les y condamner ?

LE GOUVERNEUR.

Songe que tu n'es plus un exilé, et que la plainte...

BÉNIOWSKI.

Je suis toujours homme, et je sais apprécier les maux que j'ai si long-temps éprouvés.

LE GOUVERNEUR.

Allons, suis-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

STÉPHANOW, SEUL, *sortant de l'endroit où il était caché.*

Il a sa liberté! il doit épouser Aphanasie demain ! Et moi!.. Aphanasie, je t'ai donc perdue sans retour! Trop odieux rival! et je te souffrirai paisible possesseur de tout ce que j'adore! Non : dussé-je en être la victime, j'empêcherai ton hymen. Prévenons d'abord les exilés; ils ne peuvent maintenant avoir de confiance dans le neveu du gouverneur. « Si je renonce à mon « plan, a-t-il dit ce matin, que je sois puni de mort. » Il faut qu'il y renonce : l'amour qu'il a pour Aphanasie, les bienfaits du gouverneur, tout lui en fait un devoir. Alors, malheur à toi, Béniowski! Tu causas tous les tourments qui me dévorent; mais je m'en vengerai, en exécutant moi-même la sentence que tu as prononcée contre toi.

SCÈNE X.

STÉPHANOW, GESLIN, PANOW, Les EXILÉS.

STÉPHANOW.

Mes amis, il faut renoncer à nos projets.

GESLIN.

Pourquoi?

STÉPHANOW.

Les circonstances nous y forcent.

GESLIN.

La trahison seule peut les faire avorter.

STÉPHANOW.

Béniowski est libre : le gouverneur lui donne sa nièce, et dès demain le mariage s'accomplit.

LES EXILÉS.

Grands dieux!

STÉPHANOW.

Béniowski peut-il, sans être un monstre, nous servir? Peut-il trahir son épouse, son oncle? Ah! nous sommes trop heureux s'il n'a pas déja révélé nos secrets!

PANOW.

Vengeance, mes amis!

GESLIN.

Stéphanow, vous n'aimez pas Béniowski, je le vois. Eh bien! moi, je réponds de lui comme de moi-même. Peut-il empêcher que le gouverneur ne le comble de bienfaits, ne lui donne sa nièce? Peut-il même, sans inspirer la défiance, se refuser à son bonheur? Moi,

je vois Béniowski malheureux, accusé sans raison; mais je ne le vois pas coupable.

PANOW.

Il faut l'entendre.

GESLIN.

Le voici.

SCÈNE XI.

GESLIN, STÉPHANOW, BÉNIOWSKI, PANOW, LES EXILÉS.

BÉNIOWSKI.

Quelle nouvelle je vais vous apprendre! elle m'accable.

GESLIN.

Nous savons tout.

BÉNIOWSKI.

Qui donc a pu vous dire...

GESLIN.

Stéphanow.

BÉNIOWSKI.

Comment sait-il?...

STÉPHANOW.

Intéressé, par ma propre existence, au succès d'une entreprise périlleuse, j'ai cru que pour moi, pour le bien général, je pouvais me permettre d'écouter l'entretien que vous avez eu avec le gouverneur... J'ai tout entendu, et je ne m'en repens pas.

BÉNIOWSKI.

Vous avez raison de colorer votre témérité du prétexte de l'intérêt général; sans cela, je saurais tirer vengeance de cette insulte.

STÉPHANOW.

Je saurais y répondre.

GESLIN.

Brisons là. (*Avec sévérité.*) Te voilà libre; te voilà bientôt parent du gouverneur; tes camarades te craignent, te soupçonnent. Quelle est ton intention?

LES EXILÉS.

Réponds!

BÉNIOWSKI.

De vous être toujours fidèle, de renoncer à ma liberté, au bonheur qui m'était préparé, à l'amour d'Aphanasie, d'attaquer le fort, de combattre, de mourir pour vous.

LES EXILÉS.

Brave Béniowski!

BÉNIOWSKI.

Armez-vous, et cette nuit même nous serons libres. Je vous l'ai dit cent fois, il nous sera facile de nous emparer du château par le côté de la mer. On le croit fortifié par la nature, et j'ai remarqué, d'une salle basse du château du gouverneur, qu'il était possible de se frayer une route au milieu de ces précipices. Marchons! une fois maîtres du fort, nous le sommes de la rade et de la ville. Là, retranchés, nous pouvons attendre la fonte des glaces, qui ne doit pas tarder. Geslin, Panow, je vous ferai part de mon plan d'at-

taque ; vous commanderez deux détachements, et moi, le troisième.

STÉPHANOW.

Ne puis-je en être instruit ? moi, officier russe, ne puis-je commander ?

BÉNIOWSKI.

Vous vous êtes défié de mes sentiments à l'égard de mes camarades ; moi, je puis me défier, je crois, de vos talents militaires.

STÉPHANOW, *à part, avec rage.*

Malédiction sur toi et sur tes projets!

PANOW ET LES EXILÉS.

Courons nous armer!

GESLIN.

Arrêtez, mes amis : le projet de Béniowski suffit pour nous prouver que nous devons avoir toute confiance en lui ; et le sacrifice qu'il fait en est la plus grande preuve. Mais ce projet est-il prudent ? est-il bien médité ? Pourquoi déranger nos plans ? pourquoi, par trop de précipitation, risquer de les faire échouer ? Et les exilés, qui nous ont donné rendez-vous dans trois jours, au plus tard, à la forêt des Bouleaux, ne faut-il pas les attendre ? Irons-nous hasarder une attaque avec la moitié de nos forces ? Je suppose même que nous réussissions (ce qui est fort incertain) à nous emparer du fort, nous serons tous les jours obligés de repousser de nouveaux assauts qui nous fatigueront, qui nous détruiront des hommes ; et si, par hasard, il arrive un retard dans la fonte des glaces, quelle sera notre situation ? La famine, le désespoir, le courage

de nos ennemis, qui augmentera en raison de nos revers, tout nous forcera de céder; et, pour prix de nos travaux, de nos combats, de notre sang répandu, nous n'obtiendrons que la mort

PANOW.

Geslin a raison.

GESLIN.

Sûrs, comme nous le sommes, des sentiments de Béniowski, qu'il soit libre, qu'il épouse Aphanasie; il ne pourra que nous en servir davantage : il saura ce qui se passe chez le gouverneur; il saisira l'instant favorable pour notre projet, et nous pourrons le mettre à exécution, sans risquer nos jours, et même sans péril pour son nouveau parent. Voilà mon avis.

BÉNIOWSKI.

Je ne vous cacherai pas que j'adore Aphanasie; mais je ne l'épouserai que du consentement de tous.

LES EXILÉS.

Oui, nous y consentons.

FINAL.

CHŒUR.

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin t'a nommé l'époux,
Sois heureux près de ton amie;
Nous le verrons sans en être jaloux.

BÉNIOWSKI.

Je vous serai toujours fidèle,
O mes compagnons malheureux!
Si quelqu'un s'oppose à mes feux,

A ses desseins, bien loin d'être rebelle,
Je veux renoncer à ces nœuds.

(A Stéphanow.)

Vous, dont la défiance,
Aujourd'hui, si légèrement,
A soupçonné mon innocence,
Parlez, je veux votre consentement.

STÉPHANOW, avec dépit.

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin vous nomme l'époux,
Jouissez, près de votre amie,
De ce bonheur mon cœur n'est point jaloux.

CHŒUR.

Si de l'aimable Aphanasie
Le destin t'a nommé l'époux,
Sois heureux près de ton amie;
Nous le verrons sans en être jaloux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle du château du gouverneur.

SCÈNE I.

APHANASIE; PLUSIEURS FEMMES, *occupées à sa toilette.*

CHOEUR.

Que d'un hymen aussi charmant
La chaîne devienne éternelle :
Béniowski, sois aussi constant
Qu'Aphanasie est jeune et belle.

APHANASIE.

Ces rochers, ces affreux déserts,
Ce ciel, cette mer immobile,
Tous ces monts de neige couverts
N'attristent plus mon cœur tranquille;
Mon bonheur enchante ces lieux,
Tout me paraît fleurs et verdure :
Ah! lorsque l'amour est heureux,
L'amour embellit la nature.

CHOEUR.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

PREMIÈRE FEMME.

Votre époux ne doit pas tarder à revenir; car voici l'heure de la fête.

DEUXIÈME FEMME.

Déja les principaux de la ville sont rassemblés au château.

APHANASIE.

Quel sera l'étonnement de tous nos habitants en apprenant que Béniowski est mon époux! Moi-même, j'ai peine à revenir de mon trouble, de mon bonheur. Hier encore, Béniowski n'était qu'un misérable exilé, méprisé du dernier cosaque : maintenant il est mon époux; il est le neveu du gouverneur... Mais je l'aperçois; il est avec mon oncle. Quelle noblesse sous ces riches habits!

SCÈNE II.

PLUSIEURS FEMMES, APHANASIE, LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

LE GOUVERNEUR.

Ma chère nièce, je te ramène ton époux.

BÉNIOWSKI.

Il est donc vrai que le plus doux hymen...

APHANASIE.

Il est vrai que nous ne devons notre félicité qu'au plus généreux des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Mes enfants, si j'ai fait quelque chose pour vous, je ne vous demande d'autre récompense que l'assurance que vous ne me quitterez jamais; que vous adoucirez ma vieillesse; que vous me tiendrez lieu d'une

famille que je n'ai plus; qu'enfin vous serez mes enfants, mes chers enfants!

BÉNIOWSKI, à part.

Il me déchire!

APHANASIE.

Ah! jamais nous ne vous quitterons, n'est-il pas vrai, mon ami?

BÉNIOWSKI.

Oh! jamais... à moins que des circonstances bien cruelles ne nous y forcent.

LE GOUVERNEUR.

Mes enfants, que je vous presse entre mes bras!

TRIO.

Si mon cœur te choisit une amie,
Je songeais à faire mon bonheur:
Le lien qui t'unit pour la vie,
De tous trois enchaîne aussi le cœur.

ENSEMBLE.

Au milieu d'une terre étrangère,
Délaissé, j'ai vécu trop long-temps.

APHANASIE.

Maintenant elle vous sera chère;
Vous verrez dans nous deux vos enfants.

BÉNIOWSKI.

Que n'est-il plus sévère!
Oui, sa bonté fait mes tourments.

LE GOUVERNEUR.

Ah! combien l'avenir a de charmes!
Je l'appellerai mon cher fils.

APHANASIE, à Béniowski.

Mais pourquoi répandre des larmes?
Mes vœux seraient-ils trahis?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! viens, mon fils, viens dans mes bras ;
C'est là ta place.
Pourquoi ces pleurs et ces hélas ?
Réponds, de grace.

BÉNIOWSKI, à part.

C'est de remords, c'est de douleur.

APHANASIE.

C'est de plaisir ! c'est de bonheur ?

LE GOUVERNEUR.

Venez tous deux contre mon cœur :
Au milieu d'une terre étrangère,
Délaissé, j'ai vécu trop long-temps.
Près d'une famille si chère,
Ces froids climats me paraîtront charmants :
Je retrouve en vous deux enfants !
Combien l'avenir a de charmes !
Oui, vous serez mes deux enfants.

ENSEMBLE.

BÉNIOWSKI.

Sa bonté fait mes tourments;
Je ne puis retenir mes larmes.

APHANASIE.

Vous verrez dans nous deux enfants.
Combien l'avenir a de charmes !

SCÈNE III.

BÉNIOWSKI, APHANASIE, LE GOUVERNEUR, UN OFFICIER COSAQUE.

L'OFFICIER.

Monsieur le gouverneur, un exilé demande à vous parler sans témoins.

BÉNIOWSKI, à part.

Sans témoins!... un exilé!

LE GOUVERNEUR.

Un exilé?... Il profite de la fête pour venir me demander quelque grace : si elle est en mon pouvoir, je suis tout disposé à la lui accorder. Dis-lui qu'il vienne m'attendre dans cette salle. (*L'officier sort.*) Béniowski, je vais te présenter aux principaux de la ville, au chancelier, à l'hetman, et je suis sûr qu'ils me féliciteront et du bonheur de ma nièce, et de ce que j'ai fait pour toi.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE IV.

L'OFFICIER; STÉPHANOW, *entrant du côté opposé.*

L'OFFICIER.

Vous pouvez entrer dans cette salle; le gouverneur viendra vous y rejoindre.

STÉPHANOW.

Je vous remercie. Dites-moi, Béniowski est-il déja l'époux d'Aphanasie!

L'OFFICIER.

Selon notre antique usage, ils ont reçu des mains du patriarche, la coupe de l'hymen. Ah! si vous eussiez été temoin du bonheur de ces jeunes époux!

STÉPHANOW, impatient.

De leur bonheur!

L'OFFICIER.

Tout le monde était dans un ravissement! C'est un si brave homme que ce monsieur Béniowski! n'est-il pas vrai?

STÉPHANOW, avec humeur.

Qui vous contredit?

L'OFFICIER, à part.

Je ne sais, mais il n'a pas l'air très-content : c'est assez ordinaire; le bonheur des autres n'est pas ce qui nous réjouit le plus.

(Il sort.)

SCÈNE V.

STÉPHANOW, SEUL.

A la fin je suis seul! Il semble que tout se réunit pour me faire avouer la supériorité de Béniowski sur moi. Plus j'entends son éloge, plus je le déteste, plus je désire m'en venger.... Mais, Stéphanow, que vas-tu faire? Pour punir un ennemi, un rival, tu vas sacrifier six cents innocents!... Ah! dieux! funeste jalousie! je veux en triompher.

CHOEUR DE LA FÊTE.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

(Les nouveaux époux, suivis d'un nombreux cortége, passent au fond du théâtre.)

STÉPHANOW dit pendant le chœur.

Qu'entends-je! Ils sont heureux, tous heureux! Et moi, je souffre les tourments de l'enfer!... Béniowski, tu mourras!

SCÈNE VI.

STÉPHANOW, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Exilé, qui t'amène vers moi?

STÉPHANOW.

La vengeance. On te hait, on te trompe, et tu périras.

LE GOUVERNEUR.

Que viens-tu donc me révéler?

STÉPHANOW.

Une conjuration.

LE GOUVERNEUR.

Une conjuration! Parle.

STÉPHANOW.

J'y consens; mais avant, il faut que tu me promettes la grace de tous les conjurés.

LE GOUVERNEUR.

Cela n'est pas en mon pouvoir.

STÉPHANOW.

C'est pourtant le seul moyen de savoir quelque chose.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis rien promettre.

STÉPHANOW.

Je ne puis rien te dire.

LE GOUVERNEUR.

De la résistance!... Sais-tu que mon courroux...

STÉPHANOW.

Je le brave.

LE GOUVERNEUR.

Peut-être ton trépas....

STÉPHANOW.

Je le désire.

LE GOUVERNEUR.

Quel langage!... Stéphanow, songe qu'en me nommant les auteurs de cette trahison....

STÉPHANOW, *vivement.*

Ce n'est point une trahison.... Nous sommes innocents, opprimés, avilis : c'est la noble conjuration de la vertu contre le crime.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis concevoir..... Hé bien! sois satisfait; je pardonne à tes compagnons, et les chefs seuls...

STÉPHANOW.

Des chefs? il n'en est qu'un, un seul qui mérite.... la mort.

LE GOUVERNEUR.

Son nom?

STÉPHANOW.

Béniowski.

LE GOUVERNEUR.

Béniowski! Cela n'est pas; tu me trompes.

STÉPHANOW

Je t'ai dit la vérité. Les exilés, dans trois jours au plus tard, ont résolu d'attaquer le château : ils sont tous armés; ils n'attendent que le renfort des exilés de la Sibérie. Maîtres du château, ils se seront bien-

tôt emparés de la ville, du port, et braveront ta puissance, celle de l'impératrice, en fuyant avec ses vaisseaux. Ils réussiront; Béniowski les commande.

LE GOUVERNEUR.

Maintenant je vois pourquoi les exilés de la Sibérie... tantôt son trouble.... plusieurs mots échappés... Il se peut, en effet... Voilà donc le prix de ma bonté! —Exilé, pour récompense du service que tu viens de me rendre, la loi t'accorde ta liberté.

STÉPHANOW.

Je n'en veux point.

LE GOUVERNEUR.

Que dis-tu donc?

STÉPHANOW.

Je n'en veux point, te dis-je. Si cet infame lieu est le châtiment du crime, je dois y rester.

LE GOUVERNEUR, à part.

Allier la grandeur d'ame à la perfidie! (*Haut.*) Il suffit : je te remercie de m'avoir découvert ce complot horrible.

STÉPHANOW.

Je ne mérite point tes remercîments. Si je n'ai pas craint de devenir un scélérat, de trahir mes serments, as-tu pu croire que ce fût par intérêt pour tes jours? Non : je cède à la haine, à la vengeance. J'exècre l'impératrice et ses vils agents. Comme mes compagnons, je suis prêt à mourir pour échapper à leurs persécutions. Mais, s'il est vrai que je t'aie servi, prouve-moi ta reconnaissance en me faisant donner la mort.

LE GOUVERNEUR.

Quel homme!

STÉPHANOW.

Adieu! (*A part, d'un ton sombre.*) Je croyais que la vengeance procurait à l'ame une jouissance plus douce.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, SEUL.

Béniowski un traître! Si l'on ne m'a point trompé, tu verras comme je sais punir les ingrats! Et tout à l'heure encore, je l'appelais mon fils, je le pressais contre mon cœur!... Béniowski s'avance à la tête de mes amis; la sérénité est sur son front, la perfidie est dans son cœur. Il faut l'imiter : dissimulons.

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI, APHANASIE, L'HETMAN, LE CHANCELIER, CHOEUR DE LA FÊTE.

CHOEUR.

Que d'un hymen aussi charmant, etc.

L'HETMAN ET LE CHANCELIER, au gouverneur.

Recevez nos compliments :
Béniowski, par sa tendresse,

Par ses vertus, par ses talents,
Mérite votre nièce.

LE GOUVERNEUR, avec dépit.

Béniowski, par sa tendresse,
Par ses vertus, par ses talents,
Est très-digne de ma nièce.

L'HETMAN, LE CHANCELIER.

Il vous chérira comme un fils.

APHANASIE.

Il vous chérira comme un fils!
Et nos tendres soins réunis,
Consoleront votre vieillesse!

LE GOUVERNEUR, avec sensibilité et colère.

Il me chérira comme un fils!
Et leurs tendres soins réunis
Auraient consolé ma vieillesse!
(A part.)
O désespoir! ô vœux trahis!
Sachons contenir ma colère.

BÉNIOWSKI.

O grands dieux! quel regard sévère!
Il veut déguiser son courroux.

LE GOUVERNEUR, à la fête.

Éloignez-vous, éloignez-vous.
Béniowski, restez avec nous.

APHANASIE.

Hélas! mon oncle m'inquiète;
Son œil s'enflamme de courroux.

BÉNIOWSKI.

Qui peut interrompre la fête?
Quelqu'un nous a-t-il trahis tous?

LE GOUVERNEUR.

Plus de fête, plus de fête;
Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE CHOEUR.

Aurions-nous causé son courroux?
Éloignons-nous, Éloignons-nous.

(Le chœur sort en désordre.)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI, LE CHANCELIER, L'HETMAN.

L'HETMAN.

Gouverneur, vous avez quelque chagrin? En effet, j'ai cru m'apercevoir pendant la fête...

LE GOUVERNEUR.

Dans un autre instant je vous dirai tout: dans celui-ci, je ne veux m'occuper que de mon ami (*Il prend la main de Béniowski, qui se trouble de plus en plus*), que du soin d'assurer les dons que je lui destine; et c'est pour cela que je vous ai gardé, monsieur le chancelier.

BÉNIOWSKI.

Quoi! vous voulez encore par de nouveaux bienfaits....

LE GOUVERNEUR, avec amertume.

Des bienfaits! Tu me dois donc quelques bienfaits?

BÉNIOWSKI, troublé.

Vous m'en avez accablé, et ma reconnaissance.....

LE GOUVERNEUR, au Chancelier et à l'Hetman.

Écoutez, messieurs. Répète-moi ce que tu viens de me dire.

BÉNIOWSKI, à part.

Je tremble! (*Haut.*) Je dis que je serais le plus ingrat des hommes, si je ne conservais pour vous la plus vive reconnaissance.

LE GOUVERNEUR.

Ainsi, tu n'es point un ingrat?

BÉNIOWSKI.

Non: quelque situation que le destin me prépare, je vous rendrai justice; j'estimerai vos vertus; je donnerai ma vie pour sauver vos jours; et ce sera, je crois, vous prouver que je ne suis pas indigne de vos bontés.

LE GOUVERNEUR.

Tu donnerais tes jours pour sauver les miens! Oh! ce grand dévouement mérite une récompense... Chancelier, mettez-vous là; prenez ce papier, écrivez.

BÉNIOWSKI, à part.

Que veut-il faire?

LE GOUVERNEUR, sévèrement.

« Écrivez que moi, Milow, gouverneur au Kamt-
« schatka pour sa majesté l'impératrice de toutes les
« Russies, reconnais Maurice-Auguste Béniowski, exilé,
« mis nouvellement en liberté, pour chef....

BÉNIOWSKI.

Pour chef...

LE GOUVERNEUR.

« Pour chef de parti contre le gouvernement, et

« qu'en cette qualité j'exécute la loi en m'assurant de « sa personne. »

TOUS.

Qu'entends-je ?

LE GOUVERNEUR.

Gardes, qu'on le désarme.

BÉNIOWSKI, tirant son épée.

N'approchez pas!... Gouverneur, si mon dessein était de résister à vos ordres, cette garde, quelque forte qu'elle soit, pourrait ne pas me désarmer. C'est à mon bienfaiteur que je cède : voilà la première preuve que je ne suis pas un ingrat.

(Il remet son épée.)

L'HETMAN.

Quelle preuve avez-vous de sa trahison ?

LE GOUVERNEUR.

Un conjuré m'a tout avoué.

LE CHANCELIER.

Quel était leur projet ?

LE GOUVERNEUR.

De s'emparer de deux vaisseaux, de fuir ces climats. Ce traître était le chef de l'entreprise.... Tu te tais maintenant ?

BÉNIOWSKI.

Et quel est mon accusateur ?

LE GOUVERNEUR.

Stéphanow.

BÉNIOWSKI, à part, avec rage.

Stéphanow ! Le monstre !

LE GOUVERNEUR.

Tu ne cherches point à te justifier? Tu n'as rien à dire?

BÉNIOWSKI.

Non : mais si vous vous croyez assez instruit de ma trahison pour me condamner, quelque rigoureuse que soit ma sentence, je me résigne à mon sort.

LE GOUVERNEUR.

Et tu ne te crois pas ingrat?... Non, je n'ai point d'assez grandes preuves pour prononcer une sentence de mort; mais je ne suis point assez convaincu de ton innocence pour ne pas te retenir prisonnier. Donne-moi le temps de fixer l'incertitude dans laquelle je suis plongé. (*Lui prenant la main.*) Ah! Béniowski! ne sois pas coupable; j'ai besoin d'un ami tel que toi pour être heureux. Adieu : je vais faire arrêter Stéphanow. Si le traître m'a trompé, je saurai venger l'innocence.... l'innocence calomniée. Cet appartement sera ta prison jusqu'à mon retour. Vous, messieurs, suivez-moi; vous m'aiderez à découvrir la vérité.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

BÉNIOWSKI, SEUL.

Je suis perdu, perdu sans ressource! Perfide Stéphanow!... Le traître, dans quel abîme il me plonge!.. O malheureux compagnons! ne pourrai-je vous soustraire au sort affreux qui vous attend? Où suis-je ici?

Dans cette salle basse qui donne sur les rochers : on les croit impraticables; point de garde. Un pas encore, et je me trouve au milieu des précipices. Mais la mort... mais Aphanasie!... affreuse situation!

SCÈNE XI.

(Quart de nuit.)

BÉNIOWSKI, APHANASIE.

APHANASIE.

Que m'a-t-on dit, ô ciel! que Béniowski est le chef d'une conjuration! qu'il nous trahit!... Non, tu n'es point coupable d'une telle horreur.

BÉNIOWSKI.

Non, je ne trahis point; mais j'avais juré d'affranchir mes misérables compagnons, et je tenais mes serments. Si tu savais, ma chère Aphanasie, combien j'ai souffert de tes bontés, de celles de ton oncle!

APHANASIE.

Et à moi, moi, ton amie, moi, dont tu connais les sentiments, l'amour, tu m'as caché tes tourments!

BÉNIOWSKI.

Mais pouvais-je te révéler un secret de cette importance, sans craindre de perdre ton amour? Vois quel est mon sort! Je suis ton amant, ton époux, et je vais te perdre!

APHANASIE.

Me perdre! Mon oncle t'aime; je cours me jeter à ses pieds : il te pardonnera.

BÉNIOWSKI.

Il ne le peut : il faut que je périsse, ou que les exilés soient libres.

APHANASIE.

Vous me faites frémir! Et qu'attendez-vous donc ici ?

BÉNIOWSKI.

Le trépas.

APHANASIE.

Grands dieux! quelle situation est la nôtre! Ce matin, le bonheur et la joie...

BÉNIOWSKI.

Ce soir, les larmes et la mort : voilà la destinée humaine.

APHANASIE.

Mais il est peut-être quelques moyens de te soustraire à la vengeance de mon oncle.... Les portes du château sont gardées.... Si ces rochers n'étaient pas impraticables; si les plus affreux précipices....

BÉNIOWSKI.

Oh! s'il ne fallait pas me séparer de toi, je saurais bien, au milieu de ces rochers, échapper à mes tyrans.

APHANASIE.

Ils pourraient te sauver, et tu balances encore! Ah, Béniowski! par ton amour, par ma tendresse, par les nœuds qui nous unissent, fuis la juste colère du gouverneur. Mon oncle est humain; mais voulût-il te sauver, il n'en est pas le maître : l'hetman, le chancelier sont instruits de la conjuration : tout se réunira pour demander ta mort, et ni l'amitié de mon oncle, ni mes

larmes, ni le courage de tes amis ne pourront te soustraire au sort affreux qui t'est réservé. On te juge peut-être en cet instant.

DUO.

(Demi-nuit.)

APHANASIE.

Ah! fuis ces lieux, je t'en supplie.
Cher Béniowski, je tremble pour tes jours!

BÉNIOWSKI.

Pour toi seule, ma douce amie,
Je consens à sauver mes jours.

APHANASIE.

Cher Béniowski, je tremble pour tes jours!

BÉNIOWSKI.

Sois sans effroi, ma douce amie;
Le ciel protégera mes jours.
Adieu, ma chère Aphanasie.

(Il sort.)

APHANASIE.

Adieu, peut-être pour toujours!

BÉNIOWSKI, en dehors.

La blanche clarté de la neige
Suffit pour éclairer mes pas.

APHANASIE.

Béniowski, détourne tes pas
De cette éblouissante neige:
Peut-être elle te cache un piége
Où tu peux trouver le trépas.

BÉNIOWSKI, un peu dans l'éloignement.

Adieu, ma chère Aphanasie!

APHANASIE.

Grands dieux!... je tremble pour sa vie!
Je n'aperçois plus Béniowski
Sur ces rochers couverts de glace:
Je veux en vain suivre sa trace;
Je n'aperçois plus Béniowski.
Hélas! peut-être il a péri!

(Elle appelle.)

Béniowski! Béniowski!
Réponds! réponds!

BÉNIOWSKI, dans l'éloignement.

Aphanasie!

APHANASIE.

Hélas! à ses tendres accents
L'espoir vient ranimer mes sens.

(Elle tombe à genoux.)

O ciel! veille sur sa vie;
Daigne protéger mon ami!

SCÈNE XII.

Le GOUVERNEUR, APHANASIE, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR, en dehors.

Perfide Béniowski,
Redoute ma furie!

(Il entre, suivi de ses soldats.)

Plus de pardon pour Béniowski;
Je connais maintenant son crime:
Je devais être sa victime.
Plus de pardon pour Béniowski.
Où donc est-il? Il aura fui.

(Aux soldats.)

Suivez le transport qui m'anime;
Amis, secondez mon courroux :
Que l'ingrat tombe sous nos coups.

CHŒUR.

Où donc est-il? Il aura fui.
Suivons le transport qui l'anime;
Amis, secondons son courroux :
Que l'ingrat tombe sous nos coups.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une montagne couverte de neige; on aperçoit l'entrée d'une caverne. Dans l'éloignement et sur la montagne, on découvre le château du gouverneur.

SCÈNE I.

(Trois quarts de nuit.)

STÉPHANOW, GESLIN, PANOW, Les EXILÉS.

(Les exilés traversent le théâtre; ils ont des instruments de chasse et semblent poursuivre quelque animal féroce.)

STÉPHANOW arrive en désordre, et s'appuie contre le rocher.

Je les ai trahis, et c'est Béniowski que l'on accuse! Mes compagnons le nomment traître.... quand c'est moi! (*Musique.*) Les malheureux! ils combattent les ours les plus cruels, ils veillent à leur existence, à la mienne; et, pour prix de leurs soins.... (*Musique.*) Ah! qu'ai-je fait!.... (*Musique.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Venez, compagnons malheureux;
Laissez vivre dans leur repaire
Les hôtes cruels de ces lieux :
Venez frapper un malheureux

Plus perfide et plus sanguinaire
Que les monstres les plus affreux.
Venez, compagnons malheureux;

(Il retombe sur le rocher. — On approche.)

Où cacher mes remords?...

(On emplit l'ouverture du rocher de toutes les munitions.)

CHŒUR.

Amis, déposons nos armes
Dans les flancs de ce rocher.
N'y redoutez pas les alarmes:
Ou, si l'on vient nous y chercher,
Si l'ennemi vient à paraître,
Avant que de nous on soit maître,
Que tous ces rochers, en éclats,
De nos tyrans entraînent le trépas.

PANOW.

A tous nos compagnons dispersés par la chasse,
Apprenons le péril qui déja nous menace.

(Les exilés montent sur différents rochers, font entendre le son prolongé d'une corne sauvage, auquel les autres exilés répondent.)

CHŒUR.

Répondez à nos accents;
Le gouverneur peut nous surprendre.
De la fureur de nos tyrans,
Amis, songeons à nous défendre.

GESLIN, aux exilés qui arrivent de la chasse.

Notre secret est trahi
Par le perfide Béniowski.

UN EXILÉ.

Ah! grands dieux! pouvons-nous le croire!

Il nous a promis la victoire....

CHŒUR.

Il nous a donné le trépas !
Mes amis, quel abyme est ouvert sous nos pas !

UN EXILÉ.

J'ai entendu le signal d'alarme ; sommes-nous donc découverts ?

PANOW.

Il est trop vrai : Béniowski nous a trahis.

TOUS.

Est-il possible !

PANOW.

Le gouverneur a fait rassembler ses Cosaques ; l'ordre a été donné d'arrêter Stéphanow : plusieurs de nos malheureux compagnons, qui erraient sans armes près du château, ont été enlevés à l'instant même. Témoin de cette violence, je vous ai fait prévenir de vous rendre au sein de ces rochers, où nous pouvons, au moins pendant quelque temps, braver la fureur de nos ennemis.

UN EXILÉ.

Nous serons forcés de succomber : sans appui, sans chef, sans armes, sans munitions !

PANOW.

Sans munitions ! cette caverne les renferme toutes. Si nous sommes vaincus, dérobons-nous au supplice horrible qui nous est destiné : embrasons le soufre et le salpêtre que contiennent les flancs de ce rocher, et périssons sous ses éclats : mais nous vaincrons, si nous nommons pour chef le brave Geslin.

GESLIN.

Arrêtez, mes amis : je suis indigne de votre confiance; je fus l'ami du traître... C'est à Stéphanow seul...

STÉPHANOW.

Qui? moi! Oh! non, jamais...

GESLIN.

Tu détestais Béniowski : tu leur seras fidèle.

STÉPHANOW.

Ah! dieux!...

GESLIN.

Cesse de t'en défendre ; tu leur dois tes talents, ton bras, ton courage : tu périras, ou tu les feras triompher.

TOUS.

C'est toi que nous nommons.

STÉPHANOW.

Moi, que vous choisissez? Moi!... J'accepte : je périrai, ou vous serez vengés.

GESLIN, bas à Stéphanow.

Ecoute, Stéphanow : je partageais l'amitié de Béniowski, je dois partager la honte de son crime. Ces lieux me sont insupportables.

STÉPHANOW.

Quel est ton projet?

GESLIN.

De fuir nos compagnons, d'aller au-devant des exilés de la Sibérie.

STÉPHANOW.

Mais les Cosaques, les monts glacés, les torrents...

GESLIN.

Ne sauraient m'arrêter. Vois cette arme, et souviens-toi des paroles de Béniowski :

« Prends ce poignard, me disait-il, et si je trahis « mes serments, sois le premier à m'en punir. C'est un « sacrifice que tu devras à l'amitié trompée. »

Ce sont ces paroles. Le cruel ! ce souvenir fait sourire ma vengeance... Des pleurs de rage..... Prends ce fer, et si tu rejoins un traître, dis-lui bien, en le frappant, que c'est par tes mains que je lui perce le cœur... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE II.

STÉPHANOW, PANOW, Les EXILÉS.

STÉPHANOW.

Amis, ne perdons pas un temps précieux. Le gouverneur a rassemblé ses douze cents Cosaques ; à peine sommes-nous la moitié de ce nombre : ne lui donnons pas le temps de se reconnaître ; payons d'audace, attaquons-le à la pointe du jour : qui sait si le ciel ne nous garde pas la victoire? Ne négligeons pas cependant une dernière ressource : employons la ruse. Toi, Panow, prend la moitié des exilés, entre dans la ville ; les Cosaques sont tous au château ; empare-toi de leurs femmes, de leurs enfants ; conduis-les parmi nous. C'est peut-être à de tels ôtages que nous devrons notre salut.

PANOW.

Je t'entends, et je cours exécuter tes ordres.

(Il fait défiler la moitié des exilés, et sort à leur tête.)

STÉPHANOW, à un exilé.

Toi, prends quelques hommes; promène-toi aux environs du château; observe si le gouverneur ne tente pas quelques mouvements. (*L'exilé sort à la tête d'un peloton*). — (*Aux exilés qui sont restés :*) Et vous, mes amis, entrez dans cette caverne; préparez vos armes; munissez-vous de plomb, de salpêtre; préparez-vous enfin à combattre, à vaincre ou à mourir : soyez prêts au premier signal.

(Les exilés s'éloignent.)

SCÈNE III.

STÉPHANOW, SEUL.

La vue de ces exilés me rappelle trop mon crime. C'est moi qui les ai mis sur le bord de leur tombeau, et c'est moi qui deviens leur appui, leur dernière ressource! Ah, malheureux Béniowski! puissé-je au moins, en les faisant triompher, expier la plus noire des trahisons! qu'entends-je?

SCÈNE IV.

STÉPHANOW, BÉNIOWSKI, *il descend en se traînant le long des rochers qui forment le fond du théâtre.*

BÉNIOWSKI.

En vain j'appelle du secours!
O ciel! prends pitié de mes jours.

Je ne puis plus marcher, la force m'abandonne.

STÉPHANOW.

J'entends l'accent de la douleur.

BÉNIOWSKI.

Hélas ! je ne vois personne.

STÉPHANOW.

Cette voix pénètre mon cœur !

BÉNIOWSKI.

Je vais terminer ma carrière,
Sans avoir un ami
Pour fermer ma paupière.

STÉPHANOW, cherchant d'où part la voix.

La voix semble venir d'ici.

BÉNIOWSKI.

A l'excès de mes maux je sens que je succombe.

STÉPHANOW.

A l'excès de ses maux l'infortuné succombe !

BÉNIOWSKI.

Ce rocher deviendra ma tombe.

(Il tombe sans connaissance sur le rocher.)

STÉPHANOW.

Le voilà sur ce rocher ! A ces habits... C'est un officièr du gouverneur ! il est mon ennemi : peut-être bientôt les armes à la main... N'importe ! il est malheureux, il est sans connaissance ; je lui dois secours et protection. (*Béniowski pousse un soupir.*) Faisons-lui respirer et boire cette liqueur ; c'est le seul moyen de ranimer ses sens. Du courage ! vos forces vont bientôt renaître.

BÉNIOWSKI.

Oh! qui que tu sois, tu me rends à la vie.

STÉPHANOW.

Qu'entends-je!... Cette voix... ces traits... Béniowski! Béniowski est en ma puissance, les exilés sont à deux pas : s'il parle, on va connaître la vérité. Que faire?... La vengeance... cet amour que je ne puis vaincre... le lieu... l'instant... Malheureux! quelle idée affreuse!

BÉNIOWSKI.

Pardonne; mes yeux affoiblis ne voient point encore à qui je dois de la reconnaissance.

STÉPHANOW.

A un exilé.

BÉNIOWSKI.

Tu es exilé, m'as-tu dit? Eh bien! conduis-moi bien vite à tes camarades; j'ai à leur révéler un grand secret : un traître est dans leur sein... Le perfide Stéphanow!... Je veux sa mort.

STÉPHANOW.

Sa mort! O fureur! (*Levant le poignard.*) C'est toi qui dois craindre la mort : frappons, il en est temps.

BÉNIOWSKI.

Mon ami!

STÉPHANOW.

Son ami!.. Non, Béniowski! je puis te haïr j'ai pu trahir tes projets; mais égorger un être souffrant, sans défense, à qui je viens de prodiguer les plus tendre secours! Ah! ah! c'est un crime affreux!

BÉNIOWSKI.

Exilé, pourquoi me fuis-tu? pourquoi restes-tu toujours loin de moi? Viens, mon cher bienfaiteur, me presser dans tes bras, me réchauffer sur ton sein; viens, par ton haleine, rendre la vigueur à mes membres glacés; au nom de la pitié, viens à moi!

STÉPHANOW.

Nature, tu l'emportes! Périssons, s'il le faut; mais ne souillons pas ma main dans le sang innocent. Loin de moi ce fer assassin! Ah! mon cœur est soulagé; je pleure et vole à son secours!

BÉNIOWSKI.

Bien! bien! mon ami, tu me couvres de ton manteau; mais le froid peut toi-même te gagner : lève la tête, que je puisse reconnaître les traits de mon bienfaiteur! Pourquoi te cacher dans mon sein?

STÉPHANOW, *détournant le visage.*

Béniowski!

BÉNIOWSKI.

Tu pleures? C'est de me voir dans l'état où je suis. Si tu savais ce que j'ai souffert avant d'arriver en ces lieux!... Vois mes mains ensanglantées!... Seul, sans nulle clarté que la blancheur trompeuse de cette neige, j'errais sur ce mont; entraîné par des avalanches, je roulais de buissons en buissons, de rochers en rochers. Enfin, accablé par le froid, meurtri par mes chutes, le ciel, après six heures de souffrances, me jette mourant dans les bras...

STÉPHANOW, *levant la tête.*

De ton plus cruel ennemi... Reconnais-moi; je suis Stéphanow.

BÉNIOWSKI, *se levant*

Qui, toi? Stéphanow! Grands dieux! où suis-je? (*Aux exilés qui entrent.*) Mes amis, secourez-moi.

SCÈNE V.

STÉPHANOW, BÉNIOWSKI, LES EXILÉS.

LES EXILÉS, *faisant un mouvement contre Béniowski.*

Béniowski!

STÉPHANOW, *tirant son épée.*

Arrêtez! le premier qui fait un pas...

UN EXILÉ.

Tu défends un traître?

STÉPHANOW.

Il ne l'est pas.

LES EXILÉS.

Qui donc est le coupable?

STÉPHANOW.

Moi.

LES EXILÉS.

Vous?

STÉPHANOW.

Béniowski, connais le plus scélérat des hommes. Cette Aphanasie que ton cœur adore avait allumé dans mon sein les plus terribles feux. L'instant où j'appris ton hymen, fut l'instant où je jurai de m'en ven-

ger. Guidé par le désespoir, la jalousie et la rage, je cours chez le gouverneur : il apprend notre conjuration; il me promet ta mort. Oui, ta mort! c'était le but de tous mes vœux. Exilés, vous savez mon crime : frappez, voilà mon sein; c'est là que je veux mourir.

(Il se met à genoux.)

BÉNIOWSKI.

Arrêtez! Il a sauvé mes jours; je dois sauver les siens.

STÉPHANOW.

Ah, Béniowski!

BÉNIOWSKI.

Il suffit : j'ai tout oublié. Maintenant songeons à notre sûreté.

STÉPHANOW.

Reprends le commandement. Je dois te prévenir que, tandis que les Cosaques défendent le château, Panow s'introduit dans la ville, s'empare de leurs femmes, de leurs enfants. Ce sont des otages.

BÉNIOWSKI.

Je devine ton projet. Ce rocher, ces femmes, ces apprêts...

SCÈNE VI.

STÉPHANOW, BÉNIOWSKI, Les EXILÉS, PANOW.

PANOW.

Le gouverneur, suivi de toute sa garnison, marche vers nous : songeons à nous défendre.

BÉNIOWSKI.

Aux armes, mes amis!

PANOW.

Béniowski!

TOUS.

Il est innocent.

BÉNIOWSKI.

Plus de retard; partons.

STÉPHANOW.

Le mot de ralliement?

BÉNIOWSKI.

Audace et victoire!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

STÉPHANOW, LES EXILÉS, PANOW.

PANOW.

Tes ordres sont remplis; le bonheur a guidé notre entreprise. Apprends que la jeune Aphanasie est en notre pouvoir.

TOUS.

La nièce du gouverneur!

PANOW.

Nous l'avons rencontrée, suivie de plusieurs femmes: on les conduit sur le rocher; il renferme le salpêtre: bientôt ses éclats embrasés...

STÉPHANOW.

Tu dois excepter Aphanasie de cet ordre rigoureux.

PANOW.

Point d'exception.

STÉPHANOW.

Je réponds de ses jours.

PANOW.

Tu réponds des nôtres!

STÉPHANOW.

Cruels que vous êtes! vous voudriez...

PANOW.

Nous, des cruels! Entends-tu ce bruit, signal du carnage? Le sang coule!... et quel sang! celui de nos compagnons! Qui le répand? le gouverneur. Sa nièce est en notre pouvoir: doit-elle être sacrée pour nous? Elle partagera nos destins. Plus de pitié!

SCÈNE VIII.

STÉPHANOW, LES EXILÉS, PANOW, FEMMES ET ENFANTS, APHANASIE.

(On fait monter les femmes sur le rocher.)

CHOEUR DE FEMMES ET D'ENFANTS.

Quoi! la mort à des femmes!
Des femmes, des enfants!

LES EXILÉS.

Il faut, pour attendrir nos armes,
Il faut désarmer nos tyrans.

STÉPHANOW.

Trop malheureuse Aphanasie!

(Prêtant l'oreille.)

Mais ce bruit, je ne l'entends plus.
Ah! grands dieux! serions-nous vaincus?

(Les femmes forment un groupe sur le rocher; Aphanasie est sur le devant.)

SCÈNE IX.

STÉPHANOW, Les EXILÉS, PANOW, FEMMES et ENFANTS, APHANASIE, Un EXILÉ, *arrivant dans le plus grand désordre.*

UN EXILÉ.

Mes amis! nous sommes vaincus!

STÉPHANOW.

Le général a-t-il perdu la vie?

L'EXILÉ.

Non : c'est en vain que sa valeur
De ce combat a disputé la gloire;
Nos compagnons, mourant au champ d'honneur,
A nos tyrans ont laissé la victoire.

LES EXILÉS.

Grands dieux! grands dieux!

LES FEMMES, sur le rocher.

Ciel! seconde nos vœux!

LES EXILÉS.

Tremblez, tyrans odieux!
Il nous reste encor la vengeance.

SCÈNE X.

STÉPHANOW, Les EXILÉS, PANOW, FEMMES ET ENFANTS, APHANASIE, Un EXILÉ, BÉNIOWSKI, *dans le plus grand désordre, sans armes.*

BÉNIOWSKI.

Nos tyrans sont victorieux :
Vers nous le gouverneur s'avance.
(Aux exilés.)
Rangez-vous tous près de ces lieux.

(Les exilés se rangent au bas du rocher ; Béniowski est au centre, et tient un flambeau allumé à l'ouverture du rocher.)

SCÈNE XI.

STÉPHANOW, Les EXILÉS, PANOW, FEMMES ET ENFANTS, APHANASIE, UN EXILÉ, BÉNIOWSKI, Le GOUVERNEUR, *arrivant à la tête de ses cosaques, et montrant le rocher couvert de femmes et d'enfants.*

LE GOUVERNEUR.

Perfide ! implore ma clémence.

BÉNIOWSKI, au gouverneur.

Craignez un funeste transport ;
Le désespoir est dans nos ames :

Ce rocher renferme la mort.
Voyez vos enfants et vos femmes.

(Le gouverneur et les cosaques restent indécis.)

LES FEMMES, tendant les bras.

N'approchez pas! n'approchez pas!
Ou vous nous donnez le trépas.

LES COSAQUES reculent.

N'approchons pas! n'approchons pas!

LE GOUVERNEUR, encourageant les cosaques à avancer.

Punissons ces monstres infames!

LES EXILÉS, avec force.

N'approchez pas! n'approchez pas!

APHANASIE, se découvrant.

Mon oncle! mon époux!

LE GOUVERNEUR, BÉNIOWSKI.

Aphanasie! ah! malheureux!

(Le gouverneur recule un peu. Béniowski, dès qu'il reconnaît Aphanasie, jette le flambeau qu'il tenait à la main, et tombe à genoux entre les exilés et les cosaques. Le gouverneur, qui s'aperçoit du mouvement de Béniowski, veut en profiter et fondre sur les exilés; mais Panow se saisit du flambeau, et le porte vivement à l'ouverture du rocher; ce qui fait reculer précipitamment le gouverneur et les cosaques.)

BÉNIOWSKI.

Cruels! j'embrasse vos genoux.

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous? que voulez-vous?

LES EXILÉS.

Cosaques, mettez bas les armes,
Ou redoutez notre courroux.

LES FEMMES, tendant les bras.

Laissez-vous toucher par nos larmes;
Soumettez-vous, soumettez-vous.

CHAQUE COSAQUE.

De ma femme je vois les larmes;
Soumettons-nous, soumettons-nous.

LE GOUVERNEUR.

De ma nièce je vois les larmes;
Soumettons-nous, soumettons-nous.

(Les cosaques ont l'air de se parler entre eux pour savoir le parti qu'ils prendront, lorsqu'on entend un bruit de guerre.)

SCÈNE XII.

STÉPHANOW, Les EXILÉS, PANOW, FEMMES et ENFANTS, APHANASIE, Un EXILÉ, BÉNIOWSKI, Le GOUVERNEUR, GESLIN, *à la tête d'un parti d'exilés de la Sibérie, qui fait feu sur les troupes du gouverneur.*

(Béniowski vole à la défense du gouverneur.)

GESLIN.

La victoire est à nous! du château je suis maître.
De ces feux voyez la clarté;

C'est le signal de la victoire,
C'est celui de la liberté.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

De ces feux voyez la clarté ;
C'est le signal de la victoire,
C'est celui de la liberté.

LE GOUVERNEUR.

Ils sont vainqueurs de tout côté ;
C'est le signal de la victoire,
Et celui de la liberté.

BÉNIOWSKI, recevant dans ses bras Aphanasie.

Ma chère Aphanasie ! (*A Geslin.*) Et toi, mon ami, qui t'a conduit à notre secours ?

GESLIN.

Je fuyais ces tristes cantons ; je cherchais la mort au milieu des déserts : j'aperçois une troupe armée ; je reconnais les exilés de la Sibérie. Nous entendons le bruit de votre combat ; mais, ne pouvant voler à votre secours, nous marchons vers le château, qui, privé de garnison, se rend à l'instant même. On prépare les vaisseaux ; le vent est favorable, et le ciel, toujours protecteur de la cause la plus juste, nous donne la victoire, et met un terme à notre captivité.

BÉNIOWSKI.

O mon ami !

LE GOUVERNEUR.

Béniowski, je suis ton prisonnier ; dispose de mon sort.

BÉNIOWSKI.

Ah! redeviens mon ami, et ma victoire est complète. Tu me suivras au sein de ma famille : c'est là que l'amitié, l'amour et la reconnaissance t'offrent un asyle à l'abri des persécutions. (*Aux exilés.*) Mes amis, nous avons encore des dangers à courir : j'ai su briser vos fers; il me reste à vous rendre à votre patrie, à vos familles et au bonheur.

CHŒUR FINAL.

Partons, quittons ces tristes lieux :
Les fuir, c'est renaître à la vie;
Le ciel comblera tous nos vœux,
S'il nous rend à notre patrie!

FIN DE BÉNIOWSKI,

ET DU TOME III.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

